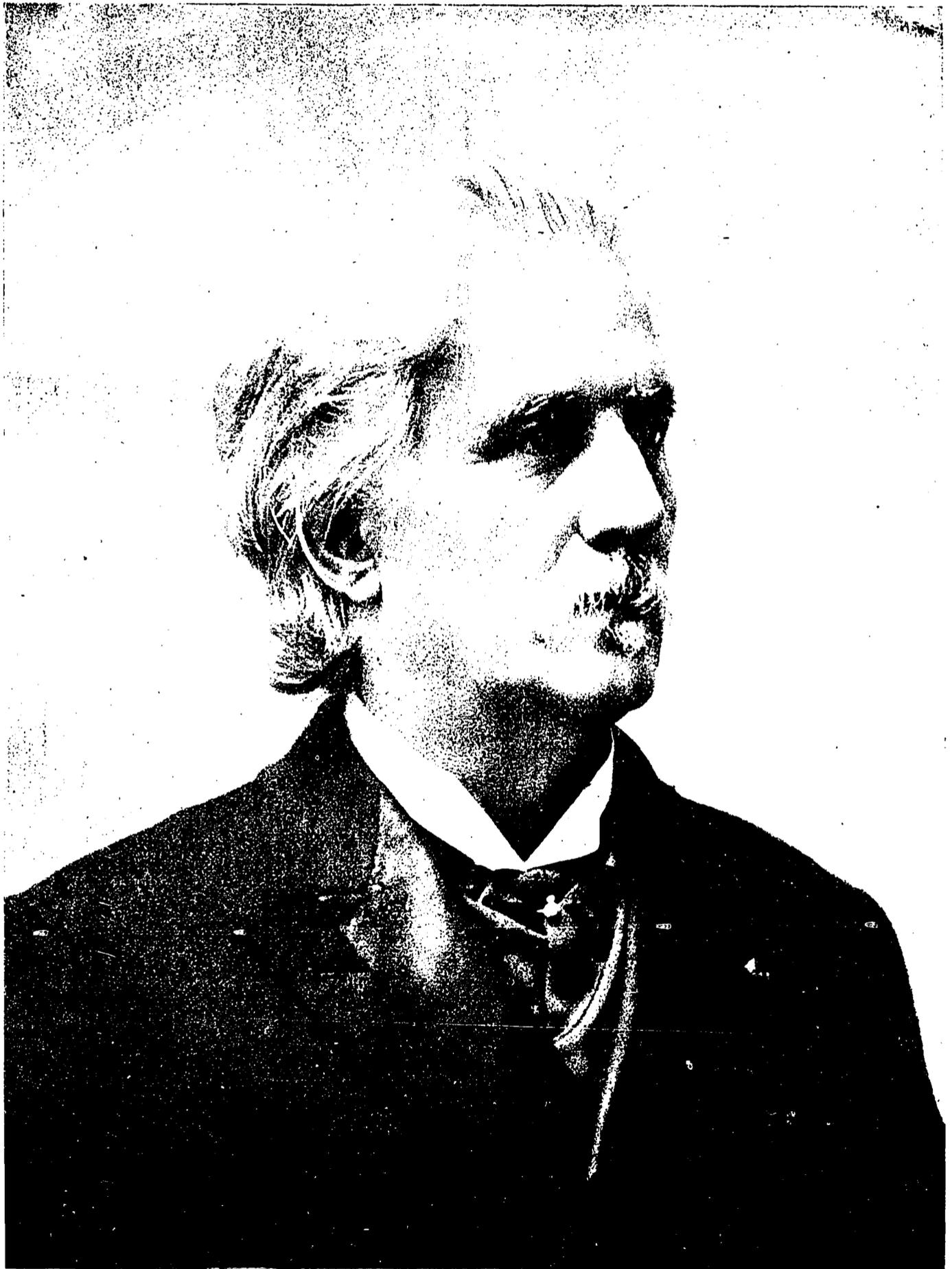


Le Samedi

VOL. X. No 4
MONTREAL, 25 JUIN 1898

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO : 5c



SIR JOSEPH ADOLPHE CHAPLEAU.
1840 - 1898

Portrait-prime du "Monde Canadien"

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

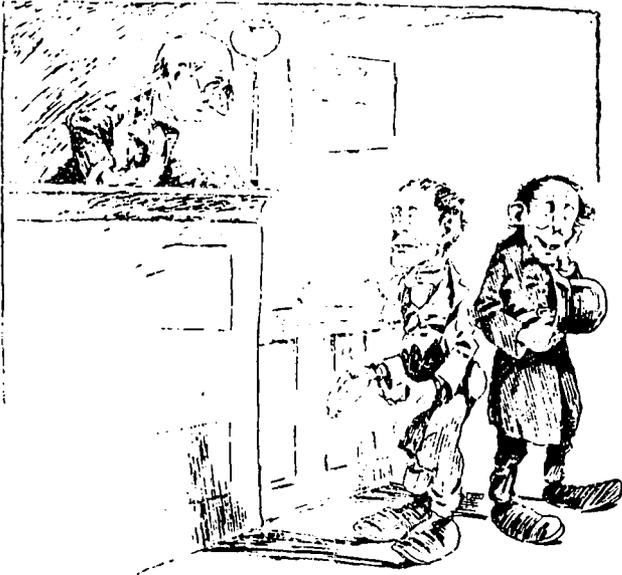
Prix du Numéro. 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Éditeurs-Propriétaires,
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 25 JUIN 1898

SON MÉTIER



Le prisonnier. — Je m'acquittais tranquillement de mon ouvrage quand cet agent m'a arrêté.

Le magistrat. — Et quel est votre métier ?

Le prisonnier. — Je suis voleur, Votre Honneur.

AVIS A NOS LECTEURS

Le prochain numéro du SAMEDI sera consacré à reproduire toutes les cérémonies qui ont accompagné les derniers moments de Sir J. A. Chapleau : Un magnifique portrait de Sir Chapleau en costume de professeur de l'Université Laval — L'Université Laval — La chapelle ardente — Sir Chapleau sur son lit de parade — Le départ du cortège de l'Université — Le cortège sur la rue St-Laurent — L'arrivée à l'église Notre-Dame — Au cimetière de la Côte des Neiges.

Ces gravures, d'après des photographies inédites prises par MM. Laprés et Lavergne, constituent un ensemble que chacun voudra conserver, souvenir d'un des plus illustres enfants du Canada, enlevé trop tôt à l'admiration de ses concitoyens.

PENSEES SUR LA MODE

Les fous inventent les modes et les sages les suivent.

x

Les femmes n'ont que le sentiment de la mode et non celui de la beauté.
Théophile GAUTIER.

x

Enfant de l'inconstance et de la vanité,
La mode est un tyran des mortels respecté.

x

C'est au Goût que la Mode doit sa royauté, elle fait partie de l'Art de la Beauté.

x

La femme s'habille pour plaire quand elle est jeune, et pour ne pas déplaire quand elle ne l'est plus.

x

Un objet serait-il encore cent fois plus laid,
Sans grâce, ridicule, inutile, incommode,
Du moment qu'il est à la mode,
Qu'importe, il suffit, il nous plaît.

x

La mode est une affaire de goût, de caprice; ce qui est à la mode a plu d'abord à quelques personnes, et tout le monde, poussé par l'habitude de l'imitation, s'est mis ensuite à trouver cela charmant.

UN CHERCHEUR.

LA DIPLOMATIE DE BRIGITTE

Brigitte (qui continue à entretenir une future maîtresse de ses talents et qualités). — Oui, madame, je puis me vanter de savoir faire la bonne cuisine, de laver, repasser et tenir un ménage aussi bien que quiconque.

La dame. — Combien de temps êtes vous restée dans votre dernière place ?

Brigitte. — Trois semaines, madame.

La dame. — Trois semaines ! Ça n'est pas beaucoup. Et pourquoi l'avez-vous laissée ?

Brigitte. — Je ne pouvais m'accorder avec la dame. Elle était vieille et folle

La dame. — Mais je puis être aussi vieille et folle !

Brigitte. — Folle peut-être, madame, car les physionomies sont bien souvent trompeuses, mais vieille... oh ça, jamais.

(Elle a été engagée séance tenante.)

LES PLUS PETITES CHOSSES

Boulingrin. — Comme on a bien raison de dire que ce sont les plus petites choses qui nous suscitent les plus grands troubles.

Merluchard. — Ça c'est vrai ! Mais à quel propos me dis-tu ça ?

Boulingrin. — Tiens, hier soir, j'étais un peu... gris... Eh bien, malgré cela j'ai très facilement retrouvé et la rue où je demeure et la maison où j'habite. Mais le trou de la serrure ! Ce qu'il m'a donné de mal... c'est incroyable.

DISCRÉTION

Mlle L'étrouneau. — Quel âge supposez-vous que peut bien avoir Mlle Vieuxbahut ?

Mlle Prudence. — Je m'imagine, sans pouvoir l'affirmer toutefois, qu'elle doit être assez avancée en âge pour ne pas paraître aussi vieille qu'elle l'est réellement.

POURQUOI ?

Elle. — Vous m'avez dit cent fois, mille fois, que vous étiez prêt à mourir pour moi.

Lui. — Oh ! et je suis encore, toujours, prêt à mourir pour vous, ange !

Elle. — Pourquoi alors ne mourrez-vous pas ?

EN CAS D'EXTINCTION

Premier lapin. — Supposons, Jeannot, que notre race vint à disparaître de la terre, je me demande un peu ce que feraient les chasseurs ?

Second lapin. — Ce qu'ils feraient ? Juste ce qu'ils font aujourd'hui.

Premier lapin. — Comment cela ?

Second lapin. — Ils nous manqueraient, mon cher.

LA VRAIE RAISON POURQUOI

L'officier de police. — Et pourquoi n'avez-vous pas aidé cette dame à traverser la rue, ce qui lui aurait évité d'être renversée par un bicycle ?

L'homme de police. — Mais, lieutenant, c'est ma femme !

Pourquoi la raison ne viendrait-elle pas à la mode ? — DUCLOS.

VRAIMENT RECONNAISSANT



Mr Dute (sur le point de se retirer après avoir fait la demande).... Et si vous me refusez la main de Marie, Colonel, je me tuerai... car je ne puis vivre sans elle...
Le colonel Mang-fou (se levant et serrant avec enthousiasme la main de Mr Dute).
Et soyez sûr que je n'oublierai jamais, monsieur, la bonté que vous me témoignez en m'enlevant ce job de sur les bras. Je ne vous oublierai jamais... jamais... soyez-en sûr.

LA TRAGÉDIE DE LA RUELLE POUPART

Tout a été dit, ou à peu près, sur la terrible tragédie de la ruelle Poupart, et la parole est désormais à la justice.

Nous avons cru devoir présenter à nos lecteurs les documents les plus complets, pris aux sources mêmes de ce drame qui a coûté la vie à madame Desjardins, mis à deux doigts de la mort madame Mann, et réduit à la misère toute une pauvre famille, privée de deux de ses membres les plus importants.

L'infortuné beau-père du meurtrier, M. Desjardins, gémit depuis neuf long mois accablé de douleurs et pouvant à peine se traîner de son lit à son fauteuil. La scène terrible dont il a été témoin et acteur n'est pas pour contribuer au rétablissement de sa santé chancelante.

De ses quatre enfants, l'une madame Mann, est clouée sur un lit d'hôpital par une terrible blessure ; une des filles soutient la pauvre famille avec un maigre salaire de \$2.00 par semaine ; une autre fille et un petit garçon de six

M^{me} DESJARDINS, LA VICTIME.

ans complètent, avec le fils des époux Mann âgé de sept ans, une famille de cinq personnes auxquelles les \$2.00 en question doivent assurer le vivre et le couvert ! C'est dire la profonde misère de ces infortunés et l'urgence qu'il y a à ce que les personnes charitables avisent au moyen de les soutenir dans leur infortune.

Cette situation est une des causes occasionnant le plus de soucis à madame Mann qui envisage avec effroi le moment où, sortant de l'hôpital bien faible encore, incapable de tout travail, elle va ajouter une bouche de plus au budget déjà si restreint de sa famille.

Il semble impossible que l'on abandonne ces victimes d'un crime épouvantable à leur malheureux sort et nul doute qu'une souscription en leur faveur, provoquée par un de nos confrères de grand format, ne réunisse tous les suffrages des cœurs compatissants. C'est ce que nous souhaitons du plus profond de notre cœur.

(Suite à la page 25)



ELZÉAR MANN, LE MEURTRIER.



JOSEPH DESJARDINS, TÉMOIN DU MEURTRE.

L'ÂME D'ENFANT

L'âme d'un enfant est un clair miroir qui réfléchit les sentiments de ceux qui l'approchent avec une sensibilité que l'âge lui fait perdre ; — ainsi le temps voile d'une gaze terne de poussière la glace dont il atténue l'intensité révélatrice. Un homme fait expliquer mieux ce qu'il ressent, mais un enfant ressent avec bien plus d'acuité la moindre impression, il perçoit bien plus vivement.

Joueur, cruel, amoureux, orphelin, ouvrier, l'enfant copie tour à tour le tourlourou endimanché et "le monsieur d'en face". C'est lui aussi qui, un jour, jette des cailloux dans la rivière pour lui "donner la chair de poule" et, le lendemain, se fera tuer dans une émeute, à la porte de l'usine, car il a marché dans la bande pour faire "comme les autres".

PAUL ARDEN.

La mode d'être désintéressé ne viendra point.—FONTENELLE.

ATTENDONS LES TEMPS DURS

Bonneville.—Puisque, vous l'avouez vous-même, une " vague de prospérité " passe sur notre ville, et que tout le monde est satisfait, ne serait-ce pas le moment de me rendre les dix piastres que je vous ai prêtés, il y a deux ans, quand les temps étaient durs ?

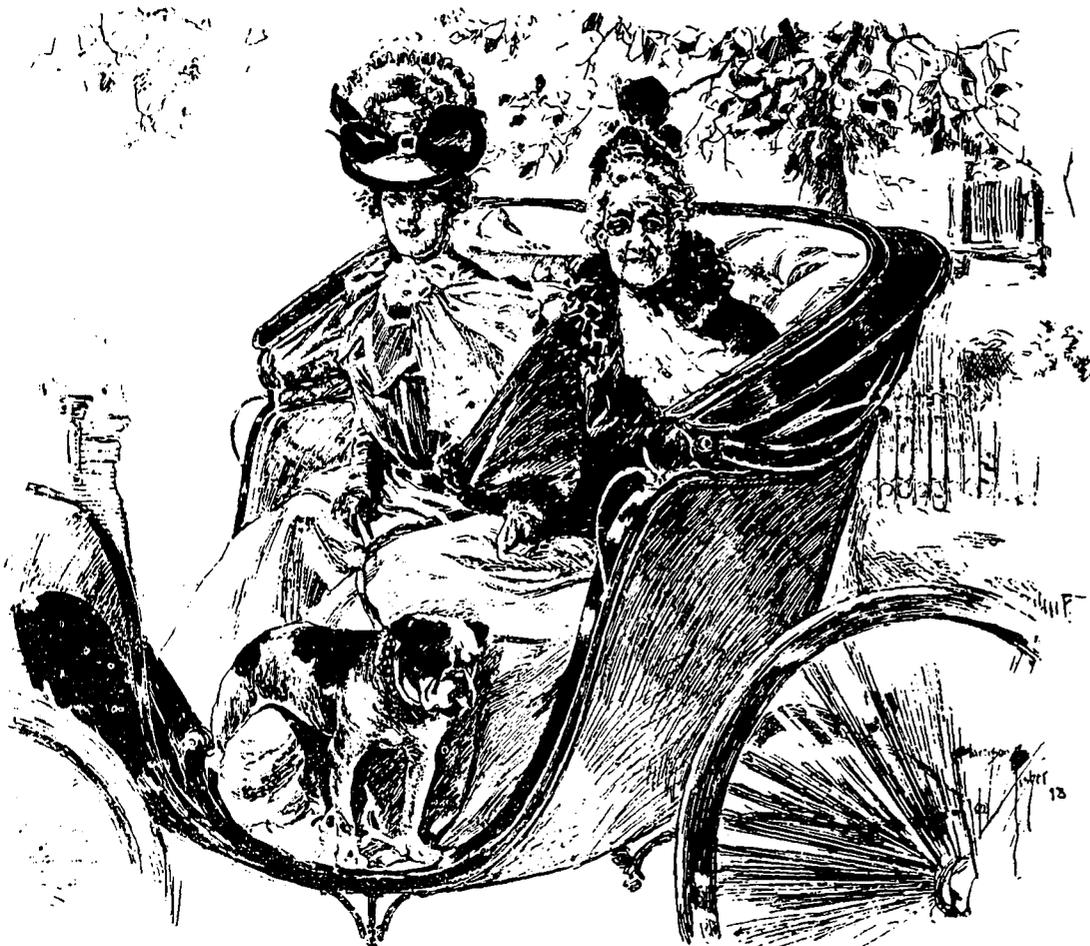
Fil d'acier.—Je ne les ai pas aujourd'hui sur moi, mon cher ami, mais n'apprécieriez-vous pas mieux le remboursement de ces dix piastres dans quelques années, quand les temps seront redevenus durs ?

SON OPINION

Chapardin.—C'est singulier ce que je ressens dans la tête. C'est une sensation de démangeaison générale, ça va, ça vient et de tous côtés c'est comme si j'avais le feu dans les cheveux.

Mitrocourt.—D'après les symptômes que vous accusez-là, je crois qu'il vous faudrait tout simplement une forte application de poudre insecticide.

PROPOS DE PROMENADE



Mme de Bonnelanque. — Comment, tu crois qu'il est assez vieux pour pouvoir être son père ?
Mlle de Bonnelanque. — Oui, et elle assez vieille pour savoir qu'elle ne devrait pas épouser un homme assez vieux pour être son père.

L'ABSENT

A ma femme.

Étant le plus petit, c'était lui notre centre
A tous ; c'était celui qu'on cherche quand on entre,
Le premier qu'on embrasse à baisers plus étroits,
Et tout en les aimant également tous trois !
Ses sœurs et lui formaient un délicieux groupe,
Et jamais on n'a vu trois fleurs dans une coupe,
Sans se laisser confondre, autant se ressembler...
C'était si beau, si beau, qu'on en pouvait trembler !
Aussi tremblions-nous, sans oser nous le dire ;
Mais notre peur tombait en les voyant sourire.
Tant de vie relatait en leurs yeux si profonds !
Tant de gaieté chez eux rompait murs et plafonds !
Ah ! les voisins trouvaient la maison trop sonore !
Et, dans ce concert-là, c'était sa voix encore
Qui dominait le bruit, comme il sied d'un garçon...
Aujourd'hui, les deux sœurs ont repris leur chanson ;
Mais la petite voix qu'on entendait si forte,

Quand je rentre le soir, ne franchit plus la porte,
Comme pour m'accueillir en haut de l'escalier :
Plus de fête à la fin du labeur journalier.
Sur nos fronts, sur nos cœurs un deuil affreux surplombe.
Notre centre, c'est lui toujours, mais dans la tombe !
Notre pensée unique est tout entière là !
Le jour où du berceau notre ange s'envoia,
Notre esprit l'a suivi : sa tombe est devenue
Le lit où le sommeil du berceau continue !
Et pourtant, au logis, vide du cher trésor,
Comme s'il était là, nous le cherchons encor !
C'est vers lui que nos bras se tendent, quand ils s'ouvrent,
Comme au front de ses sœurs, qu'en vain nos lèvres couvrent,
C'est lui, — c'est toi, l'absent, que nous baisons tout bas,
Le plus présent de tous, ô toi qu'on ne voit pas !

LUCIEN PATÉ

d'horreur, faisant une grimace épouvantable en me voyant cracher tout tranquillement sur mon morceau de savon et m'apprêter à lui barbouiller ainsi le visage.

— Ben, de quoi ? m'écriai-je, tu ne vas pas faire le dégouté, peut-être ?

— Dame !... il me semble...

— As-tu fini !... Estime-toi bien heureux encore que j'aie des égards pour toi, parce que tu es un bleu.

— Des égards !... ça ?...

— Bien sûr ! Tu crois que pour les vieux chacails que je rase je me donne la peine de cracher sur le savon ?... Ah ! plus souvent, alors ! — je leur crache à la figure, barca !

Un autre jour, il rappique un pierrot qui voulait faire de la fantasia en se faisant raser la barbe sur les joues ; mon lascar voulait porter le fer à cheval à l'américaine, au lieu de la garder tout entière comme les camarades.

Je me dis en le reluquant :

— Tu vas me causer plus de turbin que ce qu'il faut, toi, mon vieux colon ; attends un peu, tu vas voir comme je vais t'en faire passer le goût !

Je me mets alors à le savonner, pendant près d'une heure, avec un vieux morceau de savon dur comme une pierre ponce, sous le prétexte qu'un proverbe dit : " Barbe bien savonnée, barbe à moitié faite."

Mon lascar avait de la patience. Il ne bronchait pas du bout du banc où je l'avais assis.

Alors, je prends mon rasoir et je m'approche pour commencer l'opération, avec un tremblement formidable dans la main.

Le pierrot, du coup, n'est pas rassuré.

— Dis, donc, qu'il me fait, tu trembles joliment ?

— Oui, mon vieux, qu'est-ce que tu veux, c'est un vieux restant des fièvres de ce sale pays d'arbicos.

— Mais, ça doit te gêner pour barbifier ?

— Ah ! ne m'en parle pas, comme j'y dis, ça me cause toute sorte de malheurs.

— Hein !... Tu coupes, des fois ?

— Souvent !... c'est ce tremblement.

— Ça peut être dangereux ?

— Ça arrive !... Ah ! tu me rappelles un de mes plus mauvais jours !

— Quoi donc ?

— Un jeune zouzou, un nouveau, comme toi, giron tout plein, qui a voulu que je le barbifie. Tout à coup, mon sacré tremblement me prend, avec le rasoir à la main, au moment où j'en étais là, sous le cou...

SA RAISON

Dache, le Perruquier des Zouaves

Dans le temps, on ne se la foulait pas trop, comme perruquier des zouaves. Presque tous les vieux chacails portaient toute leur barbe, poilus comme des ours.

Ma besogne consistait à peine à tondre les tignasses des camarades, car pour ça l'alfa devait être fûché à l'ordonnance sur le gourbi. Nous avions du bon temps, mon copain Plumreau et moi. C'est même à cause de cela que, lorsqu'un maboulo quelconque vous débitait quelques blagues invraisemblables, on nous l'envoyait en lui disant :

— Va donc conter ça à Dache ou à Plumreau ; ils ont le temps de t'écouter, eux !

C'est ce qui a fait que j'en sais de toutes les couleurs et que je n'ai pas encore fini de vider mon sac.

Voici quelques-unes des petites farces que j'avais imaginées à l'intention des bleus qui nous arrivaient à l'époque des engagements.

D'abord, je ne fais pas trop de cérémonies pour raser ma clientèle de zouzous.

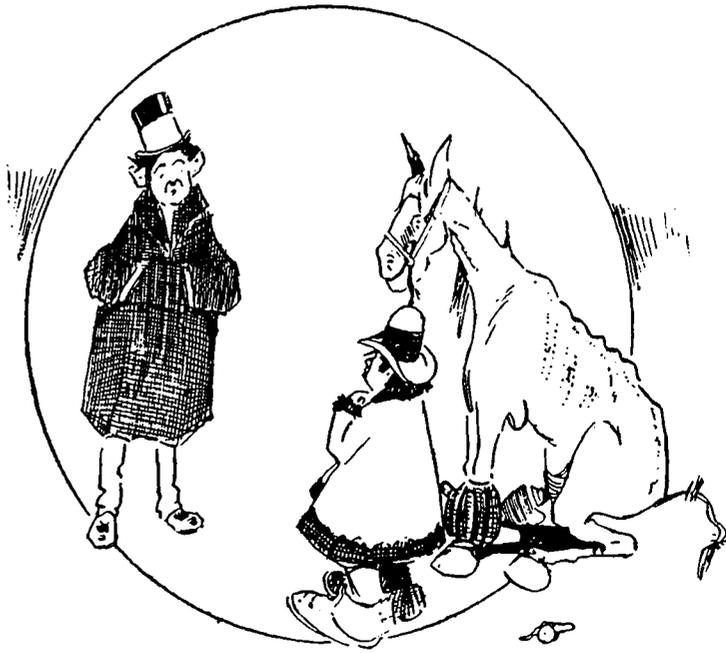
Je vous installe le " chacail " sur le bi du bout du banc, je lui barbouille les joues avec du savon de Marseille, et, sans voir les grimaces et les contorsions du patient, sans entendre ses soupirs ni ses cris, je vous le barbifie en deux temps et trois mouvements.

C'est que je n'ai pas de temps à perdre avec mes dix-huit cents zouaves, tous " barboucha kikif des Chadis."

Celui qui éprouve le besoin d'avoir une serviette n'a qu'à se nouer son mouchoir sous le menton.

Un jour, un jeune engagé volontaire, arrivé depuis la veille au corps, tout de neuf équipé, se présente à la barbification.

Il prend place sur le banc, tend le cou, puis recule tout à coup saisi



Le cocher Hautmonté. — Quel nom a-t-elle, votre jument ?
Le cocher Basplanté. — Belle-mère !
Le cocher Hautmonté. — Et pourquoi lui avez-vous donné un nom aussi singulier ?
Le cocher Basplanté. — Pour que quand elle ne veut pas marcher, je lui flanque des coups de manche de fouet en l'appelant : Belle-maman ! et que... ça me soulage.
Le cocher Hautmonté. — On voit bien que monsieur est marié !

TOUJOURS LA MÊME CHOSE



I

II

I.—La course dans la montagne avait été une chose admirable. Soleil modéré, douce température et une route unie comme un parquet. Tout allait bien quand quelque chose, se plaçant devant la gracieuse cycliste a occasionné une catastrophe, c'était une...

II.—...souris, tout simplement.

—Et alors ?...

—Je le lui ai coupé !

Du coup, mon zouzou se sauve sans demander son reste, et je me tords en le voyant s'essuyer le savon avec son mouchoir.

Il n'est jamais plus venu se faire raser, vous pouvez le croire, et il porte toute sa barbe.

Une autre fois, c'est l'adjudant Pudubec que nous appelions Sidi-Ben-Kelp, qui, pour économiser cinq ronds, vient me demander de lui couper les douilles.

Justement, il y avait là Moutchéhou, mon caniche noir, un mouton épétant, qui était avec moi à Mazagran et qui a fait toutes les campagnes de Kabylie avec le troisième de l'arme.

Pudubec s'installe sur mon pliant ; je lui passe une chemise en guise de peignoir, j'attrape mes ciseaux et je commence à le tondre.

Moutchéhou, immobile, le regarde.

—Il est bien attentif, ton chien, qu'il me dit en riant. Est-ce qu'il veut apprendre le métier ?

—C'est pas ça, mon lieutenant, que j'y réponds, — car à cette époque on disait encore "mon lieutenant" aux adjudants, — je vais vous dire : Moutchéhou est friand de chair fraîche ; ici, vous comprenez, il n'a souvenant que de la bidoche. Alors, s'il arrive que les ciseaux me glissent et que je taille un petit bout d'oreille, il le happe en un temps et un mouvement...

L'adjudant n'en veut pas entendre plus long. Il se lève, me plante là et il court encore.

Je m'étais débarrassé de lui.

Mais voilà qu'une autre fois, à Alger, il m'arrive un Anglais qui visitait l'Algérie et qui me dit :

—Ce était vô Dache ?

—Yes milord.

—Dache, la célèbre perruquier des zouaves ?

—Yes, milord.

—Je volais que vô rasiez le figioure de môa.

—Volontiers, milord.

Et je m'apprête à le barbifier, sûr qu'il se lâchera au moins d'un douro.

—Attendez ! qu'il me dit au moment où j'allais commencer et en sortant un revolver de fort calibre. Si vô coupé môa, môa brûler le ceruelle de vô.

—Ayez pas peur, milord.

Quand il est barbifié, il se lève, rengaine son revolver, me refile une livre sterling toute neuve, et me demande en souriant :

—Vô pas avoir peur ?

—Non, milord.

—La main de vô pas trembler ?

—Non, milord, que j'y réponds, parce que du moment que je savais ce qui m'attendait, si je vous avais coupé un tout petit peu, j'aurais continué et je serais allé jusqu'au bout... Barca !

DACHE.

Pour copie conforme : MARC MÉRIO.

ENCORE UNE VICTIME DES GRANDS CHAPEAUX

Julie.—Je serais curieuse de savoir ce que peut avoir Philomène. Elle me semble avoir quelque chose dans la tête.

Henri.—Je ne sais pas si elle a quelque chose dans la tête, mais elle avait, hier, quelque chose dessus qui m'a beaucoup gêné. J'étais assis derrière elle au Parc Solmer.

LES FRUITS DE LA PÉNITENCE

Premier monsieur.—Moi je suis de cet avis ; quand vous faites mal, n'ayez jamais peur de reconnaître votre faute.

Second monsieur.—Je suis tout à fait d'accord avec vous là-dessus. Car quand vous avez confosé deux ou trois fois votre faute, cela vous coûte beaucoup moins pour recommencer.

TOUT CE QUE DIEU A FAIT EST BIEN FAIT

Un prédicateur disait en chaire que tout ce que Dieu a fait est bien fait. "Voilà, pense un bossu par devant et par derrière, voilà une chose difficile à établir." Notre Esopé attend le prédicateur à la porte de l'église et lui dit naïvement : "Monsieur le curé, vous venez d'assurer que Dieu a bien fait toutes choses ; voyez donc comme je suis bâti. — Nouvelle preuve, répond à l'instant le curé avec un bon sourire et après avoir toisé les deux magnifiques bosses ; mais, mon ami, vous êtes parfaitement fait pour un bossu."

La mode assujettit le sage à sa formule ;
La suivre est un devoir, la fuir est ridicule.

DE BERSTIS.

LAISSONS-LE DEVINER

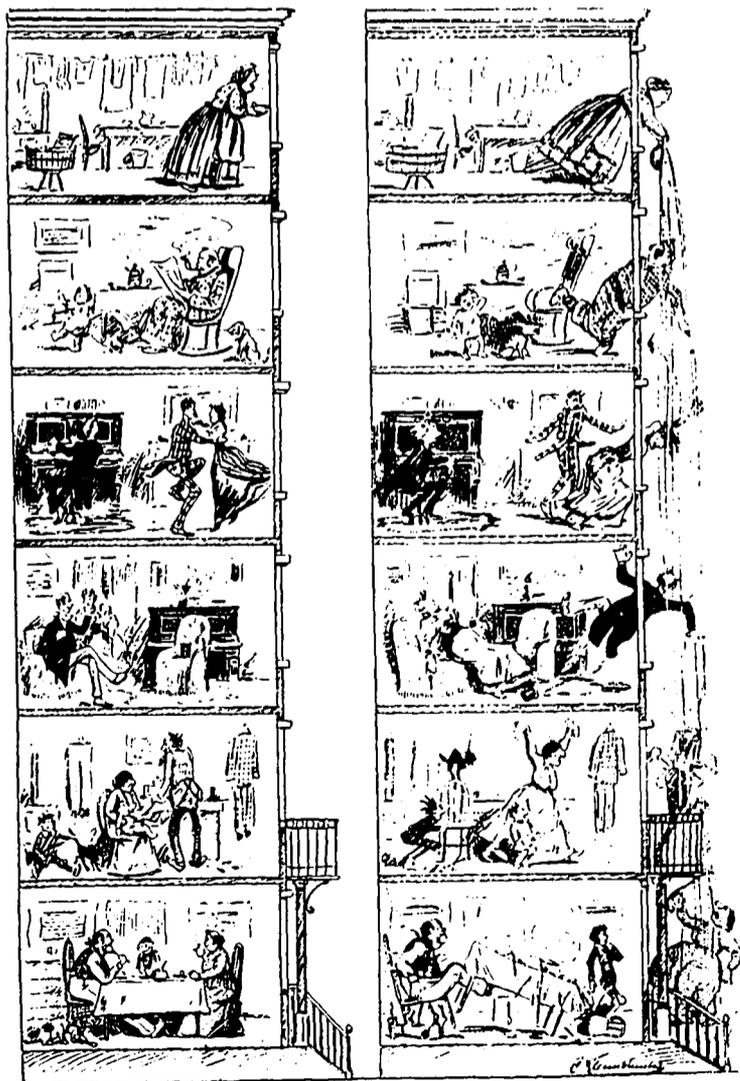
M. Dude.—Mon cher Laconnais, toi qui résout toutes les énigmes, tu vas me dire si j'ai été complimenté oui ou non.

M. Laconnais.—De quoi s'agit-il ?

M. Dude.—Je rencontre, ce matin, Mlle de la Hautegommo et je cause un instant avec elle. Au cours de la conversation elle me dit que j'étais plus intelligent que je prétendais l'être ?

Ce qui fait d'ordinaire qu'on est prévenu pour l'antiquité ou même les temps antérieurs à celui où l'on vit, c'est qu'on est chagrin contre son propre siècle et le temps passé en profite. On met les anciens bien haut pour faire dépit à ses contemporains. — FONTENELLE.

MAI COMPRIS



I

II

Mme O'Meara (par la fenêtre du étage). — Faites attention, vous autres ! Regardez... pas ! (Mais ils ont tous regardé.)



ASPECT INTÉRIEUR DE LA CHAPELLE.
Photographie de Laprès & Lavergne.

AME DE BICYCLISTE

C'est sur la route où deux hommes, dont un gendarme, pédalent avec rage ; devant est le voleur qui s'enfait avec une très petite avance.

Les deux bicyclistes sont tout près l'un de l'autre ; l'acharnement redouble.

— Jo crois que je le tiens, fait Pandore qui, dans un emballement suprême, fait "du quarante" et touche presque son adversaire.

— Pas encore, répond le voleur, couché sur sa machine.

— On va voir...

— Voir ! — Et d'un coup de pédale d'une vigueur inouïe il dépasse le gendarme de dix mètres.

LE GENDARME — Le bougre ! Il m'échappe !

Et le représentant de la loi perd, perd du terrain.

LE VOLEUR. — Ah !... ah !... ah !...

LE GENDARME (*haletant*). — Tu dois développer plus que moi... sans ça, je te rattraperais...

LE VOLEUR (*très laconique, mais pédalant toujours avec vigueur*). — Pout-être.

LE GENDARME. — Sûr... Qu'est-ce que tu développes ?

LE VOLEUR. — Cinq quatre-vingts.

LE GENDARME. — Et moi, cinq à peine... (*avec mépris*) Tu n'as pas de mérite. Non, pas du tout. (*Il perd de plus en plus du terrain.*)

LE VOLEUR (*narquois*). — Tu as tort de parler à bicyclette. Mauvais, mauvais, mon cher.

LE GENDARME (*désespéré, mais roulant le vent*). — Ah ! Si je développais cinq quatre-vingts comme toi... tu n'en mènerais pas large...

(*Tout à coup, il aperçoit le voleur qui ralentit et s'arrête brusquement.*)

— Qu'est-ce qui t'arrive donc ?... (*Il se hâte et le rejoint.*)

LE VOLEUR. — Flambé ! Mon pneu vient de crever !... Un pneu garanti...

LE GENDARME. — Tu es pris, mon vieux... (*il lui met la main au collet.*)

LE VOLEUR (*croisant les bras et très digne*). — Si on peut appeler ça prendre quelqu'un ! Si mon pneu ne s'était pas crevé, tu ne m'aurais jamais attrapé. (*Avec un écrasant mépris.*) Moi, qui suis un vrai bicycliste, je rougirais jusqu'aux pieds d'arrêter quelqu'un dans ces conditions-là. Ça n'est pas chic du tout... mais, un gendarme !

LE GENDARME (*veux et atteint dans son amour-propre de bicycliste*). — Tu as raison. Je vais t'aider à regonfler ton pneu et on recommencera. La loyauté avant tout.

LE VOLEUR (*ému*). — Ça c'est bien, gendarme, et tu as vraiment une âme de bicycliste !... (*Il lui serre la main.*)

Et le gendarme et le voleur, tout en causant records, réparent la machine. Après quoi, la course continue de plus belle, loyalement.

ALFRED CAPUS.

LA PREUVE ABSOLUE

M. Dude. — Mlle Voyantclair, croyez vous vraiment à l'existence de cette chose qu'on est convenue d'appeler la chance ?

Mlle Voyantclair. — Mais certainement que j'y crois et bien sérieusement.

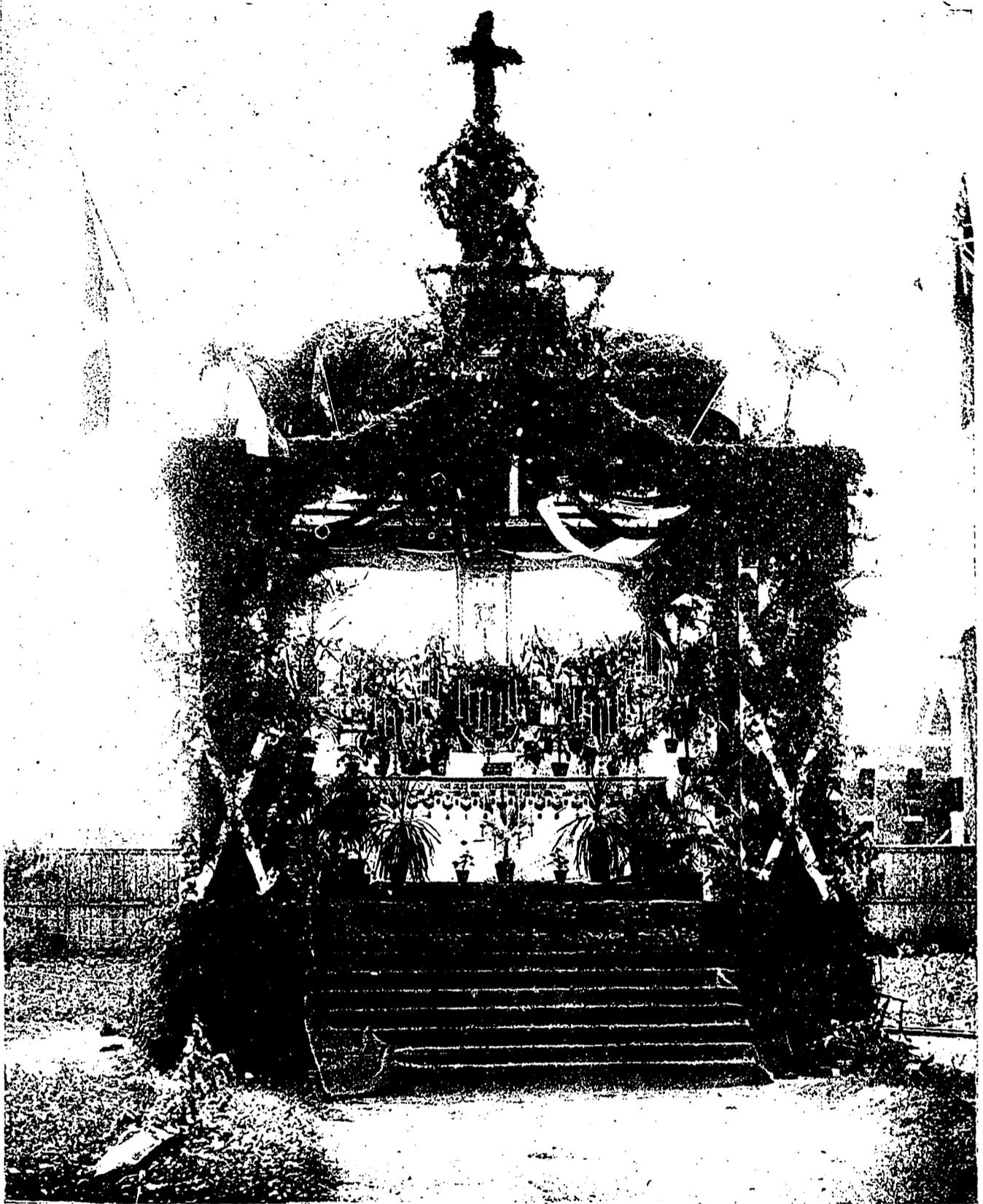
M. Dude. — Avez vous des exemples pour appuyer votre croyance.

Mlle Voyantclair. — Un seul vous suffira, je pense, et il est tout récent. Ainsi papa n'avait aucunement à sortir ce soir ; eh bien, il a pris sa canne, son chapeau et a quitté la maison cinq minutes à peine avant que vous arriviez.

LE SORCIER

Un commissaire d'armée, dont le génie était médiocre, fut jaloux de la réputation d'un capitaine, et manda à M. de Louvois que ce capitaine était sorcier. Le ministre se contenta de répondre à l'envieux : " Monsieur, j'ai fait part au roi de l'avis que vous m'avez donné ; sur quoi Sa Majesté m'a dit de vous répondre que, si ce capitaine est sorcier, pour vous, il est certain que vous ne l'êtes pas."

LA FÊTE-DIEU CHEZ LES PÈRES DU SAINT-SACREMENT



REPOSOIR ÉLEVÉ DANS LES JARDINS DES PÈRES.
Photographie de Lapière & Lavergne.

UNE AVENTURE DU KLONDYKE

Bistrot (retour du pays de l'or) — Une fois, à Dawson, j'ai bien failli mourir de faim et je n'y ai échappé que de la façon la plus extraordinaire.

Loupiac. — Comment cela ?

Bistrot. — Depuis deux jours je ne m'étais rien mis sous la dent ; pas de vivres, pas d'argent, pas de crédit, pas un ami à vingt lieues à la ronde. Alors, pour abrèger mes souffrances je m'attrappe à un grand coquin d'Australien, fort comme un taureau et méchant comme une teigne, et je le traite de menteur, de voleur, d'imbécile, croyant qu'il m'enverrait une balle de revolver dans la tête.

Loupiac. — Et il ne l'a pas fait ?

Bistrot. — Non ! Voyant que c'était la faim qui me faisait crier ainsi, il m'a fait manger mes paroles et m'a ainsi sauvé la vie.

QUESTIONS DE RACES

Tommy. — On peut dire que ça prend un irlandais pour avoir toujours l'esprit présent !

Joë (qui vient de rendre visite à "ma tante"). — Et un Juif pour avoir de l'argent comptant.

UNE PAIRE DE LUNETTES

Un paysan avait confié un procès à un procureur et ne se mettait point en peine de le payer. " Mon ami, ton affaire est si embrouillée, lui dit le procureur, que je n'y vois goutte." Le paysan, qui comprit le sens de ses paroles, tira deux écus de sa poche et les donna au procureur en lui disant :

Monsieur, voilà une bonne paire de lunettes. Depuis ce temps, l'affaire du paysan fut beaucoup plus claire.

LA DERNIÈRE

Le pasteur. — Comment, Boisansoif, vous aussi êtes partisan de l'incinération ?

Boisansoif. — Absolument ! L'incinération, c'est la dernière cuisson !

TRISTE CONSTATATION

— J'ai calculé que, depuis la création des courses, on a dépensé un peu plus de trois milliards pour l'amélioration de la race chevaline.

— Oui, et tout ça pour aboutir à l'automobile !

LE CAS D'ALFRED



La maman. — Il me semble, Louis, que ton petit ami Alfred ne va pas bien régulièrement à l'école. Est-il délicat et mal portant ?
 Louis. — Non, maman, mais c'est sa mère qui croit qu'il l'est.

PHYSIOLOGIE DE L'ÉCRASÉ

Par ces temps de véhiculation à outrance, alors que tramways électriques, bicyclettes, voire même automobiles à vapeur ou à pétrole, se disputent, à qui mieux mieux, nos voies publiques, une nouvelle catégorie sociale réclame sa place au soleil.

Ces nouveaux venus au grand jour de la lutte pour la... circulation, ce sont les infortunés piétons que leur mauvaise étoile fait, chaque jour, entrer en collision avec un quelconque des véhicules désignés plus haut ; c'est l'écrasé, enfin !

L'écrasé ! En voilà un bipède de placide, bonne et même excellente composition. En avez-vous jamais vu un seul réclamer, ne fut-ce qu'une minute, contre son bourreau ? Non, il est doué de trop de tact pour cela ; il a le caractère trop aimable, les mœurs trop débonnaires.

On ne saurait croire, quand on ne l'a pas vu, mais là, de ses yeux vu, combien un écrasé est susceptible de témoigner de politesse, d'urbanité, de délicatesse, à l'égard de son écraseur ?

D'abord, il ne fuit jamais, — ce qui le distingue de son antagoniste, — cet excellent écrasé ; il reste toujours, délicatement aplati, sur le lieu de la collision qui, pour lui, sera celui de la conciliation, si son adversaire veut bien le lui permettre, toutefois. Car, il faut l'avouer, hélas ! si l'écrasé est gentil au possible, l'écraseur, lui, est généralement plutôt grincheux. Il invective, ong... ou du moins vitupère ses victimes et même leur garde une rancune irrétrécissable et garantie bon teint, je dirai presque, une haine corse !

Tandis que la victime !...

Voyez-la, plus ou moins incrustée dans le pavé ou dans l'asphalte, souillée de boue, de sang, avec, tel un martyr chrétien au temps des persécutions romaines, un sourire gracieux sur ses lèvres blêmes.

Elle attend le mouvement, — cela arrive par hasard, — où l'écrabouilleur a le tact de lui demander :

— Monsieur, vous aurais-je fait mal ?...

— Au contraire !...

Mais, avouons-le à la honte de l'humanité, la douce victime a, trop rarement, l'occasion de faire cette réponse, car l'écraseur ne reste ordinairement pas là. Oh, non ! Il "se tire", suivant la belle et forte expression de Brunetière, et penché sur sa "bécane" il continue à courir le record de la "mufflorie" et de la "rosserie", toujours pour parler comme le susdit orateur.

Il conserve l'anonymat prudent du bon jeune homme, qui ne dit pas son nom, — par modestie, — et que l'on ne revoit jamais, si ce n'est "dans un songe", comme la Marguerite du chansonnier.

Et lui, l'écrabouillé, continue, malgré ses souffrances, à faire voltiger sur ses lèvres, — de plus en plus blêmes, — son éternel sourire... plein d'une intense mélancolie, toutefois, à la pensée qu'il pourrait survenir des désagréments au monsieur qui lui passa dessus, fut-ce avec un tramway complet.

Et que l'on ne vienne pas m'insinuer que j'exagère, au moins !

Moi-même, j'eus l'insigne honneur, — il y a des années déjà, mais cela reste un doux souvenir pour moi, — de voir une voiture de déménagement, — chargée, ma chère, — me passer délicatement sur le ventre.

De courageux citoyens me transportèrent dans une pharmacie voisine où l'on procéda à mon pansement et, aussitôt que je repris mes sens, je

n'eus plus qu'une pensée : insister auprès des agents de police qui m'entouraient, afin qu'il ne fut fait aucune peine, même la plus légère, à ceux que j'avais pu inciter à m'applatir ainsi.

Et tous sont comme ça, vous savez ! C'est ce qu'on est convenu d'appeler la politesse française.

Et tel monsieur, — j'en suis un, — qui ne souffrirait pas, sans se fâcher tout rouge, qu'on le regarda le moindre ment de travers, eu-t-on le malheur de loucher, consentira très bien à se laisser écraser, le cas échéant.

Il n'y a qu'une chose qui pourrait, — en ce moment je parle pour moi, — porter atteinte à cette placidité bien constatée de la victime. C'est que l'agresseur montât une de ces brutales machines, dites automobiles qui, outre le dol qu'elles peuvent occasionner aux malheureux qu'elles escarbouillent, infectent le pétrole et font un insupportable bruit de vieille fêraïlle.

Être aplati comme une sole, d'accord, mais que cela le soit d'une façon esthétique, avec le "geste auguste" de l'écraseur, tel que les classiques l'admettent.

Mais par une automobile !... pouah !

Et Alexandre, — le grand Alexandre Dumas, — lui-même, lui qui renvoyait noblement au fleuve Mançanarès, sous le prétexte qu'il en avait plus besoin que lui, le verre d'eau que la pitié d'un Espagnol lui octroyait, ne pousserait certainement pas l'urbanité jusqu'à remercier le "chauffeur", d'une "auto" qui l'aurait plus ou moins étripé, fut-ce d'un cœur léger.

Et voilà comment le syndicat des écrasés pourrait commencer à lever l'étendard de la révolte et s'écrier, devant l'invasion des machines à aplatisir son prochain que le genre humain sort, chaque jour, de son inépuisable cerveau : "Nous en avons assez !... Nous en avons trop !..."

Qu'on y prenne garde, mes frères, qu'on y prenne garde.

PARISIEN.

PHILOSOPHIE

M. Cynique. — Comment ! l'honnêteté éteinte ! Mais ça n'a pas le sens commun ce que vous dites là. Je ne me lasserai jamais de le dire ; car il y a certainement une place au moins où n'importe qui, à n'importe quel moment, est toujours certain de rencontrer l'honnêteté !

M. Pessimiste. — Très beau ce que vous dites là, mon cher. Mais pour Dieu, où est donc l'endroit en question ?

M. Cynique. — Le dictionnaire !

UNE VRAIE FEMME

Madame. — Mais, à la fin, qu'as-tu donc, Jacques, à te tourmenter ainsi ?

Monsieur. — Ce que j'ai ? C'est le diable qui veut se faire payer.

Madame. — Le diable ! Donne lui son dû.

IL VOULAIT TOUS SES AVANTAGES



Oncle Silas (qui venait pour la demander en mariage). — Alors, vous pensez que vous ne devriez pas m'épouser ?

Elle (très embarrassée). — Je ne voudrais pas vous froisser, Silas, mais...

Oncle Silas (vivement). — Ne vous pressez pas de répondre, ma chère dame, et attendez à demain. J'aurai mon habillement neuf, et je tiens à ce que vous me voyiez dedans avant de vous prononcer.

FEUILLETON DU "SAMEDI"

Commencé dans le numéro du 23 Avril 1898

FANCHON LA VIELLEUSE

TROISIÈME PARTIE

RENAUD DE PERVENCHÈRE

VI

(Suite)



Aïcha lui tondit la cruche... (P. 14, col. 1.)

Un troisième sert d'école primaire aux enfants.

D'autres bâtiments reçoivent les élèves qui viennent compléter leurs études, d'autres, où sont reçus les mendiants et les voyageurs, car la zaouïa est une université religieuse, une auberge gratuite et un lieu d'asile, les malfaiteurs y trouvent un refuge inviolable.

Quiconque se présente à la porte d'une zaouïa y est reçu et hébergé pendant trois jours.

On ne connaît pas d'exemple que quelqu'un eût été éconduit; aussi, la vie de certains Arabes n'est-elle qu'un continuel voyage de zaouïa en zaouïa.

C'est dans un de ces établissements que, quelques années après que ce sont déroulés les événements racontés dans les chapitres précédents, nous retrouvons Renaud de Pervençère.

Il porte le costume de marabout; le turban noir autour duquel s'enroule la corde en poil de chameau retenant le voile ou *haik* bleu.

Son visage bronzé par le soleil est amaigri. Sa barbe brune s'étale sur sa poitrine.

Les regards perdus dans l'espace, il égrène un chapelet.

Par quel nouveau miracle a-t-il été retiré de la tombe où on l'avait enseveli vivant?

Par un derviche, un solitaire, qui, passant avec sa mule, quelques instants après le combat, avait mis pied à terre en apercevant la tête de Renaud émergeant du sable.

Le malheureux s'était évanoui.

Le derviche dégaga la poitrine et les bras, puis le torse et tira enfin Renaud dehors.

Il le ranima et lui fit boire l'eau que, par un raffinement de

cruauté, les Touareg avaient placés auprès de lui et le hissa sur sa mule.

Il se rendit à la zaouïa la plus proche où, naturellement, il fut reçu avec celui qu'il venait de sauver.

Renaud guérit de ses blessures, mais les épouvantables tortures physiques et morales qu'il avait endurées lui enlevèrent le souvenir du passé.

De ce passé il avait tout oublié: les joies et les douleurs, sa femme bien-aimée, ses ennemis acharnés, ses amis dévoués.

Sa vie datait du jour où, à la zaouïa, la santé lui était revenue.

Il portait le costume musulman, il crut l'être.

Il était instruit; on le crut marabout.

Renaud de Pervençère s'adonna à l'étude. Ses facultés intellectuelles — à l'exception de l'oubli des circonstances antérieures à ce qu'on pourrait appeler sa résurrection — demeuraient entières.

Il se plongea dans l'étude et la prière.

La médecine le passionna; il fit des cures merveilleuses et sa réputation s'étendit au loin.

Comme il refusait tout présent, ou plutôt n'en acceptait que pour les donner aux pauvres, il fut déclaré saint et les guérisons qu'il obtint furent attribuées à sa sainteté bien plus qu'à sa science.

Les Arabes le nommaient Sidi el Xhelil; il voyageait à sa guise de tribu en tribu, de zaouïa en zaouïa.

Partout, il était respecté, aimé, vénéré. Le cheik de Touggourt, blessé dans un combat, l'appela auprès de lui.

Renaud — nous lui conserverons ce nom — quitta la zaouïa de Tamassine où il se trouvait et se dirigea vers Touggourt, dans l'oued Rir.

L'oued Rir est la dépression allongée du Sahara du département de Constantine.

Des oasis sont échelonnées sur les deux rives de cette dépression qui a cent vingt kilomètres de longueur.

Chaque oasis se compose de palmiers-dattiers qui semblent former une forêt continue, mais qui, en réalité, sont plantes en ligne dans les jardins séparés par des murs en terre, percés en amont d'un orifice par lequel la rigole d'irrigation pénètre dans le carré.

Les déblais employés à élever les murs sont empruntés aux chemins, ceux-ci sont en contre-bas des terres et servent à un double usage; ils facilitent la circulation dans l'oasis.

Les eaux qui ont arrosé les jardins se déchargent dans ces chemins creux d'où elles coulent vers les chotts (lacs salés) ou forment des marais que l'incurie musulmane ne songe pas à dessécher.

La fièvre s'éclaire chaque année de ces foyers d'infection et décime cruellement ces populations imprévoyantes.

Le dattier est l'arbre nourricier du désert; sans lui, le Sahara serait inhabitable ou inhabité.

La poésie arabe en a fait un être aimé, créé par Dieu le sixième jour, en même temps que l'homme.

Pour exprimer à quelles conditions il prospère, l'imagination des Sahariens exagère le vrai afin de le rendre plus palpable: "Ce roi des oasis, disent-ils, doit plonger ses pieds dans l'eau et sa tête dans le feu."

Le climat du Sahara réalise ces conditions. Grâce aux irrigations, le sous-sol est humide et l'air est naturellement brûlant, la température moyenne est de vingt à vingt-quatre degrés.

Les chaleurs commencent en avril et ne cessent qu'en octobre.

Pendant l'été, le thermomètre atteint souvent quarante-cinq degrés à l'ombre.

L'hiver est relativement froid, les vases remplis d'eau, laissés la nuit à l'air extérieur, sont quelquefois, le matin, revêtus d'une couche de glace.

Les pluies sont plus rares dans le Sahara. Elles tombent en hiver et provoquent le réveil de la végétation desséchée par les chaleurs de l'été.

Dans certaines parties du Sahara, et notamment à Touggourt, des années entières se passent sans qu'il tombe une goutte d'eau.

Le palmier-dattier, l'arbre aux fruits sucrés, arrosé d'eau salinatoire, mortelle à la plupart des végétaux, reste vert quand tout autour de lui se calcine.

Il résiste aux vents qui courbent sa cime jusqu'à terre, mais ne parviennent pas à rompre son tronc flexible ni à le déraciner.

"Le palmier nourrit le désert!" disent les arabes.

Touggourt, l'oasis de l'oued Rir vers laquelle Renaud se dirigeait, appartient aujourd'hui à la France.

A cette époque, elle était déchirée par des luttes intestines.

Deux puissantes familles s'en disputaient la possession. Le sang coulait à flots.

Une colonne française commandée par le colonel Desvaux, parti de Constantine, arriva à Touggourt à marches forcées et s'empara de l'oasis après un sanglant combat.

Le colonel Desvaux organisa l'oued Rir, fit faire le levé des oasis, augmenta les défenses de la forteresse, y installa une garnison indigène, ramena la confiance parmi les habitants et fit procla-

mer caïd de Touggourt, Ali-Bey, le fils d'un chef assassiné comme étant ami de la France.

Lorsque Renaud arriva à Touggourt, les Français venaient de l'évacuer ; s'il avait vu les uniformes de nos soldats, cette vue eût peut-être réveillé ses souvenirs endormis.

L'ancien cheik de Touggourt s'était réfugié à Rhadamès, sur la frontière tripolitaine. Il y appelait Renaud qu'une escorte de cavaliers devait y conduire.

Ces cavaliers étaient des Touareg du Nord.

Leur chef, frappé d'une balle, râlait sous sa tente.

—Viens, sauve notre père, dirent les guerriers du désert. Tu le peux, Dieu est avec toi.

—Conduisez-moi auprès de lui, je le sauverai, s'il plaît à Dieu.

Étendu sur un lit de feuilles sèches, le Touareg respirait avec peine.

Il devait horriblement souffrir. Ses prunelles hagardes roulaient dans leurs orbites creusées. Il essayait en vain de retenir des cris de souffrance.

Renaud se pencha vers lui, appliqua son oreille sur la poitrine du moribond, lui fit soulever les reins par des serviteurs, tira de sa troussé un long couteau affilé, entailla la chair sous l'omoplate gauche et en retira une balle de plomb avec des pinces.

Le Touareg poussa un cri.

Renaud lui montra le projectile rougi de sang et le jeta sur le sol en disant :

—Tu es sauvé ; Dieu l'a voulu !

Il entoura de linges mouillés la poitrine du blessé, lui fit couler dans la gorge quelques gouttes de liqueur, puis il s'assit auprès de lui en égrenant son chapelet.

Les paupières du blessé se fermèrent, sa respiration devint régulière. Il s'endormit.

Quelques heures après, il s'éveilla et demanda à boire.

Renaud souleva le blessé et lui tendit un vase rempli d'eau.

Le Touareg but. Du regard, il voulut remercier celui qui le soignait et qu'il pensait être un de ses serviteurs.

En le considérant, ses yeux, qui avaient recouvré leur expression de lucidité, s'emplirent d'une épouvante inexprimable.

Il retomba anéanti sur sa couche de feuilles.

Ses paupières battaient. Des plaintes inarticulées s'échappaient de sa gorge, ses mains se crispaient. Il fut rempli de délire.

Renaud lui fit respirer les vapeurs de feuilles qu'il brûla sur un petit disque d'argent percé de trous.

Le Touareg se rendormit.

Chaque fois qu'il s'éveillait et que Renaud lui donnait à boire, ses regards devenaient fixes et ne pouvaient se détacher de ceux de ce saint musulman vénéré par tous.

Il passait la main sur son front que la réflexion creusait d'un pli douloureux, puis retombait épuisé en murmurant :

—Allah ! pardonne à ton serviteur ! Éloigne de lui le souvenir de ses fautes !

Lorsqu'il fut hors de danger, Renaud voulut partir à Rhadamès où il avait promis de se rendre.

Ce voyage devint inutile ; le cheik avait été assassiné.

Renaud resta avec les Touareg qui, eux non plus, n'avaient plus de motifs d'aller à Rhadamès.

Lorsque leur chef serait en état de supporter le voyage, ils retourneraient au Hoggar, leur pays.

Cependant, chaque jour, des campements voisins, des nomades venaient demander à Renaud des adoucissements aux maux dont ils souffraient.

Il prodiguait à tous des soins et des consolations.

Le chef Touareg était complètement rétabli. Il fit convoquer les tribus alliées à la sienne et, avant de partir, voulut offrir une fête à son sauveur.

Pour les Arabes, il n'y a pas de fêtes sans *fantasia* ; ce fut une *fantasia* dont on offrit le spectacle à Renaud.

Le chef des Touareg et son hôte s'assirent devant une vaste tente.

Les cavaliers rangés en une seule ligne à l'extrémité de l'emplacement choisi s'élançent à un signal donné.

Ils se dressent sur leur selles, brandissent leurs fusils, les font tourner au-dessus de leurs têtes, poussent des cris.

Le soleil étincelle sur les armes, fait miroiter les selles brodées, les étriers et les brides dorées.

Un premier peloton passe comme la foudre en déchargeant ses armes.

Il disparaît dans une fumée blanche. Les longs harnous soulevés s'agitent comme des ailes.

Un second peloton suit, puis un autre. . . .

Le spectacle est fantastique. . . Les Touareg bondissent dans une poussière d'or, leurs chevaux lancés à un galop fou s'arrêtent net devant la tente. . . La mousqueterie éclate. . . Ils sont repartis déjà, disparaissant, dans un tourbillonnement d'étoffes, de casques d'acier étincelants dans un cliquetis d'armes, une tempête de cris.

Renaud est enthousiasmé par ce spectacle guerrier, par l'odeur

de la poudre. Il se lève, porte ses mains moites de fièvre sur son front pâli par l'émotion. . . Ses prunelles agrandies restent fixes. . . Une étrange lueur les embrase. . . Du fond de sa poitrine sort un cri lancé d'une voix éclatante :

—Vive la France !

Il retombe épuisé sur sa natte. Son visage est baigné de sueur, son attitude prostrée.

Le chef Touareg a-t-il compris les quelques mots que vient de prononcer Renaud ?

On ne sait, mais l'expression inquiète de sa physionomie peut le faire supposer.

Son regard fouille jusqu'au fond de l'âme de Renaud.

Il lui prend les mains et lui dit d'une voix tremblante :

—Tu souffres, sidi ? Ne te crois-tu pas avec des amis ? Veux-tu donc t'éloigner de ceux qui t'aiment ?

La vision du passé un instant apparu s'est enfuie, Renaud est redevenu le saint marabout dont il porte le costume.

Il répond d'une voix brisée :

—Dieu seul est grand ! Les Touareg sont mes frères !. . . Ils suivent la voie de Dieu. . . je suivrai mes frères.

Plusieurs tribus alliées aux Touareg du Nord désiraient aller à Radhamès pour y vendre des marchandises achetées au Soudan.

Il fut décidé qu'avant de rentrer dans leurs pays, les Touareg escorteraient la caravane à Radhamès.

Le jour du départ fut fixé.

Après de longs conciliabules, la caravane se mit enfin en marche.

À peu de distance de Touggourt, elle rencontra un lac pouvant avoir huit cents mètres de long sur cent de large. Ses bords sont couverts d'une ceinture épaisse de grands roseaux.

L'eau de ce lac est claire, mais salée comme celle de la mer. Des flottilles de canards y font élection de domicile ; ils y trouvent une nourriture abondante et une tranquillité parfaite.

Le lac est très poissonneux ; on y trouve en grande quantité une espèce de poisson qui ressemble beaucoup, comme apparence et comme goût, à des carpes.

On en fit une pêche abondante et un festin pantagruélique.

Plus loin, la caravane rencontra une foule de gens criant, chantant autour des musiciens faisant un bruit infernal.

C'était un mariage.

Des jeunes filles dansaient. Il y en avait de toutes les couleurs.

Presque toutes étaient jolies.

Elles étaient tatouées au front, sur les joues et autour du cou.

Leurs beaux yeux noirs étaient agrandis avec le *koheul* (sulfure d'antimoine). Leurs pieds et leurs mains jaunis avec le *henné*. À une certaine distance, elles semblaient porter des gants et des bottines jaunes.

L'une des jeunes filles était merveilleusement belle, vêtue d'une robe blanche serrée à la taille par une ceinture de laine rouge, chaussée de petites pantoufles rouges, nullement tatouée ; elle conduisait la danse avec une grâce charmante.

Au milieu d'une troupe d'hommes criant et gesticulant, quatre solides gaillards portaient sur les épaules une espèce de grande cage à poules carrée surmontée d'une tente.

Sous cette tente était la mariée.

Les quatre porteurs, presque nus, balançaient et secouaient la cage en tous sens, à coups brusques.

Ils avançaient, reculaient, sautaient, se baissaient, se relevaient en poussant des cris ; la mariée devait en avoir le mal de mer.

La caravane campa sur les rives de l'Igharghar, le fleuve mort.

Son lit desséché décrivait vers l'ouest une courbe immense. Ses rives accidentées étaient bordées de *gours* nombreux.

On désigne sous le nom de *gour* des masses de roches demeurées debout, isolées au milieu d'un fleuve desséché, dans une vallée creusée par les vents ou dans une plaine de pierres désagrégées.

Ces *gours* indiquent l'ancien niveau des plaines ou des îles.

Dans les plaines usées, ils forment, le plus souvent, de longues murailles irrégulières, recouvertes d'une calotte de silex ou de grès fin ; ils s'usent peu à peu par les flancs.

Les *gours* des anciens fleuves qui ont jadis résisté à l'impétuosité des courants s'usent plus lentement.

Ces *gours* sont les témoins d'un autre âge, d'un Sahara où l'eau coulait à la surface du sol, où la végétation était splendide.

Pourquoi est-il aujourd'hui aride, infertile ?

Les savants l'attribuent aux déboisements successifs. Les peuples pasteurs brûlent les forêts où leurs troupeaux ne peuvent se pâturer.

Un homme de la caravane, fatigué par la marche, eut une cheville enflée.

Renaud, après lui avoir fait au-dessus une forte entaille, frotta la jambe avec un morceau de bois rugueux pour activer l'effusion du sang.

L'homme ne sembla pas souffrir de cette étrange opération.

Le lendemain il était guéri.

Les Touareg passèrent par une contrée où pullulent les vipères à cornes et les scorpions.

C'est par la force des armes qu'elle a établi sa prépondérance, c'est par la force qu'elle la maintient.

Les Touareg vivent sous la tente; ils n'ont ni maisons, ni villages, ni gourbis; ils ne cultivent pas; ce sont des pasteurs et des guerriers.

Leurs tentes, de même forme mais plus petites que celles des arabes, sont disposées sur la circonférence d'un cercle dont le centre, la nuit, est occupé par les troupeaux.

La tente est faite de peaux de zébus et de moutons.

Elle constitue un abri fort insuffisant contre les ardeurs d'un soleil de plomb et aussi contre les intempéries du Sahara.

Quelque peu confortable que soit cet abri, le Touareg y naît, y vit, y meurt.

La naissance d'un enfant, quel que soit son sexe, est l'occasion de réjouissances; toutefois, on ne tire de coups de fusil que pour les garçons.

Sept jours après la naissance de l'enfant, la famille et les amis sont invités à un repas. L'enfant reçoit un nom propre auquel il ajoutera celui de son père précédé du mot *ay* (fils) ou *ouel* (fille).

C'est le mot *Ben* des Arabes.

Les enfants des deux sexes sont élevés et instruits par leur mère. Le mariage seul sépare celle-ci de ses filles. Quand un garçon atteint l'âge de quatorze ans, il suit son père dans ses voyages, quelquefois dans ses expéditions. Il ne quitte la tente que pour se marier.

Les hommes se marient de vingt-cinq à trente ans. Les femmes de dix-huit à vingt.

Les cérémonies du mariage sont à peu près les mêmes chez les Touareg que chez les Arabes, mais, la condition de la femme touareg diffère beaucoup de celle de la femme arabe; elle est l'égale de l'homme.

Dans la communauté conjugale, elle gère sa fortune personnelle, sans être forcée de contribuer aux dépenses du ménage; aussi, par le cumul, la plus grande partie de la fortune est-elle entre les mains des femmes.

Les Touareg sont monogames.

Un homme qui épouserait deux femmes attirerait, disent-ils, la mort sur sa tente.

Le divorce est chose assez rare. Il est prononcé pour ou contre le mari par quatre arbitres — deux pour chacun des époux — qui jugent après avoir entendu les parties et leurs témoins.

Si le divorce est la conséquence des torts du mari, la dot qu'il a fournie au moment de la célébration du mariage reste acquise à la femme.

Dans le cas contraire celle-ci doit la restituer.

La femme divorcée ne peut se remarier qu'après une attente légale dont la durée est fixée à trois mois.

Le Touareg ne craint pas la mort.

Lorsqu'il sent sa fin approcher, il réunit autour de lui sa femme, ses enfants, ses parents, et leur adresse ses dernières volontés.

Il prononce la formule sacrée: "Il n'y a de Dieu que Dieu et Mahomet est le prophète de Dieu!"

S'il n'a plus la force de parler, il lève l'index de la main droite et rend le dernier soupir.

Le corps est aussitôt lavé à l'eau chaude et enveloppé d'un linceul dans lequel on met quelques aromates.

Le corps est placé dans la fosse sur le flanc droit, la face tournée vers la Mecque.

Deux pierres sont placées debout, l'une en haut, l'autre en bas de la tombe.

Les Touareg possèdent d'immenses troupeaux de chameaux, de chèvres et de moutons.

Leur monture de guerre et de voyage est le *méhari*, qui se distingue du chameau de bât par des formes plus belles, plus fines.

Presque tous les *méhari* ont le pelage d'un ton clair, blanc ou fauve. Quelques-uns ont des taches noires sur la tête.

La selle est attachée en avant de la bosse de l'animal, par une simple courroie de cuir tressée qui passe sous le poitrail du méhari.

Cette selle est en bois, non rembourrée et ornée de dessins en cuir et en cuivre.

La bride, sans mors, est passée dans la tête de l'animal. Un instrument de métal qui y est attaché et qui porte sur une des joues, sert à tenir la monture en éveil et à l'exciter à la marche.

Le Touareg dirige son méhari par la pression de ses doigts de pieds sur le cou de l'animal. Assis sur la selle, le dos appuyé au troussquin, les jambes croisées autour d'une sorte de pommeau en forme de croix.

L'animal, dressé dès son jeune âge à cette manœuvre, doué d'une très grande sensibilité nerveuse, obéit à leur pression avec une précision admirable.

Ce procédé permet au cavalier de conserver l'usage de ses deux mains pour manier sa longue lance ou son formidable sabre sans être gêné dans ses mouvements par le soin de diriger sa monture.

La caravane qu'escortait Ben Kedda, le chef Touareg, poursuivait sa route vers In-Salah, pour y vendre sa cargaison.

Quelques guerriers restaient seuls avec Ben Kedda et Renaud lorsqu'on atteignit les premières vallées du Hoggar.

On serait le lendemain à la tente de Ben Kedda.

Il fallait arriver à un puits auprès duquel on camperait pendant la nuit.

Les chameaux, sentant la fraîcheur, allongeaient le pas.

On arriva au lieu du campement au coucher du soleil.

Les hommes et les animaux burent l'eau du puits qui, fort heureusement, était excellente.

Renaud prononça la prière du soir.

Les serviteurs dressèrent les tentes et firent rentrer les animaux au centre du campement.

D'autres apprêtèrent le repas de Ben Kedda et de Renaud.

Pour eux, il se contentèrent d'un peu de lait de chamelle et d'une poignée de farine d'orge.

Nous l'avons dit, jamais un Touareg ne découvre son visage.

Pour porter les aliments à leur bouche, ils écartent seulement un peu le bas de leur voile sombre et y passent dessous la main droite.

C'est ce que faisait Ben Kedda accroupi en face de Renaud.

Celui-ci était silencieux, méditant comme à l'ordinaire.

Soudain, le chef Touareg enleva son voile, son visage basané apparut. Il se prosterna devant Renaud, baisa le bas de son burnous, et d'une voix rauque lui demanda:

— Me reconnais-tu ?

— Oui, répondit Renaud rêveur.

Le Touareg se dressa comme s'il était piqué par une vipère à cornes. Sa voix devint plus rauque encore. Sa poitrine se soulevait par saccades.

— Tu reconnais Ben Kedda, celui qui par deux fois a tenté de t'assassiner !... Fit tu lui as sauvé la vie !... Allah n'a-t-il pas dit : "Oeil pour oeil, dent pour dent !... Mais, c'est vrai, tu es chrétien !... Oh, je te reconnais bien, moi ! Tu es le chef des voyageurs chrétiens que mes frères et moi avons massacré !

Renaud égrenait son chapelet musulman.

Ben Kedda continua :

— Quand je t'ai vu à Touggourt, toi que je croyais mort, toi que je croyais avoir tué, je me suis dit que je me trompais, que tu étais une apparition causée par la fièvre de mes blessures !...

— Mais non, à Rhadamès j'étais guéri; grâce à toi, la fièvre ne brûlait plus ma tête, et je t'ai reconnu !

— Ta religion t'ordonne donc de rendre le bien pour le mal ? De sauver ceux qui ont voulu prendre ta vie, qui t'ont dépouillé de tes biens ?

— C'est l'ordre de Dieu, Ben Kedda ! s'écria Renaud d'une voix forte. J'entends sa voix, j'exécute ses ordres... Je suis le serviteur de Dieu !

Le Touareg s'agenouilla devant Renaud et, les bras étendus, le visage appuyé sur le sol, il resta longtemps immobile; puis, se relevant:

— Tu me pardonnes mes crimes ? demanda-t-il.

— Je ne les connais pas et ne veux pas les connaître, les hommes sont tous frères.

— Dieu les connaît, lui !... Me recevra-t-il dans le paradis des croyants ? Parle, saint Marabout, Dieu ne me frappera-t-il pas ?

— Les desseins de Dieu sont impénétrables, ne cherche pas à connaître l'avenir... nul homme ne le peut.

— Si Dieu ne lance pas sa malédiction sur moi et les miens, je ferai l'an prochain le pèlerinage de la Mecque.

— Fais l'aumône à tes frères... L'aumône, c'est le réveil de ceux qui sommeillent... Celui qui l'aura fait reposera sous son ombrage lorsqu'au jour du jugement dernier Dieu règlera le compte des hommes. Celui qui fait l'aumône passera le *Sirât*, ce pont tranchant comme un sabre et qui s'étend de l'enfer au paradis.

— Je ferai l'aumône à mes frères, répondit Ben Kedda.

Il baisa la main de Renaud, qui alla s'étendre sur sa natte dans la tente préparée pour lui.

Au lever du jour, une sentinelle signala une troupe d'hommes montés sur des méhara et qui accouraient vers le campement.

Bientôt les Touareg reconnurent des hommes de leur tribu. Ils arrivaient comme le vent et poussaient de grands cris.

L'un d'eux se détacha du groupe, s'avança seul vers Ben Kedda et lui dit :

— Le malheur est sur toi... Les Chambâs, pour punir le meurtre du chef chrétien que tu as tué, ont enlevé ta femme et tes enfants.

Il tendit un papier à Ben Kedda :

— Voici, dit-il, ce qui était piqué ce matin sur la tente.

Le chef Touareg, les mains tremblantes, livide sous son hâlo, lut ces mots : "Tu as tué le chrétien que mon père avait mis sous ma sauvegarde, tu m'as fait manquer à la parole donnée, je me venge !

" Ta femme et tes enfants seront mes esclaves !

" Que Dieu te maudisse !!

" BEN RABBAH."

Ben Kedda ne prononça pas une parole. Il demeura cloué sur place, immobile dans son long burnous blanc ainsi qu'une statue de marbre.

Les guerriers Touareg respectaient sa muette douleur. Ils attendaient que leur chef leur fit connaître ses intentions.

Allait-on courir sus aux Chambàs, essayer de leur enlever par la force la femme et les enfants de Ben Kedda ?

Celui-ci méditait.

De son visage voilé on n'apercevait que ses sombres regards fixés vers la terre. Soudain, il leva les yeux et les bras vers le ciel et, se prosternant, il s'écria :

— Dieu puissant, pardonne à ton serviteur !

Il resta le front appuyé sur le sable, puis, se relevant, il se tourna vers Renaud, s'inclina respectueusement devant lui et, baisant sa main :

— Oh ! toi, l'aimé de Dieu, rends-toi vers Ben Rabbah ; dis-lui que, semblable au Dieu puissant et miséricordieux, tu m'as pardonné mes crimes ; supplie-le de me rendre ma femme et mes enfants, et Ben Kedda, de la noble tribu des Hoggar, baisera la trace de tes pas ; sa vie t'appartiendra.

— Aie confiance, mon frère, tu reverras ta femme et tes enfants. Renaud partit seul pour se rendre chez les Chambàs.

Il refusa toute escorte.

Les Touareg prosternés le virent s'éloigner sur sa mule dans la direction du nord.

— Que Dieu soit sur toi ! lui crièrent-ils.

Sa silhouette diminuée se perdit dans la poussière d'or du sable soulevé.

VII

Depuis plusieurs mois, Ibrahim était revenu dans sa tribu.

Aïcha attend son fiancé, Si Sliman ben Kaddour.

La fille brune du désert gravit une petite colline d'où elle pourra apercevoir de loin celui qu'elle aime et qu'elle attend.

Il ne revient pas.

Les grands yeux de gazelle d'Aïcha se mouillèrent de larmes.

Sa respiration oppressée soulève sa poitrine.

Elle frémit de la tête aux pieds et, dévorée d'impatience, de ses petites dents blanches, elle mord ses poignets délicats chargés de bracelets d'or. Elle murmure :

— Si Sliman ben Kaddour, oh ! mon beau fiancé, si tu ne reviens pas, le sang d'Aïcha coulera comme l'eau des torrents !

Les jours, les mois s'écoulaient et le fiancé d'Aïcha ne reparait pas.

Une sinistre nouvelle arrive chez les Oulad-Delim et glace le cœur d'Aïcha :

Son fiancé a été assassiné par les Touareg, qui ont prétendu reconnaître en lui un chrétien.

Lorsque Aïcha apprend cette mort, son père est absent.

Elle le sait lié d'amitié avec les Touareg.

Son père serait-il complice de cet assassinat ?

A force de rouler cette idée dans sa tête, la jeune fille est persuadée.

C'est pour s'emparer des richesses de Si Sliman ben Kaddour que les Touareg ont assassiné le maître de son cœur !

Une flamme de haine passe dans les yeux de la vierge des Oulad-Delim.

Une pensée se fixe dans son cerveau en feu :

Elle ne reverra pas l'assassin de son fiancé. Elle s'enfuiera de sa tribu, elle renoncera à tout jamais à revoir sa mère, ses frères, ses amis. A la frontière kabyle, chez les Beni-Snassen, elle a des parents ; elle se réfugiera auprès d'eux, se mettra sous leur protection, et si les Oulad-Delim viennent pour l'enlever, elle se poignardera !

Mais comment fuir ?

Fuir, seule ! Elle, une enfant !

Il faut se procurer un méhari, des provisions pour gagner la Kabylie !

Qui l'aidera à accomplir ce projet ?

Aïcha se désespère.

Livrée à sa faiblesse, elle sent bien qu'elle ne pourra exécuter son dessein.

A quel dévouement recourir ? . . .

Soudain, elle pousse un cri de joie :

— Abdallah ! dit-elle.

C'est un jeune nègre du Soudan acheté par son père.

Abdallah est dévoué à Aïcha.

Pour elle, il donnerait sa vie. Abdallah lui donnera les moyens de fuir.

La jeune fille confie son projet à l'esclave, qui lui répond, en joignant les mains :

— Partout où tu voudras aller, maîtresse, je te conduirai. La mort seule arrêtera les pas de celui que tu as rassasié quand il avait faim, que tu as désaltéré quand il avait soif !

— Aïcha est dans le cœur d'Abdallah !

Il fallait se presser. Le retour d'Ibrahim était proche.

Par une nuit sombre, les deux enfants, montés sur des méhara, purent s'échapper du campement des Oulad-Delim.

Ils s'élançèrent dans la direction du nord-ouest et réussirent à atteindre les frontières de la Kabylie.

Le Kiss est une petite rivière qui sépare la Kabylie du Maroc.

Bien que faisant partie du Maroc, la rive gauche appartient de fait au peuplade riveraines de l'ouest.

Ces peuplades, très nombreuses, forment entre elles, sous la dénomination de Beni-Snassen, une sorte de fédération libre, reliant, sans réglementation écrite, toutes les tribus disséminées entre le Kiss et le Riff.

Les Beni-Snassen, d'après leurs traditions, descendent de ces terribles Vandales qui, vaincus par Bélisaire, s'enfuirent sur les montagnes pour se soustraire au joug du général romain.

Guerriers remuants, agressifs, les Beni-Snassen estiment par-dessus tout la poudre et le fusil ; c'est l'arbitre qui vide leurs démêlés à l'intérieur comme à l'extérieur : il est le juge suprême, prononçant en dernier ressort dans les conflits qui n'ont pu s'arranger à l'amiable.

Le fusil et la poudre sont aussi l'unique élément de toutes leurs fêtes.

La poudre seule en fait la splendeur et l'éclat.

Nulle part, sur le littoral africain de la Méditerranée, on ne trouve un pays pittoresque, contrasté, sauvage et riche en même temps comme la contrée des Beni-Snassen.

Des montagnes, les unes dénudées, sèches, brûlées, les autres ensevelies sous des manteaux de verdure, s'élèvent parallèlement et côte à côte.

Des rochers gigantesques surmontent des coteaux couverts de cédrats, de caroubiers, de néfliers, de jujubiers, de figuiers et de grenadiers.

On dirait que ces rocs immenses ont été jetés là après la formation du coteau, tellement leur aspect contraste avec celui des manteaux de végétation au-dessus desquels ils s'élèvent et qu'ils semblent écraser.

Des ravins profonds, remplis d'une végétation vigoureuse, creusent le pays en tout sens et aboutissent parfois à des vallons dont l'aspect frappe de terreur. Ces vallons, véritables chaos de broussailles et d'arbuste épineux, étroitement entrelacés, semblent devoir être peuplés de lions et de panthères, bien que le silence et l'immobilité y règnent partout.

Cette illusion est si vive que l'on croit apercevoir vaguement sur tous les points des bêtes fauves passer rapidement sous les broussailles.

Mais ce qui étonne par-dessus tout en examinant ces sites extraordinaires, c'est que la végétation, la matière brute, les tons de lumière sont empreints de force, d'énergie, de puissance qui ont une analogie extraordinaire avec la nature vivace des habitants.

C'est dans ce pays, chez son oncle, le frère de sa mère, qu'Aïcha a trouvé un refuge.

Si El Attiya habite le village kabyle des Beni-Mengouch.

Le village est disposé sur le versant nord d'une montagne peu élevée, dont le sommet, surmonté d'une couronne de rochers, l'abrite contre les vents du désert.

Les maisons, toutes séparées les unes des autres par des jardins, sont littéralement enclavées dans des massifs d'arbres fruitiers entremêlés de treilles gigantesques.

Un verger de jujubiers, d'arbuscules, de néfliers, de cognaçiers, de figuiers, d'abricotiers et de citronniers, parsemé de vignes grimpantes, s'étend depuis le village jusqu'au bas du versant.

Une montagne, formée d'une série de terrasses superposées, boisée dans le bas, semée çà et là de bouquet de lentisques et de caroubiers sur le flanc aride, déchiré, rocheux sur les hauteurs, s'élève en face et laisse la mer à découvert en s'affaissant, à l'ouest, près de l'embouchure du Kiss.

Au fond du ravin, un ruisseau coule dans des touffes de saules nains et de lauriers-roses. Une source abondante, cachée sous un petit massif de néfliers, près du sentier qui conduit aux Beni-Mengouch, se trouve à quelques pas au-dessus du ruisseau.

C'est là que, depuis un an, Aïcha demeure.

Son oncle, Si El Attiya, très envieux, frappé par la beauté de sa nièce, n'avait pas hésité à la recevoir chez lui.

Il songe qu'il peut tirer une fortune de la beauté de cette enfant que le Destin lui envoie.

Cette idée fixe le rend pénétrant, et rusé ; il put se convaincre qu'Aïcha était secrètement convoitée par plusieurs vieillards riches en argent et en troupeaux.

Aussi conduisit-il les jeunes gens qui n'ont à lui offrir, à lui que le dévouement, à Aïcha que leur amour.

Il attend une occasion favorable et entoure sa nièce de soins.

Il sait lui procurer les objets de toilette qui font les délices des femmes kabyles.

Des colliers, des bracelets, des babouches de cuir rouge brodé d'or, des étoffes légères teintées de couleurs éclatantes . . .

Or, il arriva que Si El Attiya fut sur le point de rentrer dans ses dépenses avec usure.

Un vieillard riche, Sidi Hadj Mohammed, caïd du Rhamdam, village très considérable des Beni-Snassen, fit appeler Si El Attiya.

Il lui demanda sa nièce Aïcha en mariage et promit de lui compter cinq cents douros le jour du contrat.

Si El Attiya parut infiniment flatté d'un tel honneur, mais il déclara qu'il ne voulait se séparer de sa nièce à aucun prix, que, d'ailleurs, il tenait à la maison dans sa tribu.

Cependant, craignant la colère du chef de Rhamdan, il traversa le Kis et rentra vivement chez lui.

Le vieux caïd — il avait soixante ans — renouvela sa demande quelque temps après.

Si El Attiya insinua que la somme de cinq cents douros à lui offerte par le caïd n'était en rapport ni avec la richesse du puissant chef de Rhamdan ni avec la beauté de sa nièce Aïcha.

Sidi Hadj Mohammed fit proposer mille douros à si El Attiya.

Celui-ci, cette fois, fut sur le point d'accepter, toutefois, sous prétexte que l'idée seule de se séparer de sa nièce lui fendait le cœur il demanda un certain temps avant de se prononcer.

Le caïd revint une troisième fois à la charge, il ajouta aux offres déjà faites, celle de cent têtes de bétail, chèvres ou moutons.

Si El Attiya demanda huit jours pour réfléchir et le caïd dut souscrire à ce nouveau succès.

Pourquoi Si El Attiya faisait-il traîner ainsi l'affaire ?

Certes, il devait considérer le mariage de sa nièce avec le riche caïd comme un événement heureux pour lui.

Pourquoi donc demandait-il ainsi délai sur délai ?

Le vieux coquin voulait arracher au vieillard toutes les concessions qu'il se proposait de lui imposer.

Mille douros et cent têtes de bétail, oui, c'est plus que je n'eusse jamais osé espérer?... Mille douros!... Dieu du ciel et de la terre!...

« Me sera-t-il vraiment donné de voir là, sous mes yeux, mille douros !

Si El Attiya joignit les mains ; ses regards ravis semblaient contempler le trésor promis.

Bientôt, sortant de sa contemplation, il murmura :

— Mille douros, c'est beau, oui, si le caïd veut ajouter un cheval, un beau cheval tout harnaché pour Si El Attiya, il aura ma nièce.

Il se leva transporté de joie, comme s'il voyait déjà caracolier devant ses yeux le bel animal qu'il convoitait.

Il s'écria :

— Oui, il me le faut, l'oncle de Sidi Hadj Mohammed se doit à lui-même et aux siens de monter un cheval de prix... Me voit-on arriver sur une rosse dans la maison de mon neveu!...

« Ce serait lui faire honte ; pour lui-même, je ne puis supporter cette pensée.

Pendant que le vieil oncle se livrait à ses combinaisons égoïstes, que faisait Aïcha ? Quoé je fait-elle ?

Un matin qu'elles étaient descendues à la fontaine avec ses compagnes, un cavalier, son double buisson rouge et blanc fierement rejeté en arrière, laissant à découvert sa large ceinture dans laquelle étaient passés deux pistolets, chaussé de bottes de maroquin rouge remontant jusqu'au dessus des genoux, s'approcha de la jeune fille et lui dit :

— Belle vierge des Beni-Mengouch, c'est à ta cruche seule que je désire me désaltérer, si tu repousses ma prière, plutôt que de boire à la fontaine des Beni-Mengouch je mourrais de la soif du désert !

Aïcha s'avança tremblante vers le cavalier ; il avait la peau blanche quoique légèrement brunie par le soleil !

Le regard de ses yeux noirs était hardi, rempli de flammes. Ses moustaches en croc se relevaient sur ses joues creuses.

Il pouvait avoir vingt-cinq ans.

Aïcha lui tendit la cruche pleine d'eau fraîche.

Lorsque le cavalier se fut désaltéré, il se pencha vers la jeune fille et lui dit d'une voix sourde, gutturale :

— Aïcha, nièce de Si El Attiya, blanche vierge des Beni-Mengouch, je suis Si Namân le Adfroudes, cavalier du bureau arabe de Lalla Magrnia, je sers les Français qui ont secouru et honoré mon père ; Aïcha je t'aime.

A ces mots, Aïcha fit un pas en arrière, d'un geste d'épouvante elle sembla repousser le jeune homme.

— Tu veux que je m'éloigne, belle enfant du paradis ? fit-il d'une voix rauque.

Elle leva sur lui un regard attristé :

— Tu es chrétien, dit-elle, et la nièce de Si El Attiya ne peut aimer un infidèle.

Les yeux de Si Namân étincelèrent de joie.

— Cette raison seule éloigne-t-elle ton cœur du mien, rose de la vallée... !

Il sauta à bas de son cheval et pressant la jeune fille dans ses bras :

— Je suis comme toi un serviteur d'Allah, du Dieu puissant et miséricordieux... Aïcha tu m'aimeras, tu me suivras sous ma tente... ma tribu sera fière de recevoir dans l'air embaumé de parfums, au bruit joyeux de la poudre, sous les étendards flottant au vent, la vierge des Beni-Mengouch.

Elle s'échappa des bras du jeune homme, resta debout, immobile, le front penché vers la terre.

— No me réponds pas, Aïcha, je te fais horreur, tu hais celui qui t'aime... Tu désespères celui qui voit le ciel dans tes yeux !

« Ne t'aurai-je donc vu que pour désespérer ou mourir!...

Elle tendit les bras vers lui ; tout son corps frémit.

— Reste, dit-elle, Si Namân.

Il poussa des cris de joie.

— Aïcha, tu seras ma femme ! Tu n'appartiendras pas à d'autre.

« Ton oncle ne t'a fiancée à personne ?

— Non, et s'il le faisait, je m'enfuiera avec toi, car, moi aussi, je t'aime et je te suivrai.

— Je dois m'éloigner ; je porte des ordres de mon chef, mais je reviendrai dans peu de temps et j'irai te demander à ton oncle. Si ton oncle veut te marier en mon absence, résiste à ses ordres.

— Je ne serai qu'à toi, Si Namân.

Le jeune homme embrassa Aïcha, sauta en selle et s'éloigna.

Demeurée seule, Aïcha pensa avec tristesse :

— Puisse mon amour ne pas lui être fatal !

Elle songeait à Renaud, à celui qu'elle nommait Si Sliman ben Kaddour et qu'elle croyait mort, mort assassiné par l'ordre de son père.

Ibrahim l'avait dénoncé comme chrétien pour s'échapper des richesses qu'il rapportait de son pays ; c'est du moins ce que pensa Aïcha.

Elle se demandait si son oncle accepterait de la donner à un spahi, à un serviteur des Français.

Aïcha n'ignorait pas la haine secrète de Si El Attiya pour les Français.

Elle avait surpris quelques paroles qui lui faisaient craindre un soulèvement des tribus kabyles. Si ses craintes se réalisaient, son oncle serait dans un camp, son fiancé dans l'autre !

C'est en roulant ces tristes pensées qu'elle arriva chez Si El Attiya. quinze jours se passèrent. Si Namân ne paraissait pas.

— M'aurait-il oublié ? se demandait la jeune fille.

Elle confia sa peine à Abdallah et le chargea de se procurer des nouvelles.

Le jeune esclave vint dire quelques jours après à sa maîtresse qu'une grande révolte avait éclaté en Kabylie et que les spahis du bureau de Tlemcen dont faisait partie Si Slimân étaient partis en expédition.

Sans être moins vives les craintes d'Aïcha changèrent de nature ; la pensée qu'elle était oubliée de Si Namân fut remplacée par celle de la mort possible du beau spahi.

Une douleur plus réelle était réservée à la jeune fille.

Si El Attiya avait reçu les présents du caïd Sidi Hadj Mohammed.

Aïcha était fiancée au vieillard sans qu'on l'eût consultée ; c'est la coutume kabyle ; il n'y a pas d'exemple qu'une fille se soit révoltée contre l'autorité de ses parents.

Si El Attiya ordonna à sa femme de faire connaître à la jeune fille sa décision.

Aïcha, à cette nouvelle, éclata en sanglots.

Le jour des fiançailles arriva.

Aïcha était à la fontaine avec Abdallah.

Soudain, un bruit confus de tamtams, de tambourins et de cornemuses frappa ses oreilles.

— On va me fiancer, dit-elle d'une voix navrante. Moi, je préfère la mort, viens, Abdallah, viens.

— Où cela ? demanda le jeune nègre effrayé de la pâleur de sa maîtresse, de l'éclat fiévreux de ses yeux.

Elle montra les rochers qui dominaient la rivière.

— Je vais me précipiter de là haut dans l'abîme... Viens, Abdallah, viens m'aider à gravir cette montagne... !

— Non, maîtresse, par la mort... laisse-toi fiancer... Nous fuirons ensemble après la cérémonie.

La tante d'Aïcha arriva, prit la jeune fille dans ses bras et tout en lui prodiguant mille caresses, l'entraîna pour ainsi dire de vive force au village.

A mesure qu'elle approchait de Beni-Mengouch, Aïcha se sentait défaillir.

Les sons qu'elle avait perçus tout à l'heure redoublaient d'intensité à chaque pas ; il s'y mêlait des chants, des cris et des coups de feu.

Bientôt, elle fut entourée par les auteurs de cet affreux tintamarre. Les cris et les gambades prirent alors tous les caractères de la frénésie.

Ces réjouissances sauvages torturaient la pauvre Aïcha.

Soutenue par sa tante, elle marchait en chancelant comme une victime au sacrifice.

Abdallah subit ce spectacle navrant avec une douleur résignée, mais en entrant dans le village, un accès de fureur le prit.

Sa figure eut une expression terrible. Il promena rapidement ses regards de tigres sur l'escorte bruyante dont la joie insultait aux tourments de sa malheureuse maîtresse.

Un grand nègre se faisait remarquer entre tous par le jeu frénétique de ses tams-tams, par ses cris assourdissants et ses gestes exagérés ; Abdallah s'élança sur lui, lui sauta au visage et lui enfonça ses dents dans la joue.

Cet incident suspendit la marche de la horde importune. Les musiciens cessèrent leur tapage pour assister à la lutte du nègre et d'Abdallah ; les femmes poursuivirent seules leur chemin.

La cour était encombrée de femmes et de jeunes filles, seules admises dans ces sortes de réunions.

A l'arrivée de la malheureuse Aïcha, elles se précipitèrent vers la jeune fiancée en poussant en chœur les *you ! you !* par lesquels les femmes arabes expriment leur joie dans les fêtes.

Il y eut quelques minutes de bavardage général et confus, les jeunes filles et les femmes parlaient toutes à la fois, puis, le silence étant à peu près rétabli, elles s'accroupirent sur une immense natte étendue au milieu de la cour.

La femme de Si El Attiya, tenant sa nièce par la main, prit place au milieu d'elles et leur annonça avec orgueil que sa nièce Aïcha était fiancée à Sidi Hady Mohammed, chef des Rhamdam.

Une hurra de *you you* accueillit cette nouvelle.

Toutes les femmes et les jeunes filles entourèrent Aïcha et l'embrassèrent en lui adressant mille louanges.

Mais Aïcha protesta contre cette expression générale de gaité par une morne tristesse, secouant négativement la tête par un mouvement machinal.

L'assemblée tout entière fut frappée de la pâleur, de l'abattement douloureux de la jeune fiancée.

On servit le cous-coussou, les galettes et les raisins secs sont toujours offerts en semblables circonstances.

Ces friandises, étalées sur la natte, absorbèrent l'attention des femmes et des jeunes filles, elles en oublièrent la malheureuse Aïcha.

Le lendemain des fiançailles, Abdallah vint dire à sa maîtresse que Si Namân voulait la voir ; il l'attendait près des caroubiers, au bas de la montagne.

—Viens, viens vite, il t'attend.

Aïcha s'élança comme une gazelle dans la direction indiquée.

Elle aperçut Si Namân et lui sauta au cou.

Il la reçut dans ses bras et l'emporta au fond du massif.

—Si Namân, s'écria-t-elle en étreignant le cou du spahi, emporte Aïcha... Emmène-la dans ta tribu... Aïcha est fiancée au chef des Rhamdam !

Les yeux de Si Namân exprimèrent en même temps que l'ivresse d'un amant heureux la férocité du tigre jaloux.

Il déposa Aïcha sur le gazon et s'agenouilla devant elle :

—Non, dit-il, Aïcha n'entrera jamais dans la maison du vieux Sidi Hady Mohammed... Avant trois jours le chef des Rhamdam sera mort.

Si Namân s'arma d'un couteau et continua :

—Quiconque voudra te faire partager sa couche, avalera ce couteau. Seulement, Aïcha garde-toi de descendre dans le ravin jusqu'à ce que tu sois ma femme !... Tu deviendrais l'esclave de Sidi Mohammed !...

—Emmène-moi dans ta tribu ou cache-moi dans les grottes ! interrompit Aïcha d'un ton impérieux. Aïcha veut être la femme de Si Namân ou mourir !

Si Namân n'eût pas mieux demandé, mais cette détermination aurait infailliblement entraîné leur perte.

—Aïcha, dit-il, tu seras ma femme... je n'aurai jamais d'autre femme que toi. Si je mens que Dieu qui m'entend me fasse dévorer les entrailles par les chiens de mes ennemis !...

—Mais t'enlever aujourd'hui, Dieu nous en garde ! il nous faudrait vivre dans les bois comme les bêtes sauvages. Puis, je dois rendre compte à mes chefs de la mission qu'ils m'ont confiée, si je ne me rendais pas auprès d'eux je serais arrêté et toi, toi, ma bien aimée Aïcha, tu serais rendue à ton oncle !...

Bien que ce raisonnement fût parfaitement juste, ce refus frappa Aïcha au cœur.

Après un moment d'accablement, elle se redressa, regarda Si Namân et lui dit d'une voix farouche, vibrante de passion :

—Fuyons, fuyons dans les terêts, les montagnes aux sommets inaccessibles... Nous trouverons des fruits sur les arbres et de l'eau dans les ruisseaux !...

Si Namân ne répondit pas.

—Si les chefs nous poursuivent, reprit la jeune sauvage, nous laisserons nos corps sur la terre et nous irons vivre où vivent les âmes et où les chefs de la terre ne sauraient nous atteindre !

—Fuir aujourd'hui, fit Si Namân suppliant, ce serait renoncer pour toujours au bonheur !

Aïcha s'éloigna du spahi :

—Le bonheur consiste à posséder ce que l'on désire ! dit-elle en faisant un pas au-devant de lui, et celui qui aime sa fiancée ne songe pas à s'éloigner d'elle. Une heure de joie ferait endurer mille ans de tortures.

Si Namân lui prit les mains.

—Aïcha ! mon Aïcha bien-aimée, Si Namân t'aime, Si Namân t'aime plus que la vie !... S'il te résiste, c'est parce qu'il voit le malheur s'amonceler sur nos têtes !...

Aïcha dégagea ses mains d'un mouvement brusque, plein de colère ; elle se recula de quelques pas et dit d'une voix empreinte de mépris :

—Que me font toutes ces paroles ? De toi, je n'attendais que ces mots : Nous sommes libres, le monde est grand, fuyons, fuyons au plus vite ces parages semés d'embûches, d'entraves à notre amour que rien ne peut altérer !

—Ne m'avais-tu pas promis que je serais ta femme à ton retour ?

—Tu m'as trompée, Si Hamân, tu ne m'aimes pas, adieu, adieu !

Elle allait s'enfuir lorsque le jeune spahi la retint par son habit.

—Aïcha, doutes-tu de mon amour ? Tiens, Aïcha, vois si Si Hamân t'aime !...

Il rejeta son burnous derrière ses épaules, appuya la pointe de son couteau sur le haut du bras et se fit une incision jusque dans la région du coude.

Par deux fois il renouvela cette preuve d'amour.

A la vue de ce supplice, la jeune fille revint au spahi ; elle s'agenouilla devant lui et suivit l'opération avec une avidité inexprimable ; ses yeux brillaient d'une joie suprême.

Ce sont les femmes kabyles qui donnent à leurs amants ces gages d'amour, mais lorsque l'initiative en est prise par les hommes, ils sont regardés par la femme qui en est l'objet comme le plus grand témoignage.

Après cette étrange attestation, Aïcha le remercia d'un baiser fébrile, lui prit le couteau des mains et se l'enfonça dans le milieu du bras.

Tenant le couteau immobile dans la plaie, elle sourit à Si Hamân et lui dit :

—Vois comme Aïcha aime Si Hamân !...

A ce moment, Abdallah accourut auprès de sa maîtresse en criant :

—Aïcha ! Aïcha ! Aïcha !

Les deux jeunes gens allèrent à lui.

—Là-haut ! Là-haut ! s'écria-t-il en montrant le sommet du rocher... Ton oncle Si El Attiya est embusqué... Il a son fusil et veut tuer sans doute le spahi que tu aimes.

—Si Hamân, sauve-toi, je t'en prie... Mon oncle en veut à ta vie. Abdallah a raison... Depuis plusieurs jours il m'épie... il a deviné que je t'aimais...

—Pourquoi m'en veut-il ? Pourquoi refuserait-il de te donner à moi ! Est-ce que je ne suis pas d'aussi bonne famille que lui !

Les yeux du spahi brillaient de colère.

Ses regards fouillaient les buissons de caroubiers derrière lesquels il devinait la présence de Si El Attiya.

—Sauve-toi... échappe à sa colère, répéta Aïcha suppliante.

Un coup de feu partit ; le projectile troua le burnous de Si Hamân qui poussa un éclat de rire sardonique :

—Lâche ! Chien !... Ose donc te montrer !

—Je t'en supplie, Hamân, fuis ! je n'appartiendrai qu'à toi ou je mourrai !

—Si ton oncle refuse de te donner à moi, il mourra, répondit le spahi en serrant Aïcha dans ses bras.

Il sauta sur son cheval et disparut derrière un rideau d'arbustes.

Un autre coup de feu se fit entendre.

Aïcha porta la main à son cœur.

—Abdallah, dit-elle au jeune nègre, cours, va voir si celui que j'aime est atteint.

L'esclave revint bientôt :

—Maîtresse, dit-il, Si Hamân est sauvé... je l'ai vu disparaître au loin dans un flot de poussière !... Mais, viens, rentrons, crains la colère de Si El Attiya...

Mais il n'entra pas dans les desseins du vieux Kabylo de faire des reproches à sa nièce. Il tenait à toucher la dot promise par le caïd et précipita les choses.

Pour éviter des délais, des difficultés, il avait déclaré qu'Ibrahim, le père d'Aïcha, était mort dans une razzia.

Était-ce vrai ?

Si El Attiya avait produit des témoins.

Le lendemain soir il dit à sa femme :

—Aïcha est mariée au caïd Sidi Hadj Mohammed, conduis-la chez son maître. Tu n'annonceras à Aïcha son mariage que lorsqu'elle sera dans la maison du caïd.

Un parti comme Sidi Hadj Mohammed était certainement de nature à flatter l'orgueil de la femme de Si El Attiya.

Le caïd avait déjà deux femmes. Instruites quelques heures avant de ce qui se passait, elles reçurent Aïcha et la femme de Si El Attiya avec beaucoup d'affabilité et les introduisirent dans la pièce qui leur était réservée.

Les quatre femmes s'assirent sur le tapis, puis après quelques instants de silence, la femme de Si El Attiya embrassa sa nièce :

—Ma nièce Aïcha est la femme du caïd Sidi Hadj Mohammed !

En entendant ces mots, la jeune fille poussa un cri et se jeta dans les bras de sa tante.

Celle-ci la repoussa et sortit sans proférer une parole.

Aïcha ressentit une commotion si profonde qu'elle se demandait si elle n'était pas en proie au délire :

Sa tante avait dit : " Ma nièce est la femme du caïd Sidi Hadj Mohammed."

La pauvre enfant regarda d'un œil hagard les deux femmes du caïd, passa ses mains sur son front, essayant de se ressaisir.

L'arrivée de Sidi Hadj Mohammed brisa violemment cette sorte de léthargie.

À la vue de celui-ci, Aïcha poussa un cri d'épouvante ; d'un bond, elle se réfugia derrière les deux femmes et lança vers Sidi Hadj Mohammed des regards de tigre pris au piège, décidée à se défendre jusqu'à la mort.

Sidi Hadj Mohammed, en voyant l'effroi et les dispositions hostiles de sa jeune femme, sourit de cet air narquois et cruel du chat qui suit les vaines tentatives de fuite de la souris qu'il tient sous sa griffe.

Ce premier moment de volupté passé, il voulut s'emparer de sa victime ; mais, à son approche, Aïcha bondit en arrière en jetant des cris comme si elle eût été piquée par une bête venimeuse.

Le caïd courut de nouveau à elle en riant ; Aïcha lui échappa encore et se réfugia pour la seconde fois contre les deux femmes.

Sidi Hadj Mohammed s'annua à la poursuivre encore. Il finit par se fatiguer et, irrité de cette résistance qu'il ne pouvait vaincre, il se jeta sur Aïcha, la saisit dans ses bras et voulut l'emporter dans une salle séparée de la pièce par une tenture ; mais tout aussitôt il lâcha sa victime en poussant un cri affreux.

Aïcha l'avait mordu au bras avec la fureur du désespoir.

Irritée jusqu'au délire par cette scène, la jeune fille releva le haik qui couvrait le bras sur lequel était marqué le témoignage qu'elle avait donné à Si Hamân.

—Vois, dit-elle d'un air d'audace et de défi, je suis la fiancée de Si Hamân et ne serai jamais à toi, car je n'ai pas d'autre seigneur que Si Hamân !

Sidi Hadj Mohammed comprit parfaitement que rien ne viendrait à bout de la résolution de la jeune fille ; il eut alors un mouvement de colère et d'indignation ; il se jeta sur Aïcha, la saisit par les cheveux, lui mit un genou sur la poitrine et s'arma d'un couteau. Ses deux femmes se précipitèrent sur lui et l'arrêtèrent en lui faisant comprendre à force de cris, qu'en coupant la tête à sa jeune femme il compromettrait fort la sienne, les chefs français ne tolérant pas ce genre de correction conjugale.

Cette idée qu'il pourrait être décapité calma la fureur du caïd, il laissa tomber son couteau.

Après un instant de réflexion il appela un de ses esclaves, lui ordonna d'emporter Aïcha et de l'attacher sous le hangar de la cour.

La malheureuse Aïcha fut liée solidement à un poteau.

VIII

Le sentiment qu'Aïcha avait inspiré à Abdallah était de l'adoration comme en ressentent les sauvages pour leurs fétiches.

Ce culte l'avait doué d'une pénétration extraordinaire pour tout ce qui intéressait sa jeune maîtresse.

Abdallah savait que plusieurs chefs des tribus voisines avaient demandé Aïcha en mariage, mais il ne savait auquel d'entre eux elle avait été donnée.

Il se souvint de l'avarice de Si El Attiya.

—Le maître nous vendrait tous, famille et serviteurs, pour quelques douros ; il a dû donner Aïcha à celui qui lui en a offert le plus. On dit que le caïd est très riche, qu'il a des bahuts pleins d'or et de poudre, Aïcha doit être dans la maison du caïd.

Abdallah grimpa jusqu'à la cime d'un grand arbre planté au milieu du village.

Son instinct lui disait qu'Aïcha se défendrait jusqu'à la mort et, espérant entendre de ce point élevé les plaintes de sa maîtresse, il prêta l'oreille.

Il resta ainsi pendant la nuit, retenant son souffle, accroupi entre les branches, les yeux fixés avidement sur la maison de Sidi Hadj Mohammed.

Un bruit de sanglots et de soupirs parvint jusqu'à lui.

Abdallah redoubla d'attention.

Cette fois il était certain de ne pas se tromper ; ces sanglots, ces soupirs, il les entendait distinctement, il reconnaissait la voix de sa maîtresse.

Ces bruits venaient à ne pas en douter de la maison du caïd.

Il descendit de son poste d'observation.

—Je ne m'étais pas trompé, murmura-t-il, ma maîtresse s'est révoltée contre son maître et son maître l'a maltraitée. Je vais aller la délivrer ! Mais, comment arriver jusqu'à elle ?

Après avoir réfléchi un moment, il se dirigea vers la maison de Sidi Hadj Mohammed, rampant de terrasse en terrasse, avec une lenteur et une prudence extrêmes, déployant des prodiges d'adresse

et de ruse pour échapper à la surveillance des chiens kabyles, gardiens aussi subtils que bruyants dont toutes les maisons arabes sont peuplées.

Après deux heures d'efforts inouïs, il arriva en vue de la maison de Sidi Hadj Mohammed.

Il aperçut Aïcha couchée sur un peu de paille, le corps entouré d'une corde.

Les chiens se mirent à aboyer et se précipitèrent sur lui. Il leur envoya des morceaux de viande dont il s'était muni.

Un léger cri de joie s'échappa de la bouche d'Aïcha : elle venait de reconnaître Abdallah, elle tendit ses bras vers lui ; mais le nègre, justement alarmé, mis son doigt sur ses lèvres :

—Demain ! demain !

Abdallah disparut dans les arbustes.

Le lendemain le caïd alla trouver l'oncle d'Aïcha et lui raconta la scène qui s'était passée la veille entre lui et la jeune fille.

Si El Attiya ne le laissa pas achever ; il se dressa et se promena de long en large comme un insensé, tour à tour baisant la terre, évoquant le ciel et proférant mille malédictions contre sa nièce.

—Dieu m'a maudit ! s'écria-t-il en serrant les mains du caïd dans les siennes. Il a mis cette fille dans ma maison pour ma honte et ma douleur !... Elle est indigne de toi, Sidi Hadj Mohammed !... Chasse-la !... Je consens d'avance au divorce !... bien que je ne le demande pas.

Le vieil avare pensait qu'il serait peut-être obligé de rendre la dot ; il conseilla alors au caïd de patienter :

—Aïcha est un enfant, dit-il en le quittant ; elle reviendra à toi et te donnera des guerriers.

Rentré chez lui, il mit sa femme au courant de ce qui s'était passé entre leur nièce et le caïd :

—Si tu ramènes Aïcha à ses devoirs, dit-il en terminant, tu auras un bracelet en argent du poids de quatre douros ; je le jure devant Dieu qui me voit.

Abdallah n'avait pas perdu un mot de cet entretien. Il s'approcha de la femme de Si El Attiya au moment où elle se disposait à sortir pour se rendre chez le caïd.

—Maîtresse, lui dit-il d'un air de supplication irrésistible, j'ai faim, bien faim !

Elle lui donna une galette entière.

Abdallah la brisa en une infinité de petits morceaux et les cacha sous ses vêtements.

La tante d'Aïcha sortit.

Abdallah la suivit et s'introduisit avec elle dans la maison du caïd.

Personne ne le remarqua, à l'exception d'Aïcha accroupie au fond du hangar.

La femme de Si El Attiya et les deux femmes du caïd accoururent auprès de la jeune fille et s'agenouillèrent autour d'elle la suppliant d'obéir aux ordres de son oncle. Elles lui vantèrent la générosité de Sidi Hadj Mohammed.

Aïcha ne répondit à leurs sollicitations que par ces mots :

—Aïcha veut mourir !

Enfin, de guerre lasse, les trois femmes se retirèrent, bien convaincues qu'Aïcha avait perdu la raison.

Abdallah avait suivi cette scène de loin, jouant avec les chiens de la maison comme si de rien n'était.

Il avait commencé par leur donner un morceau de galette à chacun.

Comme tous les chiens d'arabes, ceux de Sidi Hadj Mohammed étaient affamés ; affriandés par le premier morceau, ils firent mille câlineries à Abdallah pour en avoir un second qui leur fut donné. Il distribua ainsi toute la galette qu'il avait reçue de la femme de Si El Attiya. Forts contents, mais non rassasiés, espérant encore quelque aubaine, les chiens se prêtaient à toutes les fantaisies d'Abdallah qui leur tirait la queue, les oreilles, leur mettait la main dans la gueule, les battait, les renversait sans que les chiens fissent la moindre protestation. Au contraire, ils revenaient sans cesse vers Abdallah, grattant de leurs pattes son burnous comme pour lui dire :

—Voyons, n'y a-t-il plus rien là-dessous ?

Abdallah, comprenant complètement la signification de ces grattements, se penchait vers eux et leur disait d'une voix étouffée :

—Chouïa ! chouïa !

Ce qui voulait dire : " Patience ! cette nuit vous en aurez encore."

Aïcha avait lu sa délivrance dans les yeux du jeune nègre.

La nuit vint.

Eile tressaillait d'impatience, ses regards essayaient de percer le rideau de verdure qui l'entourait. Son oreille se tendait aux bruits les plus imperceptibles.

Elle attendit longtemps ainsi, dévorée d'impatience, brûlée de fièvre.

Enfin, un bruissement tout particulier frappa son oreille. Elle aperçut une forme humaine rampant lentement le long des branches.

Eile devina Abdallah plutôt qu'elle ne le reconnut.

Un léger cri s'échappa de la poitrine de la jeune fille.

Abdallah lui commanda le silence d'un sifflement assourdi. Elle resta immobile, la respiration suspendue.

L'esclave s'avançait avec une prudente lenteur ; il arriva ainsi à

l'extrémité d'une branche longue et flexible que son poids inclina vers le sol.

A ce moment, les chiens se précipitèrent vers lui en aboyant.

Aïcha crut tout perdu, mais Abdallah ne se déconcerta pas ; il se suspendit d'une main à l'extrémité de la branche et, de l'autre, il jeta des débris de galette aux chiens.

Ils reconnurent le généreux ami qui les avait régales la veille et cessèrent aussitôt leur manifestation hostile.

Tout en croquant les morceaux de galette, ils regardaient le jeune nègre avec amitié et leur queue frétillait.

Certain alors de se voir accueilli en ami, Abdallah lâcha la branche et tomba sur ses pieds nus avec une souplesse de singe.

Les chiens se jetèrent sur lui et le comblèrent de caresses. Abdallah courut auprès d'Aïcha, coupa rapidement la corde qui la retenait captive et tous deux sortirent sans bruit par la porte de la cour, fermée en dedans par un simple verrou de bois.

Ils traversèrent le village endormi puis s'élancèrent dans le ravin, se dirigeant vers la tribu de Si Hamân.

Les deux fugitifs avaient une telle hâte de s'éloigner des Beni-Mengouch qu'ils coururent longtemps sans ouvrir la bouche et sans se préoccuper des bêtes fauves dont les cris s'élevaient de toutes parts.

Lorsque Abdallah se crut enfin à l'abri des poursuites du caïd, il rompit le silence :

—Où allons-nous, Aïcha ? demanda-t-il.



A vingt pas d'eux, se prélassait un lion brun. (P. 00, col. 0.)

—Chez les Adjeronde, auprès de Si Hamân qui nous défendra.

—Nous ne pouvons aller maintenant chez les Adjeronde ; il faut au contraire nous cacher dans les bois pendant deux jours....

—Pourquoi ? demanda-t-elle.

—Parce que, la nuit prochaine, les Beni-Snassen doivent faire une razzia chez les Adjeronde.

—Comment sais-tu cela ?

—Chez le caïd on ne se méfiait pas de moi, j'ai surpris ce secret.

Aïcha s'écria avec exaltation :

—Dieu m'a arrachée des mains de Sidi Hadj Mohammed afin que je connaisse ces choses, afin que je puisse sauver les Adjeronde ! Vite ! Abdallah, courons avertir la tribu de Si Hamân ! nous arriverons au village avant ceux de Rhamdam....

—Aïcha est la femme de Si Hamân, elle le sauvera ainsi que les siens... Elle frappera les Beni-Snassen !... Courons, Abdallah, courons !

Les deux enfants redoublèrent de vitesse, mais bientôt la peur s'empara du jeune nègre.

Les cris incessants des chacals, le brusque passage auprès d'eux d'une bête fauve, les aboiements acharnés des chiens, le bruit des pierres roulant sous leurs pieds, les déchirements des broussailles ; toutes sortes d'ombres vacillantes ressemblant à des fantômes formaient un spectacle bien fait pour effrayer le pauvre Abdallah.

Il tremblait de tous ses membres, malgré les exhortations d'Aïcha dont l'esprit, tout entier à Si Namân et aux Adjeronde, était insensible à ce spectacle.

Soudain, un cri ou plutôt un miaulement sinistre passa dans l'air. Chiens et chacals se turent à l'instant. Un silence lugubre, plus effrayant que le vacarme auquel il succédait, se fit autour des fugitifs.

C'était le cri de l'hyène.

Il n'est pas de voix au monde plus horrible à entendre que celle de cet animal aussi lâche que hideux.

Son miaulement fait frissonner d'horreur, il évoque comme une vision de cadavres, d'ossements, de tombes profanées.

Au cri de l'hyène, Abdallah se jeta sur Aïcha et l'étreignit dans ses bras en frissonnant de la tête aux pieds.

—Si Abdallah a peur, Si Namân le méprisera, dit l'intrépide jeune fille en entraînant l'enfant.

Mais, il n'est pas de courage, si grand qu'il soit, qui ne faiblisse devant certains phénomènes de la nature.

Une vibration sourde, large, immense s'éleva au fond d'une vallée, remplit peu à peu l'espace et, grandissante, sembla s'élever jusqu'au ciel....

C'était le rugissement du lion.

Aïcha et Abdallah tremblant, respirant à peine, se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. L'épouvante les fit tomber à terre. Ils se traînèrent au fond d'une broussaille et, à demi morts de frayeur, s'y blottirent.

Le lion rugit de nouveau sur un point plus éloigné... Un autre rugissement encore plus lointain....

Aïcha avait éprouvé un moment de crainte invincible. Son caractère énergique avait repris le dessus.

Elle se leva et, prenant la main d'Abdallah :

—Dieu nous protège, dit-elle, viens.

Les deux enfants reprirent leur course.

Le jour allait poindre. Un nouvel incident les cloua sur place. Des beuglements lamentables se firent entendre non loin d'eux.

—Aïcha, Aïcha, murmura le jeune nègre d'une voix étranglée, le lion a enlevé un bœuf !... Il vient vers nous ! Aïcha, j'ai peur !...

—Dieu nous garde, répondit Aïcha avec assurance, courons, courons aux Adjeronde !

Le jour s'est levé, le soleil brille dans un ciel sans nuage. Les fugitifs se dirigent vers la crête d'un mamelon élevé et s'y arrêtent pour s'orienter.

Ils ont les pieds et les bras déchirés par des plantes épineuses, ni l'un ni l'autre ne paraissent s'en douter.

Toute à son amour, Aïcha oublie ses souffrances physiques ; quant à Abdallah, depuis qu'il a l'usage de ses membres, il est habitué à ramper sur les rochers, à travers les broussailles, son épiderme noir est insensible.

Ils cherchent à déterminer approximativement la position des Adjeronde ; leurs yeux ne trouvent aucun point de repère. Ils marchent au hasard.

Les deux enfants arrivent au-dessus d'un vallon tortueux qui coupe le plateau sur lequel ils vont à l'aventure.

Ils s'assoient sur le haut de la pente pour reprendre haleine.

Le soleil dore joyeusement la cime des montagnes.

Réjouis par ce spectacle, ils s'élancent en bondissant sur la pente...

Ils s'arrêtent subitement, les yeux agrandis par l'épouvante.

Sur une petite butte, à vingt pas d'eux, se prélassait un lion brun.

Oh ! cette fois, les enfants se croient perdus ! Leurs genoux fléchissent, ils s'affaissent sur le sol.

Le lion n'a pourtant rien, ni dans sa physionomie, ni dans ses allures, de menaçant.

Gravement étendu, la tête haute et droite, il regarde tranquillement les deux fugitifs, balançant sa longue queue d'un air de bonne humeur ; ce qui l'entoure est moins rassurant.

La butte sur laquelle est posé le seigneur du désert est couverte de sang et jonchée d'os auxquels adhèrent des lambeaux de chair fraîche.

Mgr le lion vient de prendre son repas, sa patte droite de devant repose sur une tête de bœuf. De temps en temps sa langue empourprée lèche ses lèvres frémissantes.

Ainsi que le disent les Arabes en leur pittoresque langage, le lion "cuisine sa viande."

Après quelques instants, instants terribles pendant lesquels il contemple les deux enfants atterrés, le lion s'étire, ses griffes formidables s'enfoncent dans le roc.

Un bâillement montre ses crocs énormes, et les profondeurs de son gosier.

Le superbe animal se dresse sur ses pattes mauculeuses, il jette un dernier regard sur les enfants tremblants et son regard alourdi semble dire :

—Allons, puisque je vous fait peur, je m'en vais !

Il s'éloigne et disparaît bientôt dans les buissons du ravin.

Aussitôt que le lion eut disparu, Aïcha et Abdallah, convaincus que Dieu les protégeait, se relevèrent sans crainte et poursuivirent leur route.

Une fumée s'élevait entre deux montagnes ; confiants dans la garde de Dieu, les deux fugitifs prirent cette direction.

En quelques heures ils arrivèrent en vue d'un village assez considérable. Était-ce les Adjeronde ?

Les enfants n'en savaient rien. Ils poussèrent cependant un cri de joie en l'apercevant. Ils se dirent que de là on leur indiquerait leur chemin, qu'on les conduirait peut-être !

Aïcha brûlait de l'impatience d'arriver, de prévenir son fiancé et ceux de sa tribu du péril qui les menaçait.

Mais il lui fallut bientôt s'arrêter. Son compagnon était épuisé d'émotion, de fatigue et de faim.

Les yeux du pauvre Abdallah roulèrent dans leurs orbites. Ses bras maigres battirent l'air.

Il tomba comme une masse sur le sol.

Aïcha s'agenouilla auprès de lui et passant ses mains sur le front de l'enfant :

— Abdallah, dit-elle, mon pauvre Abdallah, reviens à toi.

Le visage du petit esclave était couvert d'une sueur froide et, d'un mouvement convulsif, ses ongles bruns fouillaient le sable brûlant. Des râles douloureux s'échappaient de sa gorge.

Aïcha toute pâle se releva vivement, jeta autour d'elle un regard rapide. A une centaine de pas coulait une source d'eau fraîche roulant sur des cailloux blancs ; elle y courut, y puisa de l'eau dans une gourde arrachée à la ceinture d'Abdallah, revint vers lui, entr'ouvrit ses lèvres bleuâtres et lui en fit absorber quelques gorgées.

Il ouvrit les yeux et la remercia d'un long regard attendri.

— Viens, Abdallah, dit-elle, prends courage, bientôt nous serons en sûreté auprès de Si Namân.

Le pauvre enfant, à la voix de sa maîtresse, se souleva sur un coude, il essaya de se relever et, blême sous son noir épiderme, retomba. Ses paupières battirent ; ses petites mains brunes se portèrent convulsivement à sa poitrine.

— Tu souffres, Abdallah, mon pauvre Abdallah ! s'écria la jeune fille d'une voix mouillée de larmes ; tu souffres de la faim ?

— Oh ! oui, maîtresse !

Ces mots passèrent presque inintelligibles entre les lèvres de l'esclave.

Aïcha les devina plutôt qu'elle ne les comprit.

Des figuiers bordaient le ravin ; Aïcha courut de ce côté pour y cueillir quelques fruits qui apaiseraient sans doute les souffrances de son compagnon.

C'est ce qui arriva en effet ; après avoir mangé quelques figues fraîches pleines d'un jus sucré, Abdallah recouvra un peu de force.

Le village des Adjeronde n'était plus qu'à une heure de marche. Un vieillard qu'ils rencontrèrent leur indiqua le chemin le plus direct.

En arrivant Aïcha demanda au premier Kabyle qu'elle rencontra si Sidi Namân ben Diff se trouvait aux Adjeronde.

— Non, répondit le Kabyle, mais voilà Ali, son frère, ajouta-t-il en désignant un jeune homme assis sur un tertre voisin.

Terrifiée de l'absence de celui qu'elle avait espéré trouver, elle ne se remit un peu qu'en apprenant que Si Namân avait un frère présent à la tribu.

— Veux-tu aller dire au frère de Si Namân, reprit-elle d'un ton qui surprit et charma le Kabyle, qu'une jeune fille de Beni-Mengouch, envoyée par Dieu pour le salut des Adjeronde, désire lui parler ?

Le kabyle s'empressa de porter ces paroles à Ali. Celui-ci accourut auprès d'Aïcha qui le reconnut à sa ressemblance avec Si Namân.

— Je suis Aïcha, des Beni-Mengouch, dit-elle, presque certaine que Si Namân lui avait confié son amour.

— Aïcha !... La femme que Dieu a donnée à Si Namân ! s'écria Ali avec autant de joie que de surprise.

— Oui, répondit-elle, Si Namân est mon seigneur !

Ali conduisit la jeune fille et Abdallah dans sa maison.

Trois femmes étaient assises sur une natte au fond de la cour ; elles filaient des haïks, à l'ombre de grandes treilles chargées de raisins et soutenues par deux figuiers ; c'étaient la mère et les deux sœurs d'Ali et de Si Namân.

Ali leur dit quelques mots à l'oreille. Aussitôt elles s'approchèrent d'Aïcha, lui firent l'accueil le plus empressé et la prièrent de s'asseoir au milieu d'elles.

Mais Aïcha revint vivement auprès d'Ali et lui raconta ce qu'elle savait des projets que les Beni-Snassen avaient formés contre les Adjeronde.

A ces révélations, les femmes poussèrent des cris lamentables ; Ali, qui avait d'abord observé beaucoup de déférence envers sa mère et ses sœurs, leur imposa silence d'une voix dure et impérieuse et sortit.

Il rentra quelques instants après, accompagné du caïd des Adjeronde et pria la jeune Kabyle, Aïcha se donnait pour telle, de répéter à ce dernier les détails qu'elle venait de lui révéler touchant le complot des Beni-Snassen.

Aïcha comprit qu'un aveu complet pouvait compromettre son oncle ; bien qu'elle ne l'aimât pas elle ne voulait pas qu'il fût inquiété.

Elle se recueillit pendant quelques secondes, puis, d'un air calme et digne, elle dit au caïd.

— Devant Dieu, je le jure qu'il est venu à ma connaissance que les

Beni-Snassen doivent attaquer les Adjeronde cette nuit ! Devant Dieu, qui juge toutes les actions, je déclare que je ne dois dire rien de plus !

Ali comprit le noble sentiment de la jeune fille et le respecta.

— Dieu nous parle par la bouche de cette enfant ! dit le caïd étonné du ton sur lequel Aïcha avait prononcé ces paroles.

Le caïd et Ali sortirent.

La fatale nouvelle, courant de bouche en bouche, se répandit en un instant dans tout le village ; et un quart d'heure après, la tribu présentait le spectacle le plus curieux qui se puisse imaginer.

Hommes, femmes, enfants, vieillards s'élançaient hors des maisons comme si un tremblement de terre eût ébranlé les Adjeronde.

Le caïd, revêtu de son burnous rouge et portant l'étendard de la tribu, arriva au milieu de cette horde, la rallia et l'entraîna sur un plateau disposé au-dessus du village ; la tribu entière s'y trouva réunie.

Deux groupes se formèrent, le premier composé des guerriers, l'autre du reste de la population.

Aïcha se tenait à l'écart, assise sur un rocher. Abdallah était étendu à ses pieds.

La jeune Kabyle pensive, silencieuse, eût paru calme sans l'éclat extraordinaire de ses yeux, la pâleur de son visage.

Le caïd prit la parole. Il commença par annoncer à l'assemblée qu'il venait d'expédier deux cavaliers, l'un à Nemours, l'autre à Lalla Magrinia, mais qu'il n'y avait aucun secours à attendre pour la nuit prochaine de ces deux postes, vu leur éloignement.

Le chef des Adjeronde s'arrêta un instant, il paraissait fort ému. Quel parti prendre ?

Devrait-on attendre les Beni-Snassen, quel que pût être leur nombre et accepter le combat ?

Était-il préférable de s'enfuir dans les grottes et les bois et attendre là que les Français vissent les secourir ?

Telles étaient les deux questions que le caïd posait à sa tribu. Mais à peine avait-il fini de parler que les femmes, comme prises d'un accès de folie furieuse, se mirent à vociférer. Elles gesticulaient, crachaient sur les hommes, les traitaient de lâches et les menaçaient de ne jamais rentrer dans la maison s'ils acceptaient cette dernière et honteuse proposition.

Les hommes eurent beaucoup de mal à les apaiser.

Bien qu'elle n'eût participé à cette scène ni du geste ni de la voix, Aïcha l'avait suivie avec une attention fiévreuse.

Le caïd, Ali, le frère de Si Namân, et plusieurs autres guerriers, frappés de l'expression de sa physionomie et cédant à un entraînement instinctif, s'approchèrent de la jeune fille et lui demandèrent son avis sur la situation.

Elle se dressa toute pâle.

— Les hommes qui abandonnent leur toit à l'ennemi sans combattre, dit-elle d'une voix imposante, sont des lâches ! Or, les portes du paradis sont éternellement fermées aux lâches ! Dieu m'a envoyée aux Adjeronde pour vous révéler les projets de vos ennemis, mais si vous fuyez devant les Rhamdam sans défendre vos foyers, je le prierai de vous frapper de sa malédiction !... Et Si Namân qui est un guerrier vous méprisera !... Et il vous reniera et il viendra cracher sur les maisons des Adjeronde !

Ces dernières paroles se perdirent dans les acclamations frénétiques de l'assemblée. Par des adhésions unanimes la tribu entière avait opté pour le combat. Les femmes portèrent Aïcha en triomphe jusqu'au village où la population les suivit dans le plus grand tumulte.

Le caïd monta sur un tertre et s'écria :

— Que chacun fasse son devoir !

Il désigna Aïcha en ajoutant :

— Cette enfant nous garde, que nul ne s'abandonne à la crainte. Dieu veille sur nous.

Il était deux heures environ, tout le bétail de la tribu se trouvait dispersé çà et là, près et loin, sur le territoire ; la volaille errait éparse autour des maisons et dans les jardins ; or à quatre heures on ne voyait plus nulle part bête qui vive et les maisons avaient été vidées avec un tel soin que le plus habile pillard n'eût rien trouvé à glaner.

Les guerriers s'étaient armés, les toucheurs avaient rassemblé les bestiaux et les femmes avaient mis en silos bijoux, meubles et ustensiles de ménage, comme par enchantement.

Ce qu'il y avait surtout de curieux dans les premières scènes du drame qui allait se passer, c'est que les animaux eux-mêmes semblaient avoir conscience de la situation.

Tous, les plus lourds à la course, tels que les bœufs, couraient comme des cerfs, en avant des toucheurs, vers les retraites secrètes où ils devaient être remisés ; les ânes mêmes, les ânes dont l'entêtement et l'opposition sont passés en proverbe, galopèrent avec une vitesse incroyable vers un refuge commun sans pousser le moindre braiment.

Les nourrices, les enfants, les vieillards s'enfuirent dans cette

direction ; Aïcha et les femmes valides restèrent auprès des guerriers.

Le village des Adjeronde est situé sur le versant nord d'une montagne qui s'avance en pointe sur le bassin du Riss, à l'angle droit des Beni-Snassen, qui est à six heures de marche de Rhamdam.

La pente sur laquelle le village des Adjeronde est bâti est couverte d'arbres fruitiers et de vignes grimpantes.

A une demi-lieue environ, du côté du Riss, la montagne s'affaisse en mamelons arides, parsemés de rochers et de buissons ; la pointe qui la termine est défilée tout autour par de petites ravines couvertes de cailloux et de roches.

Du haut de cette pointe on aperçoit toute la partie du bassin du Riss, les Rhamdam ne pouvaient arriver aux Adjeronde que par cette voie.

Les Adjeronde établirent leurs dispositions de défense sur ce point.

Ils se disséminèrent dans les broussailles, et, le fusil armé, le couteau à la ceinture, ils attendirent dans le plus profond silence.

Les femmes s'étaient cachées dans une sorte d'anfractuosité de terrain dont l'entrée se trouvait fermée par des arbustes épineux et serrés.

Elles étaient en proie à une effervescence indescriptible. Aïcha, bien qu'elle fût profondément agitée, conservait une attitude calme et réfléchie.

Elle pensait à Si Namân, aspirant à combattre et à mourir aux côtés de l'intrépide spahi.

Cependant, la scène émouvante qui se passait autour d'elle attirait son attention.

Entassées dans un espace étroit qui ne leur permettait pas de se mouvoir, les femmes se démenaient, s'exaltaient en manifestations furibondes, parlaient toutes en même temps, gémissant, pleurant, poussant des cris incohérents dans lesquels on ne distinguait que les mots esclavage, enfants hachés par morceaux.

Aïcha trouvait des consolations pour toutes ses compagnes. Elle prit un tel ascendant sur les pauvres éplorées qu'elle finirent par la considérer comme une envoyée du ciel.

Vers minuit un bruit confus monta vers les Adjeronde toujours à l'affût.

Ils devinèrent que les Beni-Snassen s'avançaient. Il ne se trompaient pas.

Un peu avant le jour, eux-ci arrivèrent au pied de la montagne.

Les Adjeronde reconnurent que leur nombre ne dépassait pas quatre-vingts.

Les Adjeronde, eux, étaient une soixantaine, ils ne doutèrent pas de la victoire.

L'avantage de leur position compensait leur faiblesse numérique. Arrivés au bas de la montagne, les Beni-Snassen firent une halte et tinrent un conciliabule à voix basse.

Aux premières lueurs du jour, ils commencèrent à gravir la côte lentement, à pas comptés, avec prudence.

Bien qu'ils grimpassent à travers les pierres et les bruyères, ils ne soulevaient sous leurs pas qu'un léger bruissement.

A mi-côte, les dispositions du terrain les obligèrent de se tasser sur un point resserré entre une ravine et une haie d'arbustes.

Profitant de la circonstance, les Adjeronde firent un feu général, plusieurs Beni-Snassen tombèrent.

Cette fusillade inattendue frappa d'abord ces derniers de stupeur ; mais, le premier moment de surprise passé, ils s'élancèrent intrépidement à l'assaut de la position des Adjeronde en poussant des hurlements effroyables et en s'éparpillant sur le coteau.

Les Adjeronde, n'étaient pas moins courageux que les Beni-Snassen ; d'un commun accord ils sortirent de leurs retraites et firent sur les assaillants une seconde décharge qui leur abattit de nouveau quelques hommes.

Mais les Beni-Snassen ripostèrent immédiatement par un feu si vif que les Adjeronde durent regagner leurs affûts sans pouvoir emporter leurs blessés.

Le combat se trouva dès lors engagé vigoureusement.

Pendant une demi-heure, le feu et les cris se soutinrent de part et d'autre avec une égale énergie. Toutefois les Beni-Snassen avaient gagné du terrain en hauteur.

Une vingtaine d'entre eux arrivèrent au-dessus d'un rocher qui dominait la position des Adjeronde et lâchèrent sur ces derniers une bordée qui en mit trois ou quatre hors de combat.

Décontenancés par cette attaque imprévue, les Adjeronde se replièrent dans le sens du village.

Prenant ce mouvement de recul pour une fuite, les Beni-Snassen poussèrent leurs cris de victoire et se portèrent en avant.

Au même instant, les femmes des Adjeronde apparurent sur les hauteurs de la montagne.

Aux premiers balles de la fusillade, Aïcha, emportée par un mouvement irrésistible, s'était lancée hors de la grotte, engageant ses compagnes à la suite.

Vivement surexcitées, déjà, exaltées encore par le courage de la

jeune inspirée, celles-ci s'étaient jetées sur ses pas et l'avaient suivie jusqu'à l'endroit où nous venons de les voir apparaître.

Exténuées, perdant haleine, elles durent s'arrêter ici et laisser Aïcha poursuivre sa course.

Leur pause ne fut pas de longue durée ; aux cris de victoire des Beni-Snassen, à la vue du mouvement rétrograde des Adjeronde, elles retrouvèrent toute leur énergie et s'élancèrent vers le champ de bataille comme une légion de furies.

À l'approche de leurs femmes, les Adjeronde se raffermirent et tinrent bon. Mais ce n'était pas assez, pour les femmes, que de ne plus reculer ; il fallait marcher sur l'ennemi.

Elles se placèrent derrière leurs guerriers et se mirent à les exciter avec un acharnement frénétique. Elles les poussaient vers les assaillants en jetant des cris qui n'avaient plus rien d'humain ; après chaque coup de fusil parti du camp des Adjeronde, elles couraient en avant, battaient des mains, crachaient contre l'ennemi.

Bientôt, l'une d'elles tomba frappée d'une balle ; leur furie n'eut plus de bornes ; toutes, comme poussées par un même ressort, se précipitèrent au delà de la ligne de leurs guerriers.

Enlevés par l'audace de leurs femmes, les Adjeronde se jetèrent en avant et dépassèrent celles-ci.

Les Adjeronde avaient arrêté la marche victorieuse des Beni-Snassen et repris la position qu'ils venaient de perdre.

Pendant ce temps, Aïcha, posée comme une apparition sur la cime d'un rocher, explorait d'un regard rapide et enflammé le théâtre de ces scènes de fureur.

Il s'opérait dans son esprit un de ces phénomènes qui surprennent le monde.

À première vue, la jeune fille apprécia le champ de bataille avec la justesse d'un tacticien consommé.

Au moment où les Adjeronde reprenaient leur première position, elle vola parmi eux, rejoignit Ali, auquel le caïd avait confié l'étendard de la tribu, et lui montrant une éminence disposée au-dessus et un peu en arrière des Beni-Snassen, elle s'écria :

— C'est là que Dieu doit donner la victoire aux Adjeronde !

Sans attendre la réponse d'Ali, elle lui enleva son étendard et courut sur l'éminence en faisant signe de la suivre. La plupart répondirent à son appel.

Aïcha leur montra les rochers dont le sol était jonché et leur dit : — Voilà vos armes !

Puis, se plaçant sur la pointe la plus avancée de la butte, elle leva son étendard et resta immobile, silencieuse, le regard étincelant, le visage tourné vers les Adjeronde.

À peine eut-elle pris cette position que le bruit du combat cessa complètement.

L'émotion des Adjeronde est telle qu'ils ont suspendu leur marche ; les Beni-Snassen croient voir dans cette forme angélique, tenant élevé vers le ciel l'étendard des Adjeronde, une apparition surnaturelle favorable à ces derniers ; ils sont saisis de terreur.

Ce saisissement général dura un quart d'heure ; puis, ivres d'enthousiasme, les Adjeronde se serrèrent sur une seule ligne, levèrent la crosse en l'air pour se servir de leurs fusils comme de massues et marchèrent ainsi, sur l'ennemi.

Les Beni-Snassen tiennent bon pourtant : ils se groupent aussi et attendent de pied ferme.

Une lutte horrible, une lutte comme on en voit seulement sur les bords du Kiss s'engage alors. Les Adjeronde ne sont plus des hommes, ce sont des tigres, des lions.

Chacun d'eux cherche un Rhamdam, lui court sus et se prend corps à corps avec lui.

À forces égales dans une pareille lutte, l'Adjeronde, qui combat avec la furie de l'enthousiasme, doit nécessairement vaincre. En effet, la plupart de ceux qui peuvent saisir un Rhamdam l'étranglent en le mordant à la gorge, ou en lui déchirant le visage.

À la vue de cet élan, les maraudeurs et autres gens de pillage, très ardents au sac des douars et, comme tous les larrons, fort lâches dans les luttes périlleuses, commencent à tourner le dos ; les vrais guerriers, attirés par la soif de la vengeance et le plaisir de humer la fumée de la poudre, ne tardent pas non plus à perdre la tête ; ils reculent et arrivent ainsi au-dessous de l'éminence sur laquelle Aïcha se tient, son étendard toujours levé.

Ici la pente est si rapide, le terrain si pierreux qu'ils perdent pied à chaque pas.

Ne pouvant plus combattre sur le sol glissant, ils tentent un effort suprême pour regagner la position qu'ils venaient de perdre.

Il est trop tard !

Aïcha fait un signe aux femmes qui l'entourent et une avalanche de grosses pierres et de fragments de rochers roule sur les assaillants.

La déroute des Beni-Snassen est consommée.

Désorientés par cette nouvelle attaque, ils font volta-face et s'enfuient dans le bas de la montagne sans même emporter leurs morts et leurs blessés.

Quand ils virent l'ennemi hors de portée, les Adjeronde, couverts de sang et de sueur, accoururent auprès d'Aïcha, se pressant autour

d'elle comme une horde d'insensés, invoquant le ciel et baisant la terre.

Elle coupa court à ces manifestations, rappela aux femmes et aux guerriers qu'ils ne devaient songer qu'à ramener leurs morts et panser leurs blessés.

La femme frappée d'une balle était morte ; deux hommes avaient été tués et sept autres blessés.

La vue de leurs morts rendit aux Adjeronde toute leur fureur. Beaucoup d'entre eux s'élançèrent à la recherche des Rhamdan laissés sur le champ de bataille et en rapportèrent cinq morts et six blessés.

Les Adjeronde, armés de leurs couteaux, se précipitèrent en masse vers eux pour leur couper la tête.

Aïcha se plaça entre les vainqueurs et les vaincus et, d'une voix forte, menaçante, elle dit aux Adjeronde :

— S'il est lâche d'abandonner ses foyers à l'ennemi sans combattre, il est plus lâche encore de frapper des hommes mourants ! Si les Adjeronde coupent les têtes à ces morts ou à ces blessés, Dieu qui leur a donné la victoire les maudira !... Et Aïcha crachera sur l'étendard des Adjeronde !

Subjuguée par l'attitude impérieuse de la jeune fille et par l'expression de sa physionomie, la terrible assemblée, saisie de crainte, frappée d'admiration, garda le silence.

Le caïd prit la parole :

— La fille de Dieu, s'écria-t-il, nous a donné la victoire, c'est la fille de Dieu qui doit nous commander ! Quiconque résistera à sa voix aura désobéi à Dieu et se sera déclaré l'ennemi de notre tribu !

Des cris d'enthousiasme accueillirent ces paroles.

Mais les Beni-Snassen s'étaient déjà ralliés au bas de la montagne.

Rangés autour de leur chef, ils paraissaient délibérer. Leur agitation et le tumulte qu'ils soulevaient témoignaient de leurs dispositions hostiles.

Aïcha pensa qu'ils se disposaient à tenter un nouvel assaut par d'autres points, soit pour tirer vengeance de leur défaite, soit, tout au moins pour enlever leurs morts et leurs blessés.

Cédant aux conseils de la jeune fille, le caïd proposa de rendre ces derniers.

Les Adjeronde, entièrement dominés par Aïcha, acceptèrent la proposition d'un commun accord.

Au moment où ils se disposaient à exécuter cet acte de générosité peut-être sans exemple dans les annales du Kiss, les Beni-Snassen blessés se traînèrent jusqu'à Aïcha et, déposant chacun une amulette à ses pieds, ils s'écrièrent :

— L'Anaya à la fille de Dieu !

Aïcha ramassa ces signes sacrés qui rendaient inviolables dans tous les Beni-Snassen quiconque en était porteur. Elle en garda un pour elle-même, le réservant en secret à Si Namân, et distribua les autres aux Adjeronde qui s'étaient offerts les premiers à rendre aux Beni-Snassen leurs morts et leurs blessés.

Onze Adjeronde chargèrent ces derniers sur leurs épaules et descendirent vers le milieu du versant.

Les Beni-Snassen devinèrent leurs intentions et leur attitude hostile se changea subitement en manifestations de reconnaissance aussi exagérées, aussi bruyantes que les menaces auxquelles elles succédaient.

Les Adjeronde déposèrent leur fardeau sur le point indiqué et remontèrent après avoir fait des signes d'amitié aux Beni-Snassen.

Ceux-ci répondirent par des hurrahs frénétiques.

Une vingtaine d'entre eux, complètement désarmés, vinrent prendre leurs hommes et la bande entière se dispersa dans la direction de Raudam.

Les Adjeronde rentrèrent au village.

Les gémissements de leurs blessés, la vue de leurs morts leur arrachait à tous, parents ou non des victimes, des plaintes de désespoir.

Mais Aïcha leur releva le moral par les exhortations religieuses les plus élevées.

Jamais pareil bagage, pareil son de voix n'avaient frappé les oreilles de ces sauvages.

Une circonstance vint encore ajouter au prestige qu'elle exerçait sur eux. Aïcha n'avait reçu aucune blessure et les femmes remarquèrent que ses vêtements avaient été traversés par les balles.

Cette particularité acheva de les convaincre que la jeune fille était une envoyée du ciel et qu'elle était invulnérable.

En arrivant au village, les sœurs d'Ali la conduisirent dans leur maison.

La plupart des femmes coururent chercher leurs plus beaux haïks et vinrent les lui offrir en échange de ses vêtements.

Elle résista d'abord, mais elle dut céder aux obsessions de ces fanatiques.

Ses vêtements furent déchirés en autant de lambeaux qu'il y avait de familles dans la tribu et ces lambeaux furent religieusement conservés à titre de relique.

Malgré les prières pressantes et unanimes de la tribu qui voulait la retenir au village, Aïcha voulut partir immédiatement pour Magrinia.

Les émotions de la bataille, la crainte de retomber au pouvoir du caïd Sidi Hadj Mohammed, le désir de revoir Si Namân, la tenaient dans un état de surexcitation fiévreuse.

Ali envoya chercher à la hâte plusieurs montures et fit prévenir le reste de la tribu que l'on pouvait rentrer au village en toute sûreté.

Deux heures après, Aïcha, montée sur une mule, suivie d'Abdallah, s'acheminait vers Lalla Magrinia où Ali lui apprit qu'elle trouverait Si Namân.

Au moment où elle s'approchait de Magrinia, Si Namân, informé des projets des Beni-Snassen, accourait aux Adjeronde par d'autres sentiers.

Après avoir versé des larmes, Aïcha résolut de retourner chez les Adjeronde lorsque Abdallah aurait pris quelques heures de repos.

Elle pensait repartir le lendemain ; la fièvre l'obligea à rester huit jours à Magrinia.

A la fatigue, à l'exaltation du combat succédait une crise de faiblesse.

Abdallah entendit parler d'un médecin célèbre par sa science et sa sainteté et qui se trouvait en ce moment à Magrinia.

Sans consulter sa maîtresse, le jeune nègre alla chercher le médecin. Il le conjura avec des larmes dans la voix de venir auprès d'Aïcha, torturée sans doute par les sortilèges de l'esprit du mal.

— Je te suis, conduis-moi auprès de ta maîtresse.

Le médecin entra sous la tente où la jeune fille était étendue. Elle dormait, mais son sommeil fiévreux était traversé d'horribles cauchemars qui convulsaient ses traits.

De temps à autre, ses paupières, frangées de longs cils noirs, se relevaient. Elle jetait autour d'elle un regard effrayé, puis, comme épouvantée par la vision de spectacles sanglants, sa tête alourdie retombait sur sa couche, ses yeux se refermaient et, les mâchoires tremblantes, la respiration oppressée, elle se rendormait d'un sommeil pénible.

Le médecin se pencha sur la malade ; il passa ses mains brunes sur le front mouillé de sueur de la jeune fille, écouta attentivement sa respiration puis, se tournant vers le jeune nègre :

— Apporte-moi un peu d'eau fraîche, dit-il.

Abdallah obéit, il tendit au médecin un vase rempli d'eau.

De sa ceinture, le médecin tira un petit flacon, ajouta quelques gouttes d'eau à la liqueur qu'il contenait et fit absorber le médicament à la jeune Kabyle.

Aïcha, quelques instants après, se soulevait sur le coude et jetait autour d'elle des regards étonnés.

Soudain, ses yeux fixés sur ceux de l'homme penché vers elle prirent une expression hagarde :

— Si Sliman ben Kaddour ! s'écria-t-elle, Si Sliman ben Kaddour, toi que mon père a tué parce que je t'aimais, es-tu sorti de ta tombe pour reprocher à Aïcha un crime qu'elle n'a pas commis !...

— Enfant, je suis un serviteur de Dieu ; chasse de ta pensée les souvenirs de douleurs qui troublent ton esprit... tu guériras et tu reverras ton fiancé si Dieu le veut.

Il parlait d'une voix douce en posant légèrement les mains sur la tête d'Aïcha qui bientôt s'endormit d'un sommeil paisible.

Alors il se leva et sortit lentement en disant à Abdallah :

— Crois au Dieu tout-puissant et ta maîtresse sera sauvée !

Et Renaud de Pervençère — le lecteur l'a reconnu — remonta sur sa mule et reprit le chemin de Magrinia.

Nous le retrouverons bientôt.

Pendant qu'Aïcha, brisée par la fièvre, rêve à Si Namân, que fait celui-ci ?

Au désert, les nouvelles se transmettent avec une merveilleuse rapidité.

Si Namân a appris que sa belle fiancée a été livrée au vieux caïd Sidi Hadj Mohammed.

A cette pensée une aveugle fureur s'empare de l'esprit du spahi ; il teura celui qui lui a ravi la vierge des Beni-Mengouch. Il mourra ensuite avec celle qu'a enlevée le sinistre vieillard.

Comment pénétrer chez Sidi Hadj Mohammed, son ennemi ?

Si Namân ne doute pas d'y parvenir. Il part avec un de ses spahis. Arrivé à peu de distance de la maison du caïd, Si Namân se devêtit ; il ne conserva que sa gandourah et dit à son spahi en lui tendant une corde à nœuds :

— Frappe jusqu'à ce que mon sang coule.

— Je n'oserai, chef, dit le soldat.

— Il le faut. Obéis, je te l'ordonne !

Alors le soldat frappa son chef à tour de bras.

Le sang jaillit du cou, des épaules de Si Namân qui resta calme et ferme, bien que la douleur contractât ses lèvres.

Le soldat jeta loin de lui la corde rouge du sang de son chef, tomba à genoux et, défaillant, cachant son visage dans ses mains, avec des sanglots dans la voix, il dit :

—Si Namân, je suis un misérable !

—Tu es mon frère, répondit le spahi en le relevant.

Si Namân, avec la pointe d'une feuille d'alôès, se fit des écorchures sur le front et autour des yeux, il s'attacha au cou la corde qui avait servi à le fustiger et, avec les bouts qui pendaient, entrava ses chevilles.

Il prit la précaution de ne point trop tendre la corde de façon à conserver une liberté relative de mouvements.

Lorsque la nuit fut complètement venue, il frappa à la porte du caïd.

—Quel est l'étranger que Dieu amène dans la maison de Sidi Hadj Mohammed ? demandèrent les serviteurs.

—C'est le cavalier Si Namân ben Diff des Adjeronde, répondit le spahi d'une voix éteinte. Dieu a guidé mon bras : j'ai frappé un chef français... Je fais maintenant la vengeance des chiens et viens demander l'hospitalité au glorieux caïd Sidi Hadj Mohammed, que Dieu aime et protège !

La porte s'ouvrit.

Si Namân fut introduit dans une pièce assez somptueuse en égard au peu de luxe des Kabyles.

Elle était éclairée, en ce moment, par deux de ces lanternes à petits vitraux bariolés de couleurs tranchantes, que l'on retrouve dans toutes les mosquées.

De grands tapis du Maroc recouvraient le plancher dont le pourtour était garni de coussins. Des dépouilles d'autruches, de cygnes et d'immenses cornes de moutons pendaient aux murs.

Cette pièce était réservée à ceux qui venaient réclamer l'hospitalité.

En y entrant, Si Namân s'affaissa sur le tapis, comme si ses forces l'eussent complètement abandonné.

Sidi Hadj Mohammed arriva quelques instants après. Si Namân se souleva péniblement sur le coude, courbant la tête ; il prit d'une main défaillante le burnous du caïd, le baisa d'un air de vénération profonde et éleva lentement son regard sur le visage du vieux Rhamdam.

Quelles émotions agitèrent ces deux êtres doués au même degré du génie de la ruse et de la dissimulation quand leurs regards se rencontrèrent ?

Le regard de Sidi Hadj Mohammed exprima le soupçon et la joie de la haine triomphante.

Mais à la vue de l'état affreux dans lequel le spahi se trouvait, ces expressions s'évanouirent.

Si Namân paraissait en effet littéralement mutilé de la tête aux pieds.

L'aspect de cette mutilation fit naître dans l'esprit du caïd les suppositions les plus favorables à son hôte.

—Dieu est grand ! dit-il d'un ton paternel en examinant de près les blessures de Si Namân. Sa miséricorde égale sa puissance, il ne repousse jamais ceux qui reviennent sincèrement à lui.

—Les cicatrices de ton corps attestent que tu as servi le Seigneur en frappant un des chefs de la race maudite...

Si Namân regarda Sidi Hadj Mohammed d'un air contrit et entrecoupant sa voix de gémissements étouffés :

—Sidi, tu as le salut sur la terre et la place dans le paradis, si tu me pardonnes ; Dieu, qui a toujours l'œil sur toi, me pardonnera et je pourrai laver dans le sang des chrétiens la tache dont j'ai souillé mon âme en combattant parmi eux.

Sidi Hadj Mohammed tendait une main amicale à Si Namân qui la porta à ses lèvres ; en même temps, il baissa la tête, dans la crainte que ses yeux ne trahissent la joie que lui causaient les dispositions du caïd à son égard.

En gagnant ainsi, dès le début, la confiance de Sidi Hadj Mohammed, le rusé spahi venait de triompher de la situation la plus critique qu'il eût à redouter.

En ce moment, un nègre apporta un plateau orné de plusieurs tasses et d'une théière de laquelle s'échappait une vapeur odoriférante ; il déposa le plateau devant Sidi Hadj Mohammed et versa du thé dans deux tasses.

Le caïd en prit une, l'offrit à son hôte et lui dit :

—Que Dieu te rende tes forces et te garde de tout mal.

Si Namân mit une de ses mains sur sa poitrine, leva les yeux au ciel d'un air reconnaissant et but avec avidité.

Cette façon de prendre le thé, si contraire aux habitudes kabyles et qui témoignait de la soif ardente du spahi, fit sourire Sidi Hadj Mohammed.

Il en offrit une de nouveau à Si Namân ; Si Namân s'empressa d'accepter et en prit plusieurs tasses coup sur coup.

Sidi Hadj Mohammed se retira visiblement satisfait.

De grands vases pleins d'eau, des burnous blancs en laine, des couvertures, enfin tout ce que son état semblait réclamer fut apporté à Si Namân.

Le spahi se débarrassa de ses entraves, de la corde qui lui pendait au cou, se revêtit des vêtements qui venaient d'être mis à sa disposition, se roula dans une couverture et attendit.

Sidi Hadj Mohammed rentra, il était suivi d'un nègre :

—Voici le serviteur que je te donne, dit-il en désignant ce dernier à Si Namân ; il sera ton esclave tant que Dieu te gardera dans ma maison.

L'esclave baisa le burnous de son nouveau maître :

—Tu me combles de bienfaits, Sidi ! murmura Si Namân. Comment ton serviteur pourra-t-il jamais s'acquitter envers toi ?

—Qui sert Dieu paye ses dettes ! dit le caïd en s'asseyant sur un coussin près de Si Namân.

Servir Dieu signifiait, dans la bouche du digne caïd, tuer des chrétiens.

Sur un signe de Sidi Hadj Mohammed, le nègre servit de nouveau du thé. Certain d'être agréable au caïd, fort satisfait aussi de payer de cette façon le tribut de sa gratitude à son hôte, Si Namân en prit plusieurs tasses à des intervalles très rapprochés. Après chaque tasse, il se trouvait mieux : on eût dit qu'il buvait des forces.

Au bout d'une demi-heure, Sidi Hadj Mohammed voulut se retirer pour laisser prendre à son hôte le repos dont il paraissait avoir si grand besoin.

Si Namân le retint, désirant, dit-il, lui raconter les circonstances qui l'avaient amené aux Beni-Snassen.

Comme tous les hommes audacieux et rusés, Si Namân avait de l'imagination. Il broda une foule de petits détails très naturels sur un drame imaginaire à peu près conforme à celui que Sidi Mohammed avait supposé, conforme surtout aux pièces de conviction écrites sur son visage et son corps.

Les deux prétendants de la belle vierge des Beni-Mengouch causèrent ainsi pendant près d'une heure sur le pied de l'intimité la plus franche en apparence.

Sidi Hadj Mohammed rendit toute sa confiance à Si Namân.

Celui-ci interrompait à chaque instant sa narration en humant du thé par légères aspirations.

Tout en causant, sa voix se raffermissait, ses yeux s'animaient et son corps se redressait, reprenant l'attitude audacieuse qui lui était familière. Si bien qu'au moment où le caïd se disposa à se retirer, le spahi semblait avoir repris toutes ses forces, avoir recouvré la santé.

Une certaine expression de surprise passa sur le visage de Sidi Hadj Mohammed.

Si Namân comprit qu'il venait de commettre une étourderie.

Il bondit soudain sur ses jambes, parcourut ses blessures d'un regard farouche et rapide, serra les poings, grinça des dents, proférant des menaces contre les Français, puis, épuisé, pâle comme un mort, il retomba sur le tapis.

Sidi Hadj Mohammed s'avança vers lui, essaya de le relever, l'engageant à ne pas s'emporter ainsi.

À la vue du caïd penché sur lui et le serrant de ses mains débiles, Si Namân eut une sorte de vertige qui faillit le perdre, son imagination lui représentant le vieillard tenant dans ses bras Aïcha.

La jalousie lui déchira le cœur. Il fut sur le point d'étouffer le vieillard et de l'étouffer sur sa poitrine. Il eut heureusement assez d'empire sur lui-même pour résister à la tentation.

—Merci, merci, Sidi ! murmura-t-il d'une voix faible en s'asseyant, Dieu t'a comblé de ses faveurs, il a mis autant de générosité dans ton cœur que de vaillance dans ton âme !

Ce dernier compliment flatta beaucoup le vieux chef.

Si Namân poursuivit :

—Ma faiblesse provient des privations que j'ai endurées depuis quelques jours et non des blessures que les Français m'ont faites.

—Blessures de Français, égratignures de femmes !... Demain, Sidi, tu me verras aussi solide à cheval qu'au temps où je te suivais au combat.

—Je n'ai pas oublié ta valeur et ton agilité et, si Dieu te rend la santé, tu pourras sous peu les déployer de nouveau aux yeux des Beni-Snassen dans les fêtes que je vais donner aux Rhamdam à l'occasion de mon mariage... Tu choisiras mon plus beau cheval, il sera le tien.

—Sidi Hadj Mohammed a donc fait choix d'une nouvelle vierge ? demanda Si Namân d'un air étonné et avec un sourire de félicitation.

—Dieu l'a voulu ! la fille des Beni-Mengouch m'a réléuit par le charme extraordinaire de ses yeux... Les fêtes devaient commencer dans cinq jours, mais, pour célébrer ton retour parmi nous, la première *fantasia* aura lieu après-demain, si Dieu t'a rendu la santé.

—Le salut de Dieu est visiblement sur toi, Sidi ! dit exultamment le spahi. Ta nouvelle femme te en donnera des guerriers dignes de leur père !... Que Dieu le veuille ainsi !

Sidi Hadj Mohammed remercia Si Namân d'un sourire amical et se retira.

Pendant que le caïd s'éloignait à pas lents, le spahi jeta sur lui un regard de tigre. Au même instant, Sidi Hadj Mohammed se retourna pour lui demander s'il désirait encore du thé.

Par un revirement plus rapide que la pensée, les yeux de Si Namân exprimèrent un sentiment de reconnaissance si profonde, que Sidi Hadj Mohammed en fut touché.

Si Namân accepta la tasse de thé en souriant.

Une minute après le départ du caïd, le frère de celui-ci entra, suivi de l'esclave du spahi.

Il embrassa Si Namân et se mit à sa disposition.

Aussitôt que le jour commença à poindre, des cavaliers partirent dans tous les sens pour aller annoncer aux contingents voisins que les fêtes données par Sidi Hadj Mohammed devaient commencer le jour suivant en l'honneur du retour de Si Namân ben Diff, qui avait déserté le bureau arabe de Lalla Magrinia après avoir poignardé un officier français.

A la grande satisfaction du caïd cette journée de repos suffit à Si Namân pour se remettre presque entièrement.

Le lendemain matin à l'heure où le soleil descendait sur Rhamdam, une horde de Beni-Snassen, musique en tête, l'étendard du croissant déjà déployé, descendit à un vaste plateau situé au-dessus du village et se dirigea vers la maison de Sidi Hadj Mohammed.

Ils étaient quatre cents environ, la plupart à cheval, armés de fusils, de poignards marocains et autres armes à l'usage de ces peuplades turbulentes et sauvages.

Sidi Hadj Mohammed et Si Namân, montés sur de magnifiques chevaux richement harnachés, allèrent au-devant de la horde.

A la vue de Si Namân, à la vue surtout des cicatrices qui sillonnaient son visage, ses bras et ses jambes, les Beni-Snassen poussèrent en chœur des cris féroces contre la France et contre la chrétienté. Tous voulurent ensuite lui donner le baiser fraternel.

Cette cérémonie, qui dura plus de deux heures, consiste à se toucher mutuellement le bout des doigts et à porter les mains aux lèvres.

La horde, précédée du caïd et de Si Namân, remonta sur le plateau.

A chaque instant, des cavaliers de contingents voisins venaient la grossir.

Ils arrivaient par bandes, poussant des cris sauvages et tirant des coups de fusil.

Sidi Hadj Mohammed, Si Namân et les notabilités de la contrée descendirent de cheval et s'assirent en demi-cercle à l'ombre d'un bouquet de lentisques; la foule forma autour d'eux un cercle immense.

La *fantasia* commença.

Les acrobates marocains ouvrirent le spectacle. Le poignard, le couteau et le tromblon, on le sait, jouent un rôle capital dans les évolutions de ces artistes.

Excités jusqu'au paroxysme par une musique en harmonie avec leurs instincts barbares, par l'aspect sauvage et grandiose de la mise en scène de ce théâtre naturel, leurs jeux de coups simulés tourna bientôt à la réalité, le sang coula; plusieurs acteurs tombèrent, frappés mortellement.

Sidi Hadj Mohammed allait donner l'ordre de terminer ces exercices, lorsqu'un Marocain approcha de Si Namân et lui présenta un poignard. Si Namân le prit sans hésiter.

Le jongleur, la poitrine nue, s'étendit sur le dos aux pieds du spahi, lui indiqua du doigt le point où battait son cœur, et dardant son regard sur lui :

— Frappe ! dit-il d'une voix brève.

Si Namân hésita quelques secondes; mais, comprenant que son hésitation allait le déconsidérer aux yeux de la belliqueuse assemblée, il abaissa son bras sur le jongleur avec la rapidité de la foudre.

Le poignard s'enfonça dans la terre jusqu'au manche : l'acrobate avait bondi en arrière, comme repoussé par une commotion électrique.

Le visage de Si Namân se gonfla de sang; ses yeux lancèrent des éclairs sinistres et arrêtrèrent un murmure de rires provoqués chez la foule par l'adresse de l'acrobate.

— Reviens !... là ! s'écria-t-il en rappelant celui-ci d'une voix assourdie par la colère.

— Non ! Grâce !... Moi... mort ! dit le jongleur épouvanté en montrant les yeux de Si Namân, voulant dire par là qu'il lisait la mort dans le farouche regard du spahi.

Le bras de Si Namân frémissait, sa main serrait convulsivement le manche du poignard. Ses yeux injectés rencontrèrent en ce moment ceux du caïd dont la physionomie était empreinte de stupeur.

A l'instant même, Si Namân jeta loin de lui son poignard en riant, et tous deux reprirent leur sérénité.

L'assemblée éclata en applaudissements, tant à cause de la terreur que le regard du spahi avait provoquée chez le jongleur que de l'adresse de ce dernier.

La danse des nègres convulsionnaires fit diversion à cette scène aussi rapide qu'émouvante.

Enfin une salvo de coups de fusil annonça que les courses allaient commencer.

Du plateau sur lequel la *fantasia* avait lieu, on apercevait tout le bassin du Kiss, vaste plaine d'une richesse extraordinaire en céréales et en végétation de toutes sortes.

Plus loin s'étend la chaîne des M'bilâ.

Pour les Beni-Snassen, la France est derrière ces montagnes.

Les courses avaient lieu dans cette direction; c'est-à-dire que partant du fond du plateau, les cavaliers aboutissaient au point extrême au bas duquel se déroule le bassin du Kiss.

Rien ne saurait donner une idée de l'entrainement que le bruit des fusils et l'odeur de la poudre produisent sur les Beni-Snassen.

Cette exaltation s'élève souvent dans les *fantasias* au même degré que dans la guerre; dans la fête donnée en l'honneur de Si Namân, elle fut portée à son comble; on eût vainement dit une horde de maniaques enragés.

Lorsque, après avoir fourni la course, les cavaliers arrivaient à l'extrémité du plateau, ils faisaient un déchaînement de coups de fusil et poussaient des hurlements qui allaient crescendo jusqu'à ce que les gosiers éteints de ces démons à face humaine ne rendissent plus que des râles. Leur ivresse furibonde se traduisait alors par des gestes et des contorsions indescriptibles.

Les regards fixés sur les M'bilâ comme sur un ennemi vivant qui eût pu les entendre, ils brandissaient leurs fusils dans cette direction, hurlant, crachant, faisant des grimaces horribles.

Depuis qu'il était l'hôte de Sidi Hadj Mohammed, Si Namân ne regardait jamais le vieux caïd sans songer à Michel. Et cette pensée ramenait toujours dans sa tête l'image de sa belle fiancée se débattant sous les carcasses du vieillard.

Il se produisait alors dans tout son être un désordre terrible.

Des étreintes spontanées lui tordaient le cou, son cerveau se troublait et il éprouvait comme une sorte de rage qui le portait à déchirer son rival.

Après la scène de l'acrobate, il avait défilé sur le point de le poignarder; ce ne fut que par un effet sans doute à son prompt détermination qu'il put résister aux larmes et rester son poignard.

Ce triomphe ne fut pas de longue durée; le ventigo qui emportait la horde frénétique le gagna.

Dominé par un entraînement irrésistible, il s'agit sous son burnous un des poignards dont il disposait et se prépara à frapper Sidi Hadj Mohammed, près duquel il se tenait.

Le spahi voyait en l'air l'éclair de son poignard; il croyait en entendre les battements. Il n'eût qu'un mouvement à faire et le caïd était mort.

Heureusement, une fille s'interposa à temps pour l'arrêter.

— Si je frappe Sidi Hadj Mohammed, le poignard, je me voue moi-même à une mort certaine et celle d'une femme d'un autre ?

Cette promesse lui rendit tout sang-froid. Néanmoins, craignant de succomber à la tentation, il se contenta de saisir le poignard, que son esclave tenait non loin de lui, et se pencha vers le caïd.

Les cavaliers se disposaient en ce moment à faire une nouvelle course; à la vue de Si Namân, accourant vers eux, ils suspendirent leur élan.

Au lieu de les rejoindre, l'agile spahi franchit la ligne de front, ventre à terre, droits sur ses étriers, et d'un coup, coup sur coup, deux pistolets et un fusil dont il était armé.

Il s'élança seul sur le champ de course, et se jeta ferme et droit sur ses étriers, en fit le tour, dépassant et débarrassant ses armes avec une rapidité, une grâce qui lui attirèrent les applaudissements universels de la foule.

A son approche, les cavaliers à un cri de hui et de cris, s'élançèrent à une charge générale, faisant bruyamment du fracas et de la poussière, et bien plus vite l'entraînèrent à leur tour.

Si Namân, suivi de l'élite des courriers, restait près de Sidi Hadj Mohammed.

Le spahi et le caïd se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

Si Namân faillit étouffer Sidi Hadj Mohammed, qui ne se sentait pas de joie d'avoir retenu ce héros à Rhamdam.

Il le félicita de tout son cœur, le fit asseoir à ses côtés et donna l'ordre de servir la *djiza*, ou repas de fête.

Rien ne ressemble à une fête comme une *djiza*. Surtout là ce sont des chiens qui festinent, tant les chiens que les hommes; mais, là comme ici, chacun se fait à son tour à l'honneur de son maître.

Cinquante moutons éparpillés sur le plateau, le matin, soixante corbeilles immenses de confitures, douze centimes furent servis et dévorés dans cette agape ambulante.

Vers cinq heures, la foule commença à se disperser et, à la nuit tombante, Rhamdam était rentré dans le calme.

La plupart des chefs voisins accompagnèrent le vieux Rhamdam chez lui.

Le vieux caïd les introduisit dans une pièce réservée aux conciliabules politiques.

Il leur fit servir du thé et du café. La conversation roula sur des espérances d'insurrections prochaines.

A Madame M. Lacroix.

CHANT D'EXIL

Poesie de
THÉOPHILE GAUTIER

Musique de
GEORGES ITASSE

Moderato

CHANT

PIANO

Plain-ti - ve tour-te.

.rel - le Qui rou-cou - les - tou-jours, Veux-

tu - - - - - prêter - ton ai - le Pour ser-vir mes - - - - - à.

.mours? Vois, et que ton pied ro - - - - - se,

dimin.

Paroles de
A. JAIME et P. GILLE

Reste auprès de moi!

CHANSONNETTE

Musique de
LÉO DELIBES

PIANO

All.^o

CHANT

All' reste auprès de moi - - - - - Fuis tu braves et la nei - ge, Mon a - - - - - pour'

le pro - - - - - te, d'un peu bien soin de toi, Le plaisir qui l'ap-

pel - le Est tout et men son - - - - - ger - - - - - Tu n'as pas de (la nel - - - - - avec la voix à T)

le et tu trou - - - - - vas ger, All.^o - - - - - le - - - - - montipilly te,

avec sentiment

l'avez, ex-hangères, j'ai - - - - - coulté, Nos - - - - - le - - - - - apathy, le - - - - - de - - - - - de - - - - - ton - - - - - bon - - - - - vi - - - - - l'avez - - - - - qu'importe - - - - - pas,

l'avez, Il n'est qu'un Peuple pour les - - - - - nous - - - - -

rit.

Grandes Muses et Illustrations

Sur l'ar-bre ou sur la tour, ja-mais ne se

po-se, Car je lan-guis d'ameur, je lan-guis d'ameur!

Va droit sur sa face, Pres du point

foi, Don-ne-lui cet te in-ti-mi-te

seurs pour moi Puis sur mon sein en flam-me

Qui ne peut s'a-pai-ser, Re- viens avec son

à sa me, Re- viens te re-po-ser!

Re- viens te re-po-ser!

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DLXXXIV

SOLITUDE

Londre a tout le jour arrosé le jardin,
Mais vers le soir, parmi les feuilles verdelettes,
Un rayon du couchant a fait luire soudain
Mille tremblantes gouttelettes ;

Et les oiseaux blottis dans le creux d'un buisson,
Secouant le duvet de leurs plumes mouillées,
Se sont mis à chanter alors à l'unisson
La chanson des jeunes feuillées.

Le soleil disparu, leur babil s'est calmé ;
Ce n'était plus qu'un sourd bégaiement dans la brume,
Puis tout s'est tu... Voici qu'au fond du ciel de mai
La première étoile s'allume.

Au dehors ! En plein air !... On sent dans le chemin
Le parfum des lilas que le vent tiède effleure,
Entendez-vous un cor soupiner au lointain ?...
Heureux les cœurs unis qui s'aiment à cette heure !

Heureux le paysan qui rentre du labour
Et, le corps las, mais l'âme éveillée et joyeuse,
Songe que c'est demain fête et que tout un jour
A la danse il pourra mener son amoureux !

Heureux les fiancés ! Errant par les sentiers,
Ils causent à l'abri du verger domestique,
Et sur leur front la lune entre les noisetiers
Glisse, de leurs amours complice sympathique.

Bienheureux les époux ! Assis près d'un berceau,
Au souffle de l'enfant tous doux prêtent l'oreille,
Et tous deux, soulevant doucement le rideau,
Se montrent le mignon qui sourit et sommeille...

Mais par un soir pareil, malheureux et maudit
Celui qui, regagnant sa chambre solitaire,
Contemple sa maison vide et froide, et se dit :
"Moi, je suis sans amis et sans amour sur terre."

Pour lui, les chants d'oiseaux sont pleins d'éclats moqueurs,
Les baisers du soleil sont comme des morsures ;
L'apanouissement des bourgeons et des fleurs
Rouvre au fond de son cœur de saignantes blessures.

Et tandis que la terre aux sources du printemps
Se retrempe et se pare, il entend à toute heure,
Comme des grondants à son seuil grelottants,
L'abandon et l'ennui geindre dans sa demeure.

ANDRÉ THEURIER.

IDYLLE CHAMPÊTRE

I

Au coin de la haie, vers une heure, protégé par une ombre maigre,
L'ouvrier étameur s'est endormi.

Il repose en croix, la bouche béante, souffrant en paix dans la chaleur.
Sa grande face fauve, poilue à foison, lustrée par la sueur, a un air de
bonté. Toute une philosophie de labour, de vie humble, utile, honnête,
sourd du sommeil de ce pauvre homme.

Un peu plus loin, au bord d'un champ déjà fauché, au détour d'un petit
mamelon, les braises d'un foyer de bois gardent une forte incandescence,
et l'étain, dans la petite poêle réfractaire, est fondu. Tout autour : des
casseroles, des marmites, des seaux troués attendent le travail de l'ouvrier.

Cependant, le grand soleil fait crépiter les chaumes secs, gerce la terre,
boit la fraîcheur, et l'accablement tient les hommes et les bêtes couchés.

Un bruit de petits pas vibre dans le sentier, et un enfant de quatre ans
paraît en sabots, la tête nue, avec des yeux d'innocent, mi fermés et
clignotants dans la trop âpre lumière.

L'homme ne s'éveille pas et l'enfant se met à le considérer gentiment,
ébahi, mi-rieur et mi-craintif. Surtout la bouche du dormeur l'intéresse.
Elle est large ouverte, garnie de dents puissantes ; et le petit se penche
dessus, regardant dans ce trou noir curieusement. A chaque respiration
la langue remue, quelque chose s'abaisse et se relève au fond, tandis que
de longs poils de moustaches tremblotent comme des antennes de grillon.

CELA DÉPEND DES CIRCONSTANCES



Jérémie. — Est-ce que Isaac est ici ?
Jacob. — Foulez-vous gollerder un gompde !
Jérémie. — Non, che feux lui en bayer un bedit.
Jacob. — Il est ici... Isaac !... Isaac !... On de tomante.

UNE VRAIE HARMONIE



Le vieux mari. — Enfin, voyons, crois-tu enfin que la vie de mariage est une
longue et douce chanson ?

Le jeune mari. — Ah ! depuis que j'ai un bébé, c'est bien plus que ça ! C'est un
grand opéra, mon vieux, avec des rappels, chaque nuit, pour l'auteur.

Il dort toujours, l'étameur, dans une immobilité serotine : il semble si
bon, si doux, si digne d'une vie heureuse !

L'enfant s'assied, dépose son brûlant fardau, et ses beaux yeux recommencent à
regarder la cavité ténébreuse. L'ouvrier soupire, une houle
intérieure soulève la poitrine ; un songe vague fait remuer ses lèvres, et
l'enfant doucement, soulève le crouset. Grave, il le penche sur la bouche
ouverte.

Et l'étain coule brusquement, entro les dents, dans les narines.

III

La chose fut terrible. Tout le corps étendu là se replia, se condensa
verticalement. Puis, un bond épouvantable, et l'ouvrier se trouvait debout,
ses bras tâtonnant, battant le vide, la mort dans les yeux. Puis, le corps
bondit encore, trois sauts frénétiques, et le pauvre homme s'ensevelit
entro les céréales, les coquelicots et les bleuets.

L'enfant un peu effrayé, ses candides pupilles élargies, tremblait au
bord du sentier...

Et, comprenant soudain qu'il venait de faire une chose défendue, il éba
ses petits sabots pour s'enfuir au plus vite à travers champs...

J.-H. ROSNY.

EXAMEN DE GÉOGRAPHIE

Le professeur. — Pourriez-vous me citer le nom de quelques grands navi-
gateurs des temps modernes ?...

L'élève. — ...

Le professeur. — Allons, qui est-ce qui a seulement découvert l'Algérie ?

L'élève (vivement). — Drumont D'Urville !

LA TRAGÉDIE DE LA RUELE POUPART — (Suite de la troisième page)

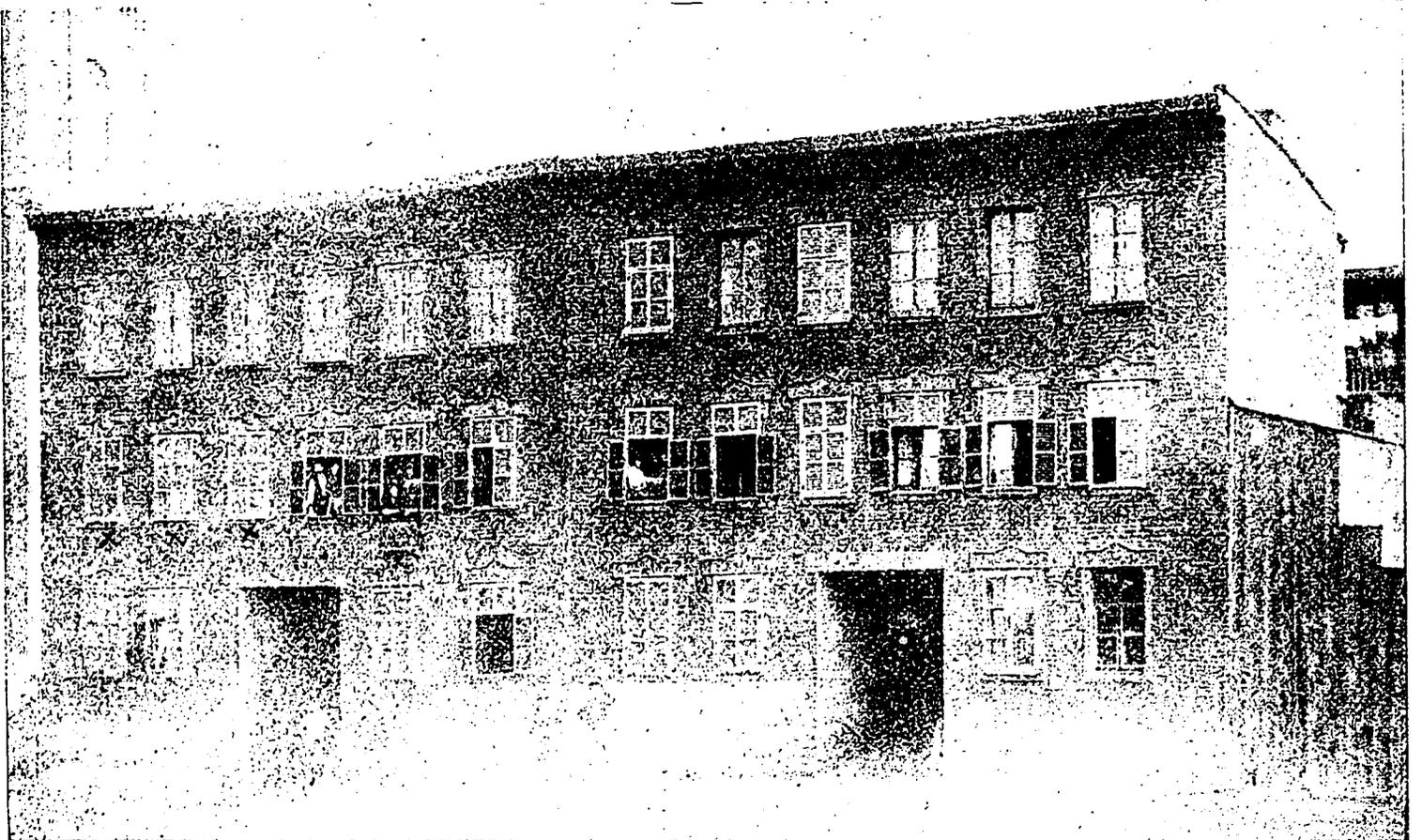
(Toutes ces photographies ont été prises par MM. Leprieux et Lavergne, rue St-Denis, No 360.)



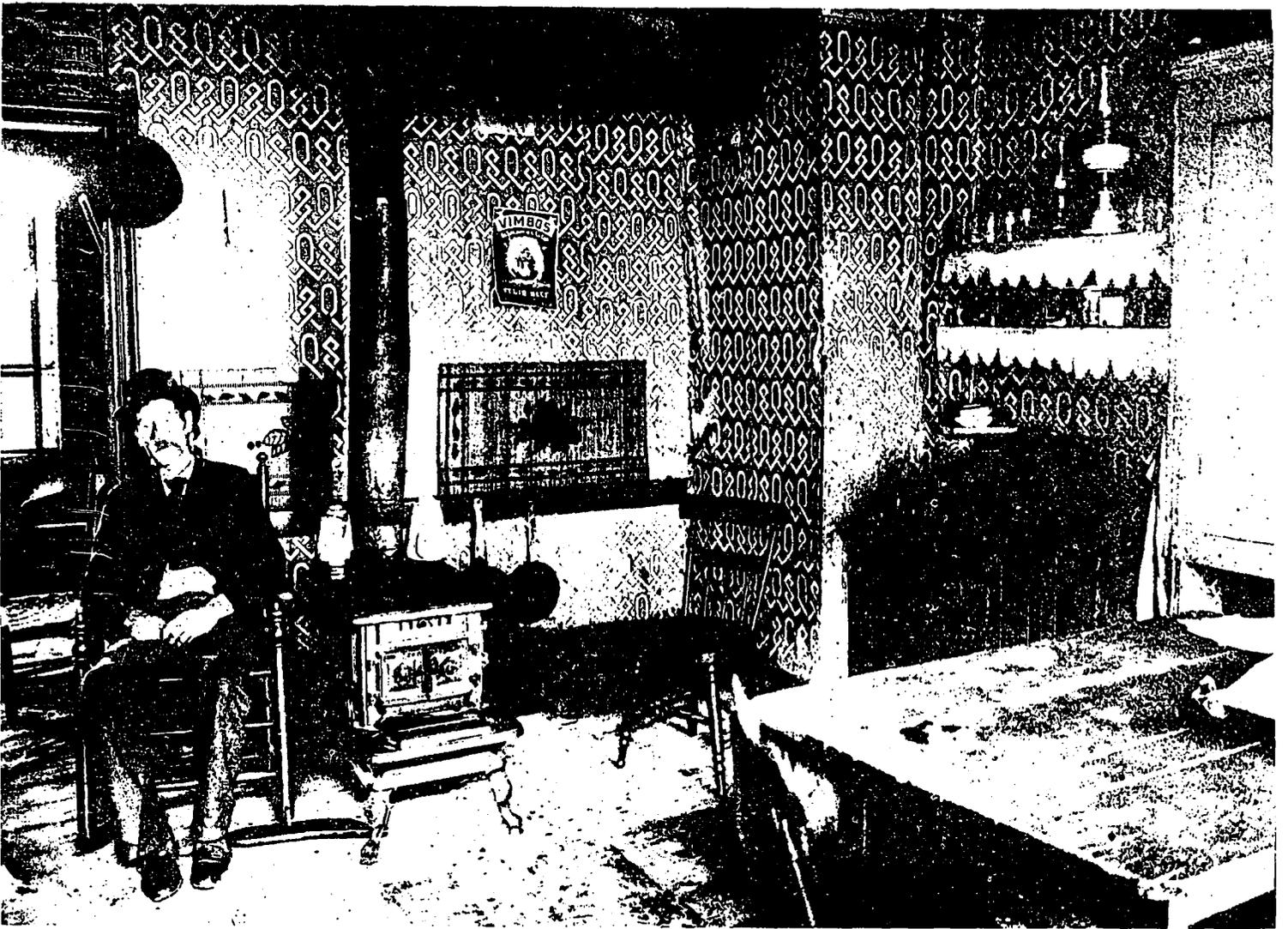
M^{me} MANN, SUR SON LIT, A L'HOPITAL NOTRE-DAME.



M^r DESJARDINS, BEAU-PÈRE DU MEURTRIER.



ASPECT EXTÉRIEUR DE LA MAISON DITE "LA CITROUILLE".
(Les trois croix indiquent les fenêtres du logement occupé par les époux Mann et Desjardins.)



LA CUISINE OU MADAME DESJARDINS A ÉTÉ TUÉE.



LA SALLE OU MADAME MANN A ÉTÉ FRAPPÉE D'UN COUP DE REVOLVER PAR SON MARI.

MODES PARISIENNES



TOQUER ESTELLE, orné d'un fond pailleté. Une gracieuse draperie de tulle blanc forme turban duquel s'échappent deux bouquets de violette.

Patrons "Up to Date"

(Primes du SAMÉDI)

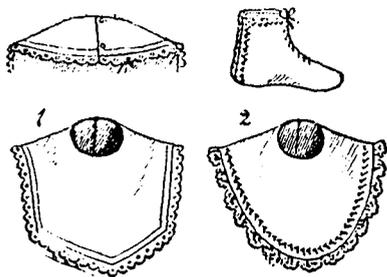
N° 300.—Cette blouse, très confortable pour un garçon de moyenne grandeur, est destinée à être portée pendant la saison chaude, au gymnase ou pour le jeu. Flanelle ou étoffe se lavant peuvent être indifféremment employées et l'ajustement en est très simple, n'ayant qu'une couture sur les épaules et sous les bras. La fermeture s'effectue par boutons et boutonniers, avec un pli creu placé sur le devant de la blouse. Les manches n'ont qu'une seule couture; elles sont larges, froncées à l'épaule et au poignet qui est droit. L'encolure se termine par un simple col marin qui peut être, de même que le pli creu du devant et la poche placé sur le côté gauche, en étoffe de couleur différente. Le bas de la blouse est simplement ourlé et on y passe un ruban ou élastique.

Il faut 3 verges d'étoffe de 27 pouces pour ce vêtement, quand il est affecté à un garçon de 8 ans.

Le n° 300 est coupé dans les grandeurs de 4, 6, 8, 10 et 12 ans.



N° 300. — Blouse pour garçonnet.



N° 216. Bavettes et Souliers pour enfants.

N° 216.—Pour un nouveau né, aucun costume n'est complet sans la bavette. Cet accessoire, qui doit être changé deux ou trois fois par jour, peut être fait en piqué ou en moussolino et garni avec une étroite dentelle. Les bavettes sont doublées en coton avec léger capitonnage en ouato. Les patrons ci-contre présentent deux formes différentes.

Les petits souliers se confectionnent en peau de chamois de couleur naturel ou blanc, bleu, rose. Les coutures devant être faites au point de gant, en dehors, afin de ne pas blesser le petit pied auquel elles sont destinés. Un point de boutonnière sur le haut du soulier et sur le devant. On y ajoute aussi un petit ruban de soie pour terminer.

1 de vergo en étoffe de 36 pouces de largeur est requis pour les bavettes.

1 de vergo en 18 pouces pour les souliers.

Le n° 216 n'est coupé que d'une seule grandeur.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et s'adresser au bureau du SAMÉDI avec la somme de 10 centimes, argent ou timbres-postes.

Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centimes. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

UNE ET C'ÉTAIT ASSEZ

Madame.—Alphonse, je vois, dans ce journal, le singulier entête que voilà : " Il avait une femme de trop, il l'a tuée ". Le reste de l'article est déchiré. Combien de femmes pouvait donc avoir cette brute-là ?

Monsieur (vivement).—Mais, une, probablement.

UN PERTURBATEUR

L'avocat.—Témoin, connaissez-vous intimement le prisonnier ?

Le témoin.—Je le connais depuis plus de vingt ans.

L'avocat.—Et avez-vous jamais remarqué qu'il fut un perturbateur de la paix publique ?

Le témoin (se grattant la tête).—Hum... hum... C'est vrai qu'il a appartenu à une bande de tambours et fifres, mais il y a longtemps.

IL AVAIT LE CHAMP LIBRE

Monsieur Grincheux (qui achève de dicter une lettre à sa typewriter).—Mon sténographe étant une dame, il m'est impossible de lui dicter ce que vous mériteriez que je vous dise. Ma qualité de gentleman m'interdit même de le penser, mais vous, qui n'êtes ni l'un ni l'autre, vous pouvez facilement suppléer à ce que je ne vous écris pas.

LAJOIE VS VÉRANDE

Vérande.—Eh ! monsieur Lajoie, eh ! Un mot s'il vous plaît ?

Mr Lajoie (qui court comme un basque).—Peux pas, mon ami ; très pressé ; vais me faire couper les cheveux (!) à la Touareg.

Vérande (au comble de l'étonnement).—A la Touareg ?

Mr Lajoie (toujours courant).—Eh, oui ! Aux enfants des douars.

(Aux Enfants d'Edouard, pour les lecteurs de quelques feuilles soporifiques et abrégées.)

LES CONSÉQUENCES DE LA GUERRE

Madame Lapie.—Que les journaux sont donc insupportables depuis quelque temps !

Madame Linotte.—Ne m'en parlez pas, ma chère ; tous ces rapports de guerre tiennent de la place et il n'y en a seulement plus pour dire aux femmes ce qu'on va porter cet été.

TOUT A FAIT LE CONTRAIRE

Le missionnaire.—Allons, préparez-vous, mon ami, je vais vous convertir, il le faut.

Le roi des cannibales.—Jamais de la vie, mon cher, si vous le permettez, c'est moi qui vais vous convertir—en soupe ou en croquette à la missionnaire.

CE QU'ON ENTEND DIRE

La servante.—Que désire monsieur, aujourd'hui ? Il y a encore de la cervelle et des pieds truffés.

Monsieur.—Eh bien, Brigitte, ce matin vous me ferez sauter la cervelle et, pour ce soir, vous m'arrangerez les pieds avec une petite sauce.

ENTRE BONNES AMIES

Louise.—Ce cher Henri, il dit que je deviens plus jolie à chaque fois qu'il me voit !

Henriette.—Je ne vois pas pourquoi tu ne lui demande pas de venir te voir plus souvent ?

UNE CONSTATATION

Madame (à son amie en visite).—Oui, ma chère amie, un bébé rend une maison brillante, ceci est un fait.

Monsieur (mélancoliquement).—En effet, ma femme dit la vérité, car nous tenons le gaz allumé toute la nuit depuis que le nôtre est au monde.

JOIES D'ANTAN

Monsieur.—Te rappelles-tu, Clara, quand ton père ne pouvait me sentir et m'avait défendu l'entrée de la maison ?

Madame.—Oui ! Et quand maman ne me perdait pas de vue ne fut-ce une minute, de crainte que je ne te parle ?

Monsieur.—Cela allait si mal que j'étais bien décidé à partir et m'en aller mourir pour Cuba libre.

Madame.—Et moi, je faisais peur à papa en lui disant que je sentais bien ma vie s'en aller et que l'année ne se passerait pas sans qu'il me portât en terre.

Ensemble.—Ah, c'était le bon temps !

PAS OUTILLÉE POUR CELA

La dame de la maison.—Brigitte, avez-vous cassé des noix pour le dessert ?

Brigitte.—Madame, j'ai cassé les petites correctement, mais pour ce qui est des grosses, cela prend une plus forte machoire que la mienne.

IL LISAIT LA PENSÉE

Lui (après une visite qui s'est prolongée plusieurs heures).—Ne savez-vous pas, mademoiselle Laure, que je suis capable de lire les pensées ?

Elle (distracte).—Vraiment ?

Lui.—Oui ; ainsi il m'est possible de dire ce que vous pensez en ce moment.

Elle.—Pourquoi alors ne vous en allez-vous pas ?

PASTORALE



Madame Penoute. — Que c'est beau la campagne avec ces jolis petits moutons dans l'herbe. Aimes-tu les moutons, Penoute ?
Mr Penoute. — Moi, Josette, je les adore, ces chères petites bêtes ; surtout rôties. Hein, un rôti avec des pickles !

LE LIMAÇON

FAIBLE-EXPRESS

Sur un mur de jardin, une trace argentée
Marquait d'un limaçon la route fréquentée

MORALE

Au pied du mur, on reconnaît le limaçon.

TRIO DE PROVERBES

Chose donnée coûte souvent cher.

x

Gelée d'avril ou de mai, misère nous
prédit au vrai.

x

Lit chaud, dîner froid.

SANCIO PANÇA.

Une Recette par Semaine

ÉPURATION DE L'EAU

M. Girard, chef du Laboratoire municipal de la ville de Paris, indique un moyen pratique pour avoir de l'eau pure. On met dans l'eau une petite quantité de permanganate de chaux, qui a la propriété de détruire les matières organiques contenues dans l'eau et les microbes pathogènes qui s'y trouvent. Il se fait ensuite un dépôt au fond du vase, complètement inoffensif, on n'a plus qu'à décanter l'eau obtenue pour avoir une eau absolument pure.

On reconnaît que l'action du permanganate est achevée lorsque la coloration rose de l'eau est complètement disparue et que celle-ci est devenue à nouveau incolore.

Comme on le voit, le moyen est simple et à la portée de tous, et personne ne mourra plus maintenant empoisonné par les microbes de l'eau.

B. DE S.

QUI POURRAIT LE NIER

Après succès sur succès pour guérir les affections des voies respiratoires, le *Beuone Rhinmal* est le remède par excellence que chaque famille doit toujours avoir sous la main.

Variétés et Informations

L'exploration des eaux profondes que poursuit la *Princesse-Alice* dans l'Océan vient d'amener de curieuses découvertes qui provoquent l'étonnement curieux de M. Milne-Edwards et du monde savant.

Les dernières recherches ont eu lieu dans les grands fonds qui se trouvent au large du Maroc occidental et autour de Madère, dans les abîmes qui descendent jusqu'à 6,000 mèt. aux environs des Açores.

Ces abîmes ne sont pas seulement extraordinaires par leur profondeur, mais par la nature et l'abondance des espèces qu'ils renferment. On avait, depuis longtemps, acquis la certitude que les poissons les plus variés s'y multipliaient ; mais les nasses, après avoir plongé au delà de 5,785 mètres, ont ramené des espèces d'animaux totalement inconnues jusqu'à ce jour et en quantités considérables, puisque des barques açoriennes ont pu, en quarante-sept jours de pêche, charger vingt mille kilogrammes de poisson. On dirait d'une pêche miraculeuse.

Parmi les poissons rapportés figurent des tortues en assez grand nombre, ce qui constitue un fait anormal et sans précédent, les tortues étant réputées déposer leurs œufs sur les plages. Or, on n'en a rencontré aucune sur les plages des Açores. Celles qui ont été capturées, et dont la plus forte pesait 680 grammes, provenaient elles des Antilles ?

On a également pu constater, à des profondeurs insoupçonnées, la présence de grands cétaqués n'ayant pas moins de 15 à 18 mètres de longueur et qui se nourrissent notamment de poulpes géants dont on a pu recueillir des fragments caractéristiques.

Quand donc connaîtra-t-on toutes les existences inconnues que recouvre la masse liquide des océans ?

**

Toujours les Américains...

La *Revue des revues* a publié l'autre jour un curieux article sur deux milliardaires, M. Rockefeller, le roi du

Madame LOUIS GAMACHE

Mère de onze Enfants et malade depuis plusieurs années, elle ne pouvait faire son ouvrage

Elle se guérit complètement par l'usage seul des Pilules Rouges du Dr Coderre

Etes-vous énermée ! vous sentez-vous faible, épuisée, languissante, irritable, abattue, triste et fatiguée de la vie ? Avez-vous le mal de tête, la névralgie, le vertige, la fièvre, des nausées, le mal d'estomac, la perte de sommeil, d'appétit ? Faites bien attention, car si vous négligez de vous soigner, ces symptômes s'aggraveront et rendront votre maladie — si non impossible — du moins très difficile à guérir. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont le plus grand remède pour toutes ces maladies, elles ont ramené à la santé des centaines de femmes presque mortes, épuisées, faibles, débiles et souffrantes. Lisez avec attention le témoignage de Mme Gamache, respectable dame de Brunswick, Maine :

" Je suis née à Kamouraska, en bas de Québec, et je demeure à Brunswick depuis 27 ans. Il y a plusieurs années que j'ai constamment souffert de faiblesse féminine et de pauvreté de sang. L'hiver dernier je suis devenue si faible que j'étais obligée de me coucher plusieurs fois par jour. J'avais continuellement mal à la tête, dans les côtes, tellement mal aux reins que quand j'étais couchée je ne pouvais plus me lever. Je n'avais pas d'appétit, pas de sommeil ; enfin j'étais bien découragée de me voir si malade et à la tête d'une nombreuse famille. Un jour, je vis sur un journal que les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissaient tous les jours un grand nombre de femmes malades. Je commençai à en prendre, et au bout de quelques temps j'écrivis au médecin spécialiste. J'ai suivi ses bons conseils et aujourd'hui je suis non pas mieux mais complètement guérie. Ma fille, Mme Brillant, qui était très malade de faiblesse féminine, encouragée par une guérison, a suivi mon exemple et elle s'est débarrassée de toutes ses maladies par les Pilules Rouges du Dr Coderre. Puisse mon témoignage aider à d'autres femmes à se guérir comme moi." Mme LOUIS GAMACHE.

Nous ne publions jamais de témoignages sans le consentement de la femme guérie. S'il arrivait que vous vouliez consulter ces femmes et que vous ne puissiez les trouver pour cause de déménagement ou autres raisons, écrivez-nous, nous ferons tout noté possible pour vous mettre en communication avec elles.

Nous ne prétendons pas que les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent tous les maux.



MME LOUIS GAMACHE

Non, mais elles guérissent infailliblement toutes les maladies particulières aux femmes. Elles guérissent sûrement et rapidement le beau mal, la suppression des règles, les règles douloureuses et abondantes, leucorrhée, mal de cœur et maux de tête, douleurs dans la tête, la poitrine, les côtes et le dos, se déplaçant souvent d'un membre à un autre, mauvaise bouche, vertige, resserrement et irrégularité des intestins, douleurs jaunâtres de vous et de la peau, maux de pieds froids, palpitation du cœur, appétit variable, tantôt nul, tantôt devant, migraine, bourdonnement dans les oreilles, taches devant les yeux, accès de chaleur le long du corps, perte de sommeil, elles guérissent aussi toutes les maladies du changement d'âge, les maladies du foie, des ovaires, chutes de la matrice, les prostrations nerveuses. Si vous souffrez depuis longtemps et que votre médecin n'a pu vous guérir, ne vous découragez pas, prenez des maintenant les Pilules Rouges du Dr Coderre, faites-en un usage consciencieux et prenez-en assez pour leur donner le temps d'agir sur votre maladie.

NE CÉSEZ JAMAIS de prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre sans consulter notre médecin spécialiste. Envoyez-lui une description complète de votre maladie, dites-lui tout, vous n'avez rien à craindre ; adressez votre lettre au " Dept. Medical, Route 2306, Montreal." Notre médecin seul ouvrira votre lettre et la tiendra confidentielle.

EN GARDE ! Un grand nombre de femmes nous écrivent qu'elles ont acheté de leur pharmacien des pilules rouges à la douzaine, au cent ou à 25c, la boîte et qu'elles ne sont pas mieux.

MEFIEZ-VOUS, mesdames, de ces pilules qu'on vous offre ainsi, ce ne sont pas les Pilules Rouges du Dr Coderre, mais des imitations dangereuses pour votre santé. REFUSEZ-LES. Les Pilules Rouge du Dr Coderre sont toujours vendues en petites boîtes de bois rondes contenant 50 Pilules Rouges chacune. JAMAIS AUTREMENT. Sur réception du montant nous les expédions aux Etats-Unis, pas de demande payer, et au Canada. Adressez : COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMÉRICAINNE, Route 2306, Montreal, Can.

pétrole, et Astor, le roi des Honduras.

Voici la fortune du pétrolier :

Capital total (en 1898)	1 milliard.
Revenu annuel	60 millions.
Revenu mensuel	5 millions.
Revenu quotidien	205,175 fr. env.
Revenu par heure	8,561 fr. 25.
Revenu par minute	142,50 env.
Revenu par seconde	2 50 "

Dans vingt ans, si son capital s'augmente, simplement, du revenu annuel, en d'autres termes, s'il ne touche ni à son milliard, ni à ce que celui-ci doit lui produire en intérêts simples, dans ce laps de vingt années, disons-nous, il se trouvera, en 1918, à la tête de deux milliards et demi, et alors à chaque seconde marquée par l'aiguille, courant toujours sur le cadran du chronomètre, il s'enrichira d'un dollar et 20 cents ou de six francs, cela sans qu'il soit obligé de rien faire pour faire couler constamment ce Pactole.

Un bon métier !

Extrait d'un roman-feuilleton en cours de publication :

" L'hidalgo vida son verre d'un trait et fit claquer sa languo en espagnol."

ROSSINI GOURMET

On sait que Rossini était très gourmand. Il n'aimait pas beaucoup dîner en ville.

Un jour cependant, il finit par accepter une invitation qu'il eût été plus avisé de refuser, car le dîner était exécrable. En se levant de table, la maîtresse de maison lui dit :

— Eh bien ! monsieur Rossini : j'espère que vous voudrez bien revenir dîner chez nous ?

— Oui, madame, tout de suite.



Chaque paquet est garanti. Toute boîte de 5 lbs de sel de table est le plus joli paquet sur le marché.

A vendre dans toutes les bonnes épiceries.

Amusements et Sports

LES COMMIS-ÉPICIER

Malgré le mauvais temps et les chemins boueux, un grand nombre de commis-épiciers se pressaient, le dimanche, 10 juin, pour la célébration de la fête patronale de la société, la St-Antoine de Padoue, et la Salle de l'Union St-Joseph était trop étroite pour contenir les membres qui, bannière et fanfare en tête, se dirigeaient en bataillon serré vers l'église St-Louis de France.

Il était alors 7 hrs 15 du soir, et la pluie tombait toujours.

Un très substantiel sermon a été prononcé par le R. P. Berchinans, de l'ordre des Franciscains qui, prenant pour texte le devoir des commis-épiciers: *Probitas, Labor, Justitia*, développa ces trois pensées en s'inspirant de la vie de St-Antoine de Padoue.

De retour à la Salle St-Joseph, le président de la Société, M. Whaylan, invita les représentants des associations étrangères à prendre place sur l'estrade d'honneur et alors furent donnés à l'assemblée des conseils pratiques bien propre à développer la prospérité de la Société.

Parmi les invités, remarqué MM. l'échevin A. Gagnon; l'ex-échevin Perreault; Fontaine, président de l'association des barbiers; Levesques, de l'association des marchands-épiciers; Taillefer, président de la section St-Joseph de la St-Jean-Baptiste; Dr Plouffe, médecin de la société, etc., etc.

Un grand nombre de discours ont alors été entendus et, à 10 heures, un lunch a été servi dans une des salles de l'association, avec toasts, santés et discours, suivant l'usage.

Toutes nos félicitations aux organisateurs de la fête et succès à l'intéressante Société.

x

CLUB DE NATATION MONTRÉAL

La 30 assemblée annuelle du club de Natation Montréal, a eu lieu hier soir aux salles de la M. A. A. Les membres présent s'étaient très nom-

breux et les perspectives pour l'année paraissent très brillantes.

Les officiers suivants ont été élus pour l'année courante:

Président, C. McClatchie, par acclamation; Premier vice-président, E. H. Godin, par acclamation; second vice-président, Frank B. Irwin, par acclamation; trésorier honoraire, Thomas J. Darling, réélu; secrétaire honoraire, E. R. Ebbitt, par acclamation.

Comité, M. C. Ross, H. J. B. Hamilton, C. H. Goulden, Dr Gadbois, F. J. Laverty, A. E. Taylor, A. Kingan.

PALLADIO.

Consultation d'avocat.

Le paysan.—Si un canard va pondre dans une maison voisine, à qui appartient l'œuf, au propriétaire du volatile ou de la maison.

L'avocat.—L'œuf appartient au propriétaire du canard.

Le paysan.—Bien sûr, Monsieur?

L'avocat.—C'est l'opinion de tous les juristes. Demôte, en particulier...

Le paysan.—Assez! Vous-même avez-vous jamais vu des canards pondre?

**

X..., l'horrible parvenu, vient de perdre un frère pauvre, qui habitait Marseille.

Un ami rencontre X... tout de bleu vêtu:

—N'avez-vous pas perdu un parent? demande l'ami.

—Eloigné, répond l'autre.

—Oh! je sais; votre frère habitait le Midi.

**

Dans un ménage d'ouvriers, rue des Cognées:

L'enfant.—Non, na, j'en veux pas, du bouilli.

La mère.—Tu mangeras du bœuf comme ton père ou tu n'auras rien autre chose.

QUI VEUT GUÉRIR, GUÉRIRA

Si vous toussiez, si vous êtes enrôlé, si vous êtes atteint de grippe, de bronchite, prenez du *Baume Rhumal*, c'est le seul spécifique vraiment efficace. 50

**LA SOCIÉTÉ
DES ECOLES GRATUITES
DES ENFANTS PAUVRES, ETC.**

A transporté ses bureaux au
No 80 Rue St-Laurent, 1er étage.
Distribution d'objets d'art tous les
soirs à 8.30 hrs P. M.

Psychologie.

—Vous devez être content: la pièce de votre ennemi Z... est un joli four.

—Eh bien, non... C'est bizarre: j'avais cru, en effet, que son insuccès me ferait plaisir, et il me laisse aussi indifférent que si c'était la pièce de mon meilleur ami!

**

Un professionnel de la mendicité à un élève qu'il est en train d'initier aux secrets de son art:

—Rappelle-toi qu'il vaut toujours mieux s'adresser aux personnes qui ont de la religion, en vertu de ce principe que les pieux se laissent facilement enfoncer!

**

La cuisinière de la "colonelle" est malade et le "colon" a décidé que son brossier ferait l'intérim. On interroge le dragon sur ses talents culinaires.

—Voyons, quelque chose de simple: des œufs à la coque. Combien de temps les faites-vous cuire?

—Ma colonelle, je jette dessus l'eau bouillante. Alors je retire mes bottes et je les remets; je les retire et je les remets. Ça fait la rue Michel, les œufs sont cuits.

**

Dans un vieux ménage, la veille de Noël:

Le mari.—A ton âge, mettre tes souliers dans la cheminée!

La femme.—Une fois par an. Tu mets bien les tiens dans le plat tous les jours, toi!

**

A l'école, pendant la récréation, deux élèves se prennent de querelle.

—Tu sais, j'aurais bientôt fait de t'envoyer un coup de poing sur la figure: mon père est professeur de boxe.

—Hé bien! et moi, donc!... Le mien est candidat!

LA CONSOMPTION GUÉRIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal.

W. A. NOYES, 320 Powers' Block, Rochester, N. Y.

LES PASSES DE CHEMIN DE FER

Que les officiers et les employés du gouvernement aient des passes, plusieurs prétendent que c'est au détriment des affaires de la nation. Nous sommes nous aussi de cet avis et que l'usage de ces passeports est injurieux pour ceux qui en font usage. Ce qui est bien certain par contre, c'est que la vente d'un bon remède, tel que le *Koolenay Cure* est une bénédiction pour ceux qui en usent.

Des centaines de personnes, rien qu'au Canada, donnent des déclarations assermentées sur l'efficacité de ce remède. Le *Koolenay* agit directement sur le sang et les reins et il guérit la maladie de Bright.

(Témoignage assermenté.)

James Osborne, déclare solennellement sous serment. Mon cas prononcé était la maladie de Bright et il m'a été dit que je ne pouvais pas guérir. Après avoir abandonné le traitement professionnel, j'ai commencé le *Koolenay Cure*. L'enflure cessa et la peau revint à sa couleur naturelle; ma vigueur et ma santé s'affirmèrent d'une manière continue et je suis comme un homme nouveau, j'ai repris mon ouvrage en qualité d'ingénieur en chef de la Sanford Manufacturing Co., Hamilton, Ont. Je recommande de tout mon cœur le *Koolenay Cure* à ceux qui souffrent des troubles des reins et je fais cette solennelle déclaration devant un commissaire en septembre 1896.

Signé: JAMES OSBORNE.

Le monsieur ci-mentionné jouit actuellement d'une excellente santé, peut être que vous-même vous jouiriez d'une santé égale, si vous prenez du *Koolenay Cure* que vous vous procurez à \$1.00 la bouteille ou 6 bouteilles pour \$5.00, soit de votre pharmacien, soit directement de la S. S. Itckman Medicine Co., Limited, Hamilton, Ont.

En vente chez B. E. McGALE, pharmacien, 123 rue Notre-Dame, Montréal.

Entre vieux amis:

—Me rapportes-tu ma canne?
—Sapristi! je l'ai encore oubliée; mais demain sans faute.

—Rapporte-la demain, sinon... je te la casse sur le dos.

**

Un comble en passant.

—Le comble du zèle chez un médecin: Faire prendre un lavement à son crayon, parce qu'il a une mauvaise mine.

RACIGOT, PERREault & CIE
Fabricants et Importateurs de...
Chapeliers et Manchonniers
CHAPEAUX ET FOURRURES
DES PLUS HAUTES NOUVEAUTÉS
No 1549 RUE SAINTE-CATHERINE
Près voisine de P. Lapointe, marchand de meubles
MONTREAL.

COUPON - PRIME DU "SAMEDI"
PATRON No
(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)
Mesure du Buste..... Agt.....
Mesure de la Taille.....
Nom.....
Adresse.....
CI- INCLUS, 10 CENTIMS
Prière d'écrire très lisiblement.
Pour détails voir page 28

**Poirier,
Bessette & Cie**
IMPRIMEURS
Commandes promptement
exécutées, caractères
de luxe.
... 516 RUE CRAIG
MONTREAL.

Dr A. SAUCIER

DENTISTE

Professeur à la Faculté du Collège Dentaire de la Province de Québec

Heures de Bureau: 9 A. M. à 8 P. M.

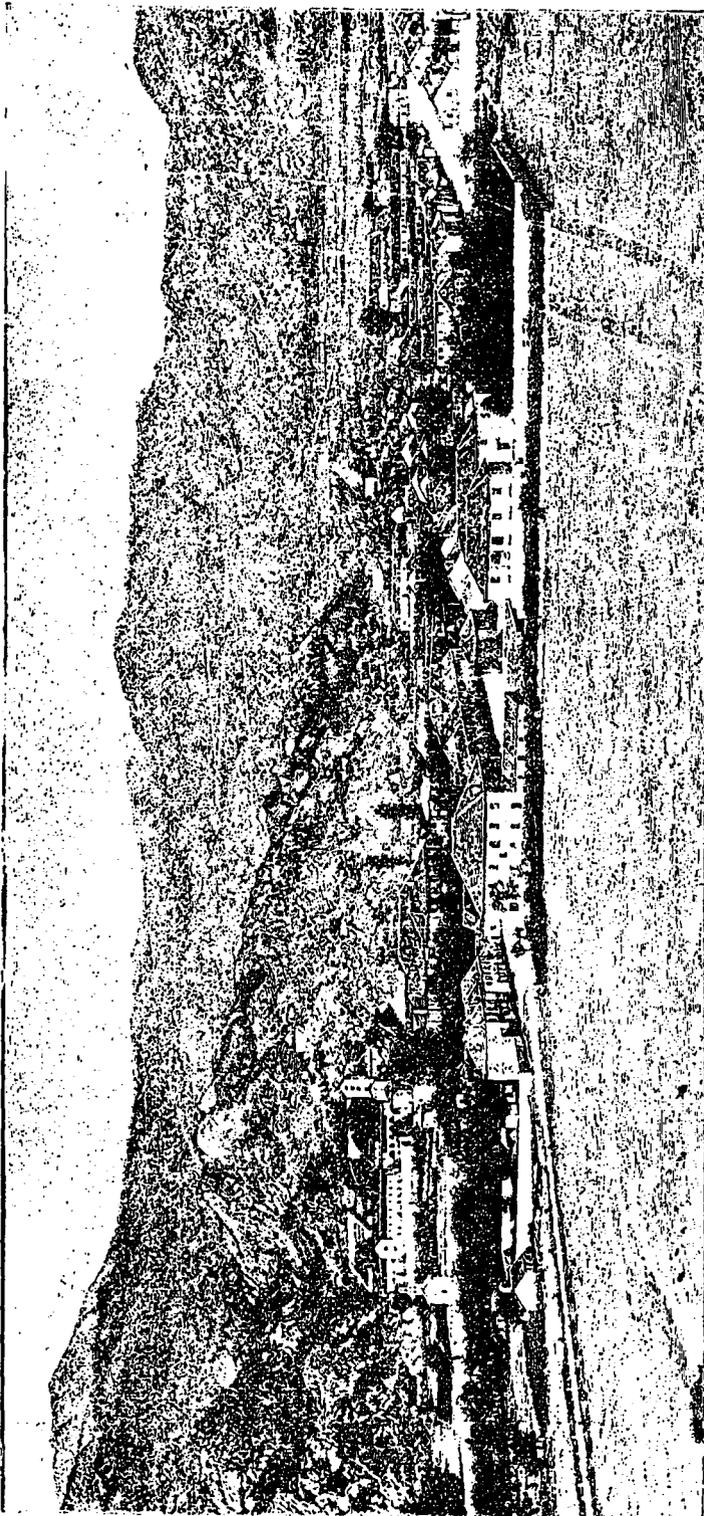
1716 RUE SAINTE-CATHERINE, MONTREAL

Le docteur à une de ses clientes :
 — Et votre mari, comment va-t-il ?
 — Toujours ses maux d'estomac.
 — Il fume trop et prend trop d'appétitifs. Vous devriez le gronder sévèrement.
 — C'est que, docteur... il souffre de l'estomac, mais il ne souffre pas de reproches !

LAPRÉS & LAVERGNE
Photographes
 N°360 RUE ST DENIS
 TÉL BELL 7283 MONTREAL P. Q.
 MARCHAND 843

Amasante annonce copiée dans un journal d'éducation :
 "Samedi prochain, le professeur de dessin %... ouvrira son cours d'animaux."

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 134



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Où trouver la solution juste: Mme M. Savarin, Mlle E. Grégoire, Mme A. Reishetter, E. J. Charlier, J. Beaud, O. Wagnault (Montreal), Dino (Joliette), Q. Mlle M. Roy (Lac Mégantic), Q. G. Coriveau (Sherbrooke), Q. H. Berthelette (St Laurent), Q. L. Lapointe (Windsor), C. Guimond, A. Routier (Barboursville, N. H.), P. Lezard (Essex, N. Y.), J. Goulet (Holyoke, Mass), Mlle M. St. Hilaire (Leviston, Mo), P. Page (Lowell, Mass), A. Dion (Methuen, Mass), Mme A. Noury, J. Derive (Nouvelle Orleans, La)

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

Troubles de Cuisine évités . . .

La femme qui se sert d'un poêle à bois ou au charbon passe la meilleure partie de son temps à la cuisine; celle qui se sert d'un poêle à gaz prépare son repas pendant que l'autre attend que son feu s'allume. Le

POELE DU MONTREAL GAS CO'Y

donne au plus haut point toutes les commodités pour la cuisine. Il est toujours prêt, ne manque jamais de s'allumer, il n'a pas besoin de fisonnier, ne fait ni saleté, ni fumée, et est un grand économie comparé au poêle à bois et à charbon. Il a tellement d'avantages qu'il faudrait un livre pour les indiquer. Ecrivez pour une copie de notre "Cuisine au Gaz", un pamphlet très utile et instructif, contenant un chapitre de recettes originales — envoi franco de port.

PRIX: No 8, \$16; No 9, \$25

au comptant. Nous montons nos poêles gratis, vous n'avez pas de note de plomber à payer; ou, alors, nous vous montons un de nos poêles No 8 dans votre maison pour \$200 sur commande et \$200 par an les deux années suivantes, après quoi le poêle devient votre propriété absolue.

Pour \$1000, GENERATEURS A EAU CHAUDE, montés tout prêts à servir. CALORIFERES de toutes espèces pour chambres à coucher, chambres d'enfants, etc., etc.

The Montreal Gas Co'y
 Bâtiment New-York Life,
 Place d'Armes,
 MONTREAL

La place pour prendre des Bains

de toutes sortes. Magnifiques eaux courantes.

BAINS LAURENTIENS

Angle des rues Craig et Beaudry

JOUR DES DAMES: Le lundi matin et le mercredi après-midi.

Echo de la mi-carême.
 Un agent essayait, rue Nationale, de s'interposer entre un Monsieur muni d'un faux nez et une dame méro, furieuse, que le Monsieur cinglait d'une pluie de confetti.
 Le faux-nez à l'oreille de l'agent :
 — C'est ma belle-mère...
 L'agent, soudain calmé :
 — Alors, finissez votre sac, mais vivement.

A la vente à la criée. Dialogue entre ménagères :
 — Votre mari s'est donc converti que vous lui achetez de la morue ?
 — Nullement, mais il l'aime beaucoup parce que ça fait boire !...

Le président de la République vient de visiter un hôpital et a laissé en se retirant une somme destinée à procurer aux pauvres malades un petit surcroît à leur ordinaire.
 L'un d'eux se plaint de n'être pas compris dans la distribution.
 — Votre état ne le permet pas, lui répond un interne; mais, comme vous avez droit à douze sangsues, ou va vous en poser dix-huit !

A un cours de bactériologie.
 Le professeur, lisant.— Pour mieux étudier le bacille, on l'isole...
 Les élèves, en chœur.— Conspuez Zola, conspuez...
 L'infortuné professeur n'acheva pas son cours.

Sur le passage d'un convoi, rue Allerton :
 — Savez vous qui est mort ?
 — Celui qui est dans la bière, probablement !

NAPOLÉON IER

Remplit le monde de sa gloire et le Ban de Rhumal remplit le monde de ses bienfaits. Partout 25.

LISEZ "Le Monde Canadien"

LA GRANDE REVUE HEBDOMADAIRE

12 PAGES, GRAND FORMAT

Publie toutes les semaines

Articles de Fonds par des écrivains distingués; Plusieurs Gravures d'actualité et des Nouvelles de Tous les Pays

Abonnement

POUR LA VILLE ET LA CAMPAGNE

\$1.00 PAR ANNÉE

UNE PIASTRE PAR ANNÉE avec le choix sur une collection de chromos-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, et autres sages. Voir notre annonce de primes dans le numéro du *Monde Canadien* de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers

No 35 Rue St-Jacques, Montréal

G. A. NANTEL,
 Editeur-Propriétaire.

J. A. CARFEL,
 Administrateur.

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU **DR CODERRE**

PILULES
DE **Noix Longues**
(Composées)
De McGALE

POUR **GUERISON CERTAINE**
DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Nos vieux domestiques.
A table :

Monsieur.—Eusèbe, du pain, Eusèbe, du vin, Eusèbe, une assiette, un couteau et un verre !

Madame.—Mais attends donc un peu, mon ami : Eusèbe ne peut pas tout te servir à la fois.

Eusèbe, tranquillement.—Madame est bien bonne ; mais elle n'a pas besoin de s'inquiéter de ça... Je n'en vais pas plus vite !

Chez la comtesse.

Il pleut à verse et Dugoulean en visite, avant de pénétrer dans le salon, s'est débarrassé de son parapluie. Entre le petit Bob :

—Viens donc voir, maman... Le parapluie du Monsieur qui fait pipi dans l'antichambre !

QUERY FRERES

PHOTOGRAPHES

Côte Saint-Lambert, No 10
MONTREAL

Tel. Bell 784

Dr F. T. DAUBIGNY

Médecin-Vétérinaire

Professeur à l'Université Laval.

Donne des soins, à prix modérés, aux animaux domestiques.

Spécialité: Chirurgie

378 et 380 Rue Craig
MONTREAL

Enseigne cueillie dans les environs des Halles :

TETE DE VEAU CUITE

Depuis le commencement de la saison.

En police correctionnelle :
—Prévenu, vous reconnaissez avoir volé le porte-monnaie du plaignant ?
—Oui, mon président, mais c'est par faiblesse ; il y avait deux jours que je n'avais rien pris !...

LES

CIGARES et CIGARETTES

Chamberlain

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES !

DIX Cents

La dernière de Vivier, le mystificateur célèbre.

Il va aux bureaux d'une officine spéciale :

—Monsieur, vous vous chargez de la négociation de toutes sortes de fonds ?

—Oui, monsieur, fait l'autre avec empressement.

—Eh bien ! j'ai un fonds de tristesse dont je voudrais bien me défaire...

**

Au Grand-Café :

—Il est évident que le faux Lemerrier-Picard avait lui-même fabriqué le papier signé Otto et qu'il n'existe pas d'autre Otto que lui...

—On peut même dire, comme cet individu a successivement habité les quartiers les plus opposés, que c'était un véritable *Otto mobile*.

The Promotive of Arts Association, Ltd.

Incorporée par lettres patentes en date du 7 octobre 1896.

48 RUE ST-LAURENT.

Distribution de Tableaux

ET D'OBJETS D'ART

Tous les **MERCREDIS**

Prix du billet, **10 cents**

Distribution Mensuelle

POUR

Les **Premiers Mercredis** du mois.

Prix du billet, **25 cents.**



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc...
RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction ; le plus bel assortiment de...

COUPELLERIE importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez...

L. J. A. SURVEYER, Quincailleur
6 Rue St-Laurent.



Faussees dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU, DENTISTE

Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

Dans une réunion publique, salle du Manège :

Un cordonnier prend la parole, péroré, s'embrouille, s'essouille.

—Citoyen, lui crie-t-on, reprenez votre haleine !

Consultation médicale.

—Je vous préviens que si vous ne renoncez pas à fumer, vous ne ferez pas de vieux os.

—Cependant, docteur, voyez le Vésuve... depuis plus de neuf cents ans qu'il fume et qu'il crache, il ne s'en porte pas plus mal !

Casse-tête Chinois du "Samedi"—No 136



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir ; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition : UNE QUI COMPRE DIX.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom, adresse.

Adressez sous enveloppe formée et affranchie à "Sphinx" journal le SAMEDI, Montréal. Ne participerons au tirage que les solutions justes et conformes au présent avis.

Aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-tête, à nous parvenues, au plus tard mercredi, le 29 juin, à 10 h. du matin, seront attribuées des primes consistant en : Un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centimes en argent, au choix des gagnants.



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Curling Oiger," fait à la main valant 10c pour 5c.